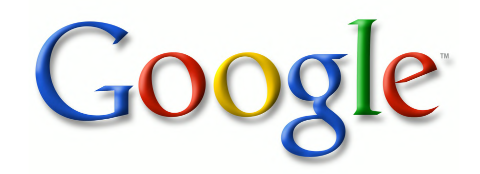




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DEUXIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

P.

PRESBYTÉRIENS.

LA religion anglicane ne règne qu'en Angleterre & en Irlande ; le prèsbytérianiſme eſt la religion dominante en Ecoſſe. Ce presbytérianiſme n'eſt autre choſe que le calviniſme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il ſubſiſte à Genève. Comme les prêtres de cette ſecte ne reçoivent de leurs égliſes que des gages très-médiocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal ce fier & gueux raiſonneur. Ils traitèrent *harles II* avec bien moins d'égard que *Dioène* n'avait traité *Alexandre* ; car lorſqu'ils irent les armes pour lui contre *Cromwell* qui les avait trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre roi quatre ſermons par jour : ils lui défendaient de jouer ; ils le mettaient en pénitence ; ſi bien que *Charles* ſe laſſa bientôt d'être roi de ces pédans, & s'échappa de leurs mains comme un écolier ſe ſauve du collége.

Devant un jeune & vif bachelier français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le soir chantant avec les dames, un théologien anglican est un *Caton*; mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court; prêche du nez, & donne le nom de *prostituée de Babylone* à toutes les églises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple est assez bon pour le souffrir, & pour les appeler, *monseigneur*, *votre grandeur*, & *votre éminence*. Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves & sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dan les trois royaumes. Il est défendu ce jour-l de travailler & de se divertir; ce qui est l double de la sévérité des églises catholique Point d'opéra, point de comédie, point concert à Londres le dimanche; les cart même y sont si expressément défendues, qu n'y a que les personnes de qualité, & ce qu' appelle *les honnêtes gens*, qui jouent ce jo là: le reste de la nation va au sermon, cabaret, & chez des filles de joie.

Quoique la secte épiscopale & la presb rienne soient les deux dominantes dan Grande-Bretagne, toutes les autres y bien venues, & vivent assez bien ensem pendant que la plupart de leurs prédic détestent réciproquement, avec presqu'a de cordialité qu'un janséniste damne un j

Entrez dans la bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours, dans laquelle s'assemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes : là le juif, le mahométan & le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, & ne donnent le nom d'*infidelles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien se fie à l'anabaptiste, & l'anglican reçoit la promesse du quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire ; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père, par le fils, au St Esprit ; celui-là fait couper le prépuce de son fils, & fait marmotter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point ; les autres vont dans leur église attendre l'inspiration de DIEU, leur chapeau sur la tête : & tous sont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait à craindre ; s'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge : mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuses.

PRÉTENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde ; jamais le roi de Boutan ne s'est dit *empereur de la Chine* ; jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte*.

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes ; deux clefs en sautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout sur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent ; & les filets de *St Pierre* leur donnaient le d·maine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes*, &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence ; cependant, leurs prétentions se sont renouvelées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin résista d'abord pendant une anné entière ; & ne voulut pas reconnaître le du de *Nevers* pour ambassadeur de France. A l fin il consentit à ouvrir la porte du royaum des cieux à *Henri*, aux conditions suivante

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'êt fait ouvrir la porte par des sous portiers t que des évêques, au lieu de s'adresser au gra portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de Fra jusqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât pa plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner seconde fois, la première étant nulle,

qu'elle avait été faite ſans l'ordre exprès d'*Aldobrandin.*

4°. Qu'il chaſſerait tous les proteſtans de ſon royaume, ce qui n'était ni honnête ni poſſible. La choſe n'était pas honnête, parce que les proteſtans avaient prodigué leur ſang pour le faire roi de France ; elle n'était pas poſſible, parce que ces diſſidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus poſſible ; puiſque le grand-turc l'avait reconnu roi dans le temps que Rome ne le reconnaiſſait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaiſſeaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc ſon allié.

6°. Qu'il recevrait, couché ſur le ventre tout de ſon long, l'abſolution de monſieur le légat ſelon la forme ordinaire ; c'eſt-à-dire, qu'il ferait fuſtigé par monſieur le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jéſuites chaſſés de ſon royaume par le parlement, pour l'aſſaſſinat commis ſur ſa perſonne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets pluſieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer pluſieurs. Il obtint ſurtout, avec bien de la peine, qu'il ne ferait fouetté que par procureur, & de la propre main d'*Aldobrandin.*

Vous me direz que ſa ſainteté était forcée à exiger des conditions ſi extravagantes, par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un ſoldat poltron,

que ſon colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de ſa tiare ; que c'était un ſi grand plaiſir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me répliquerez que ſi un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions, s'il voulait donner le fouet au roi de France, au roi d'Eſpagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chaſſé les revérends pères jéſuites, il riſquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'eſſuyer des humiliations beaucoup plus grandes ; qu'il faut ſacrifier ſes prétentions à ſon utilité ; qu'on doit céder au temps ; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Égypte, s'il eſt victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raiſon.

Prétentions de l'Empire, tirées de Glafey & de Schweder.

SUR Rome (nulle.) *Charles-Quint* même après avoir pris Rome ne réclama point le droit de domaine utile.

Sur le patrimoine de *St Pierre*, depuis Viterbe juſqu'à Civita-Caſtellana, terres de la comteſſe *Mathilde*, mais cédées ſolennellement par *Rodolphe* de *Halsbourg*.

Sur Parme & Plaiſance, domaine ſuprême, comme partie de la Lombardie, envahies par

Jules II, données par *Paul III* à son bâtard *Farnèse* : hommage toujours fait depuis ce temps au pape ; suzeraineté toujours réclamée par les seigneurs de Lombardie. Le droit de suzeraineté entièrement rendu à l'empereur aux traités de Cambrai, de Londres, à la paix de 1737.

Sur la Toscane, droit de suzeraineté exercé par *Charles-Quint* ; Etat de l'Empire appartenant aujourd'hui au frère de l'empereur.

Sur la république de Luques, érigée en duché par *Louis de Bavière* en 1328 ; ses sénateurs déclarés depuis vicaires de l'Empire par *Charles IV*. L'empereur *Charles VI*, dans la guerre de 1701, y exerça pourtant son droit de souveraineté, en lui fesant payer beaucoup d'argent.

Sur le duché de Milan, cédé par l'empereur *Venceslas* a *Galeas Visconti*, mais regardé comme un fief de l'empire.

Sur le duché de la Mirandole, réuni à la maison d'Autriche en 1711 par *Joseph I*.

Sur le duché de Mantoue, érigé en duché par *Charles-Quint* ; réuni de même en 1708.

Sur Guastalla, Novellara, Bozzolo, Castiglione, aussi fiefs de l'Empire, détachés du duché de Mantoue.

Sur tout le Montferrat, dont le duc de Savoie reçut l'investiture à Vienne en 1708.

Sur le Piémont, dont l'empereur *Sigismond* donna l'investiture au duc de Savoie *Amédée VIII*.

Sur le comté d'Asti, donné par *Charles-Quint* à la maison de Savoie : les ducs de

civile, c'eſt ſans contredit celle de JESUS : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier, — Mon royaume n'eſt point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du ſacerdoce, qui ont enſanglanté l'Europe pendant plus de ſix ſiècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre DIEU & les hommes & un péché continuel contre le St Eſprit.

Depuis *Calcas* qui aſſaſſina la fille d'*Agamemnon*, juſqu'à *Grégoire XII* & *Sixte V*, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand *Henri IV* du royaume de France, la puiſſance ſacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'eſt pas domination ; exhortation n'eſt pas deſpotiſme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si *Hippocrate* avait ordonné à ſes malades de prendre de l'ellébore ſous peine d'être pendus, *Hippocrate* aurait été plus fou & plus barbare que *Phalaris*, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit : Adorez DIEU, ſoyez juſte, indulgent, compatiſſant, c'eſt alors un très-bon médecin. Quand il dit : Croyez-moi, ou vous ſerez brûlé ; c'eſt un aſſaſſin.

Le magiſtrat doit ſoutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la conſidération au précepteur de ſes enfans & empêcher qu'il n'en abuſe. *L'accord du ſacerdoce & de l'empire* eſt le ſyſtème le plus monſtrueux ; car dès qu'on cherche cet accord, on ſuppoſe néceſſairement la diviſion ; il faut dire, *la protection donnée par l'empire au ſacerdoce.*

Mais dans le pays où le ſacerdoce a obtenu

l'empire, comme dans Salem, où *Melchisédech* était prêtre & roi, comme dans le Japon où le daïri a été si long-temps empereur, comment faut-il faire ? Je réponds que les successeurs de *Melchisédech* & des daïri ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils sont à la vérité le voyage de la Mecque ; mais ils ne permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces ; ils ne sont point jugés par des imans que le shérif délègue ; il ne payent point la première année de leur revenu au shérif. Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

PRÊTRES DES PAÏENS.

DOM *Navarette*, dans une de ses lettres à dom *Juan d'Autriche*, rapporte ce discours du dalaï-lama à son conseil privé.

« Mes vénérables frères, vous & moi nous
» savons très-bien que je ne suis pas immor-
» tel ; mais il est bon que les peuples le croient.
» Les Tartares du grand & du petit Thibet
» sont un peuple de col roide & de lumières
» courtes, qui ont besoin d'un joug pesant &
» de grosses erreurs. Persuadez-leur bien mon
» immortalité dont la gloire réjaillit sur vous,
» & qui vous procure honneurs & richesses.
» Quand le temps viendra où les Tartares
» seront plus éclairés, on pourra leur avouer

» alors que les grands-lamas ne sont point im-
» mortels, mais que leurs prédécesseurs l'ont
» été; & que ce qui était nécessaire pour la
» fondation de ce divin édifice, ne l'est plus
» quand l'édifice est affermi sur un fondement
» inébranlable.

» J'ai eu d'abord quelque peine à faire dis-
» tribuer aux vassaux de mon empire, les
» agrémens de ma chaise percée, proprement
» enchâssés dans des cristaux ornés de cuivre
» doré; mais ces monumens ont été reçus avec
» tant de respect, qu'il a fallu continuer cet
» usage, lequel après tout ne répugne en rien
» aux bonnes mœurs, & qui fait entrer beau-
» coup d'argent dans notre trésor sacré.

» Si jamais quelque raisonneur impie per-
» suade au peuple que notre derrière n'est pas
» aussi divin que notre tête; si on se révolte
» contre nos reliques, vous en soutiendrez
» la valeur autant que vous le pourrez. Et si
» vous êtes forcés enfin d'abandonner la sain-
» teté de notre cul, vous conserverez tou-
» jours dans l'esprit des raisonneurs, le pro-
» fond respect qu'on doit à notre cervelle,
» ainsi que dans un traité avec les Mongules,
» nous avons cédé une mauvaise province pour
» être possesseurs paisibles des autres.

» Tant que nos Tartares du grand & du
» petit Thibet ne sauront ni lire ni écrire;
» tant qu'ils seront grossiers & dévots, vous
» pourrez prendre hardiment leur argent, cou-
» cher avec leurs femmes & avec leurs filles,
» & les menacer de la colère du dieu *Fo* s'ils
» osent se plaindre.

» Lorsque le temps de raisonner sera arrivé

» (car enfin il faut bien qu'un jour les hommes » raisonnent) vous prendrez alors une con- » duite toute opposée, & vous direz le con- » traire de ce que vos prédécesseurs ont dit; » car vous devez changer de bride à mesure » que les chevaux deviennent plus difficiles à » gouverner. Il faudra que votre extérieur soit » plus grave, vos intrigues plus mystérieuses, » vos secrets mieux gardés, vos sophismes » plus éblouissans, votre politique plus fine. » Vous êtes alors les pilotes d'un vaisseau qui » fait eau de tous côtés. Ayez sous vous des » subalternes qui soient continuellement occu- » pés à pomper, à calfater, à boucher tous » les trous. Vous voguerez avec plus de peine; » mais enfin vous voguerez, & vous jetterez » dans l'eau ou dans le feu, selon qu'il con- » viendra le mieux, tous ceux qui voudront » examiner si vous avez bien radoubé le vais- » seau.

» Si les incrédules sont ou le prince des » Kalkas, ou le conteish des Calmouks, ou » un prince de Casan, ou tel autre grand » seigneur qui ait malheureusement trop d'es- » prit, gardez-vous bien de prendre querelle » avec eux. Respectez-les, dites-leur toujours » que vous espérez qu'ils rentreront dans la » bonne voie. Mais pour les simples citoyens, » ne les épargnez jamais; plus ils seront » gens de bien, plus vous devrez travailler » à les exterminer; car ce sont les gens » d'honneur qui sont les plus dangereux pour » vous.

» Vous aurez la simplicité de la colombe, » la prudence du serpent, & la griffe du

» lion, selon les lieux & selon les temps. »

Le dalaï-lama avait à peine prononcé ce paroles, que la terre trembla, les éclairs cou rurent d'un pôle à l'autre, le tonnerre gronda une voie céleste se fit entendre : ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND-LAMA.

Tous les petits lamas soutinrent que la voi avait dit : *Adorez* DIEU *& le grand-lama.* O le crut long-temps dans le royaume du Thibet & maintenant on ne le croit plus.

PRIÈRES.

Nous ne connaissons aucune religion san prières ; les Juifs même en avaient, quoiqu'i n'y eût point chez eux de formule publiqu jusqu'au temps où ils chantèrent leurs canti ques dans leurs synagogues, ce qui n'arriv que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs désirs & dan leurs craintes, invoquèrent le secours d'un divinité. Des philosophes, plus respectueu envers l'Etre suprême, & moins condescen dans à la faiblesse humaine, ne voulurent pou toute prière que la résignation. C'est en effe tout ce qui semble convenir entre la créatur & le Créateur. Mais la philosophie n'est pa faite pour gouverner le monde ; elle s'élèv trop au-dessus du vulgaire ; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait propose aux marchandes de poissons frais d'étudier l sections coniques.

Parmi les philosophes même, je ne cr pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr a

traité cette matière. Voici la ſubſtance des idées de ce *Maxime.*

L'Eternel a ſes deſſeins de toute éternité. Si la prière eſt d'accord avec ſes volontés immuables, il eſt très-inutile de lui demander ce qu'il a réſolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a réſolu, c'eſt le prier d'être faible, léger, inconſtant; c'eſt croire qu'il ſoit tel; c'eſt ſe moquer de lui. Ou vous lui demandez une choſe juſte; en ce cas il la doit, & elle ſe fera ſans qu'on l'en prie; c'eſt même ſe défier de lui que lui faire inſtance: ou la choſe eſt injuſte, & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez; ſi digne, il le ſait mieux que vous; ſi indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne feſons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un ſultan qu'on peut irriter & apaiſer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU: les ſages ſe réſignent & lui obéiſſent.

Prions avec le peuple, & réſignons-nous avec les ſages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de pluſieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un temps immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par ſa conformité avec notre prière enſeignée par JÉSUS-CHRIST même. Cette oraiſon juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots: « O DIEU! que votre nom ſoit magnifié « & ſanctifié; faites régner votre règne; que

doit être courte, & même le férieux devrait bien être court auffi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme fur la fameufe bataille d'Hochftet. Cela ne vaut pas fon *Hiftoire de l'ame*; il n'y a de bon que cette apoftrophe à *Boileau*:

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paffé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphrafer en quinze cents vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eft vanité*. On en pourrait faire quinze mille fur ce fujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin, la reine *Anne* étant morte, le miniftère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur, *Prior* n'eut de reffource qu'une édition de fes œuvres par une foufcription de fon parti; après quoi il mourut en philofophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête anglais.

Je voudrais donner auffi quelques idées des poéfies de milord *Rofcomon*, de milord *Dorfet*; mais je fens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poéfie eft une efpèce de mufique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je traduis quelques morceaux de ces poéfies étra gères, je note imparfaitement leur mufique, mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Poëme d'Hudibras.

Il y a un poëme anglais, difficile à faire connaître aux étrangers, il s'appelle Hudibras. C'eſt un ouvrage tout comique, & cependant le ſujet eſt la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verſer tant de ſang & tant de larmes à produit un poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre *Satire Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Céſar* & de *Pompée*, & ſur les proſcriptions d'*Octave* & d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries? c'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des ſeize mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les diſputes théologiques & l'enthouſiaſme des puritains en Angleterre étaient très-ſuſceptibles de railleries; & ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaiſant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* feſait répandre du ſang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ferait pas moins convenable au ſujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auſſi gai, auſſi plaiſant, auſſi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir

Ainſi qu'à la guerre cruelle ;
Grand ſur les bancs, grand ſur la ſelle,
Dans les camps & dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,
Il paſſa chez quelques ſavans,
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe :
Cet inſtrument s'appelle un *ſot.*
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil ;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout à coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
Était tout comme ſa raiſon,
Vide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain ;
La vraie Égliſe militante
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,

A grands coups de sabre argumente,
Qui promet les célestes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne sans miséricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour se mieux pardonner les siens;
Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple philistin;
Mais il périt par sa vengeance,
Et lui-même il s'ensevelit,
Écrasé sous la chute immense
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chute du parlement;
L'État entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme;
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en somme,

Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur,
Et souvent dans la même bière,
Par justice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de son derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé dessus sa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de sa selle
Deux pistolets & du jambon :
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps sa manière ;
Sachant que si la talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne resterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que Dieu bénisse son voyage,
Ses argumens & son parti,
Sa barbe rousse & son courage.

Un homme qui aurait dans l'imaginatic dixième partie de l'esprit comique bon ou n vais qui règne dans cet ouvrage, serait en très-plaisant : mais il se donnerait bien de g de traduire Hudibras. Le moyen de faire rire lecteurs étrangers des ridicules déjà oul chez la nation même où ils ont été céléb On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, p que tout y est allusion à des faits igno il en est de même d'Hudibras. La plupart railleries de ce livre tombent sur la théol

s théologiens du temps. Il faudrait à tout ent un commentaire. La plaisanterie expli- cesse d'être plaisanterie ; & un commen- ir de bons mots n'est guère capable d'en

Du doyen Swift.

OILA pourquoi on n'entendra jamais bien 'rance les livres de l'ingénieux docteur t, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angle-. Il a l'honneur d'être prêtre, & de se ıer de tout, comme lui ; mais *Rabelais* iit pas au-dessus de son siècle, & *Swift* ort au-dessus de *Rabelais*.

otre curé de Meudon, dans son extra- nt & inintelligible livre, a répandu une ème gaieté & une plus grande imperti- e. Il a prodigué l'érudition, les ordures ennui. Un bon conte de deux pages est té par des volumes de sottises. Il n'y a quelques personnes d'un goût bizarre qui iquent d'entendre & d'estimer tout cet ou- e. Le reste de la nation rit des plaisanteries abelais, & méprise le livre ; on le regarde me le premier des bouffons. On est fâché n homme qui avait tant d'esprit en ait fait misérable usage. C'est un philosophe ivre, ı'a écrit que dans le temps de son ivresse.

I. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, ivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la té la gaieté du premier, mais il a toute nesse, la raison, le choix, le bon goût, manque à notre curé de Meudon. Ses vers d'un goût singulier & presqu'inimitable.

La bonne plaisanterie est son partage en
& en prose ; mais pour le bien entend
faut faire un petit voyage dans son pa

Dans ce pays qui paraît si étrange
partie de l'Europe, on n'a point trouv
étrange que le révérend *Swift*, doyen
cathédrale, se soit moqué, dans son *Co*
tonneau, du catholicisme, du luthéranis
du calvinisme : il dit pour ses raisons qu
pas touché au christianisme. Il prétend
respecté le père en donnant cents cou
fouet aux trois enfans. Des gens difficil
cru que les verges étaient si longues q
allaient jusqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* est une
tation de l'ancien conte des trois anne
discernables qu'un père légua à ses tro
fans. Ces trois anneaux étaient la religion j
la chrétienne & la mahométane. C'est e
une imitation de l'histoire de *Méro* & d'
par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de R
& *Enégu* celle de Genève. Ce sont deux
qui prétendent à la succession du royaum
leur père. *Méro* règne la première. *Font*
la représente comme une sorcière qui escam
le pain, & qui fesait des conjurations ave
cadavres. C'est-là précisément le milord *I*
de *Swift*, qui présente un morceau de
à ses deux frères, & qui leur dit : *Voilà d'e*
lent vin de Bourgogne, mes amis ; voil
perdrix d'un fumet admirable. Le même m
Pierre, dans *Swift*, joue en tout le rôle
Méro joue dans *Fontenelle*.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée
Lettres persanes est prise de celle de l'E

turc. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioste* a imité le *Boiardo*. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de son Dom *Quichotte*; mais *Roland* est-il autre chose qu'un fou ? Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule par les peintures grotesques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioste*. *Métastase* a pris la plupart de ses opéra dans nos tragédies françaises. Plusieurs auteurs anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

PRIVILÉGES, CAS PRIVILÉGIÉS.

L'USAGE, qui prévaut presque toujours contre la raison, a voulu qu'on appelât privilégiés les délits des ecclésiastiques & des moines contre l'ordre civil, ce qui est pourtant très-commun ; & qu'on nommât délits communs ceux qui ne regardent que la discipline ecclésiastique ; cas dont la police civile ne s'embarrasse pas, & qui sont abandonnés à la hiérarchie sacerdotale.

L'Eglise n'ayant de juridiction que celle que les souverains lui ont accordée, & les juges de l'Eglise n'étant ainsi que des juges privilégiés par le souverain, on devrait appeler cas privilégiés ceux qui sont de leur compétence, & ...ts communs ceux qui doivent être punis ... les officiers du prince. Mais les canonistes,

qui font très-rarement exacts dans leurs expri
fions, fur-tout lorfqu'il s'agit de la juridicti
royale, ayant regardé un prêtre nommé offic
comme étant de droit le feul juge des clerc
ils ont qualifié de privilége ce qui apparti
de droit commun aux tribunaux laïques ; &
ordonnances des rois ont adopté cette expreffi
en France.

S'il faut fe conformer à cet ufage, le ju
d'églife connaît feul du délit commun ; mais
ne connaît des cas privilégiés que concurre
ment avec le juge royal. Celui-ci fe rend
tribunal de l'officialité, mais il n'y eft c
l'affeffeur du juge d'églife. Tous les deux fc
affiftés de leur greffier ; chacun rédige fépar
ment, mais en préfence l'un de l'autre,
actes de la procédure. L'official qui préfide i
terroge feul l'accufé ; & fi le juge royal a c
queftions à lui faire, il doit requérir le ju
d'églife de les propofer. L'inftruction conjoi
étant achevée, chaque juge rend féparéme
fon jugement.

Cette procédure eft hériffée des formali
& elle entraîne d'ailleurs des longueurs q
devraient pas être admifes dans la jurifpruden
criminelle. Les juges d'églife, qui n'ont j
fait une étude des lois & des formalités, n'i
truifent guère de procédures criminelles fa
donner lieu à des appels comme d'abus
ruinent en frais le prévenu, le font lang
dans les fers, ou retardent fa punition s'il
coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune
précife qui ait déterminé quels font les
privilégiés. Un malheureux gémit fouvent u

année entière dans les cachots avant de favoir quels feront fes juges.

Les prêtres & les moines font dans l'Etat & fujets de l'Etat. Il eft bien étrange que lorfqu'ils ont troublé la fociété, ils ne foient pas jugés comme les autres citoyens, par les feuls officiers du fouverain.

Chez les Juifs, les grands-prêtres mêmes n'avaient point ce privilége, que nos lois ont accordé à de fimples habitués de paroiffe. *Salomon* dépofa le grand-pontife *Abiathar*, fans le renvoyer à la fynagogue pour lui faire fon procès. (*a*) JESUS-CHRIST, accufé devant un juge féculier & païen, ne récufa pas fa juridiction. *St Paul*, traduit au tribunal de *Félix* & de *Feftus*, ne le déclina point.

L'empereur *Conftantin* accorda d'abord ce privilége aux évêques. *Honorius* & *Théodofe le jeune* l'étendirent à tous les clercs, & *Juftinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670; le confeiller d'Etat *Puffort* & le préfident de *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, & de rendre aux juges royaux le droit de juger feuls les clercs accufés de cas privilégiés; mais cet avis raifonnable fut combattu par le premier préfident de *Lamoignon*, & par l'avocat-général *Talon*: & une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi du 26 avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la

(*a*) III. liv. des rois, ch. II, v. 26 & 27.

(*b*) Procès-verbal de l'ordonnance, pag. 43 & 44.

procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accusé de crime de lèse-majesté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques & évêques du royaume, accusés du crime de lèse-majesté, soient instruits & jugés par les juges ecclésiastiques, comme il est ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux usages du royaume, n'a été enregistrée dans aucun parlement, & ne serait pas suivie. Nos livres rapportent plusieurs arrêts qui ont décrété de prise de corps, déposé, confisqué les biens, & condamné à l'amende & à d'autres peines, des cardinaux, des archevêques, & des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes, par arrêt du 25 juin 1455.

Contre *Jean de la Balue*, cardinal & évêque d'Angers, par arrêt du 29 juillet 1469.

Contre *Jean Hébert*, évêque de Constance, en 1480.

Contre *Louis de Rochechouart*, évêque de Nantes en 1481.

Contre *Géofroi de Pampadour*, évêque de Périgueux, & *George d'Amboise*, évêque de Montauban, en 1488.

Contre *Géofroi Dintiville*, évêque d'Auxerre, en 1531.

Contre *Bernard Lordat*, évêque de Pamiers, en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, le 19 mars 1569.

Contre *Géofroi de la Martonie*, évêque d'Amiens, le 9 juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard*, archevêque d'Aix, le 26 janvier 1596.

Contre *Guillaume Rose*, évêque de Senlis, le 5 septembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, le 17 novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de prise de corps le cardinal de *Bouillon*, & fit saisir ses biens par arrêt du 20 juin 1710.

Le cardinal de *Mailly*, archevêque de Rheims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix ecclésiastique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le sieur *Languet*, évêque de Soissons, ayant soutenu qu'il ne pouvait être jugé par la justice du roi, même pour crime de lèse-majesté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de sacremens, le simple présidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à six mille francs d'amende pour avoir refusé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764, l'archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende ; & son mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens. La maxime que les ecclésiastiques sont entièrement soumis à la justice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expresse qui l'ordonne ; mais l'opinion de tous les jurisconsultes, le cri unanime de la nation, & le bien de l'Etat, sont une loi.

PROPHÈTES.

Le prophète *Jurieu* fut sifflé, les prophètes des Cévennes furent pendus ou roués ; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori ; les prophètes anabaptistes furent condamnés à divers supplices ; le prophète *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il est permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes juifs, on verra que leur destinée n'a pas été moins malheureuse ; le plus grand de leurs prophètes, *St Jean-Baptiste*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut assassiné ; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo* qui fut envoyé à Béthel, à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureusement mangé un morceau de pain, fut mangé à son tour par un lion, & on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion & son âne. *Jonas* fut avalé par un poisson ; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'est toujours passer soixante & douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'est pas un grand malheur, à la vérité ; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hippogriffe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur

assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le roi *Achab*; le diable s'étant présenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commission, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure céleste. Il est vrai que pour récompense, il ne reçut qu'un énorme soufflet de la main du prophète *Sédékia*; il est vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours : mais enfin il est désagréable pour un homme inspiré, d'être souffleté & fourré dans un cul de basse-fosse.

On croit que le roi *Amasias* fit arracher les dents au prophète *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument parler sans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes : mais il faut prononcer distinctement une prophétie; & un prophète édenté n'est pas écouté avec le respect qu'on lui doit.

Baruch essuya bien des persécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de son esclavage. On ne sait si *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut scié en deux.

Pour *Isaïe*, il passa pour constant qu'il fut scié par ordre de *Manassé* roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de prophète. Pour un seul qui, comme *Elie*, va se promener de planètes en planètes dans un beau carrosse de lumière, traîné par quatre chevaux blancs, il y en a cent qui vont à pied, & qui sont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils ressemblent assez à *Homère*, qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les sept villes qui

se disputèrent depuis l'honneur de l'avoir vû naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais pensé. On a fait souvent le même honneur aux prophètes. Je ne disconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens instruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à son ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philosophe de nos jours, qui voulait percer un trou jusqu'aux antipodes, & enduire les malades de poix résine. (*)

Les Juifs exaltèrent si bien leur ame, qu'ils virent très-clairement toutes les choses futures: mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle; si Babylone signifie Londres ou Paris; si quand ils parlent d'un grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne; si du vin rouge signifie du sang, si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain.

Il y a encore une grande difficulté à l'égard des prophètes juifs; c'est que plusieurs d'entr'eux étaient hérétiques samaritains. *Ozée* était de la tribu d'Issacar, territoire samaritain; *Elie* & *Elizée* eux-mêmes en étaient: mais il est aisé de répondre à cette objection. On sait assez que l'esprit souffle où il veut, & que la grâce tombe sur le sol le plus aride comme sur le plus fertile.

(*) Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, vol. des *Facéties*.

PROPHÉTIES.

SECTION PREMIÈRE.

Ce mot, dans son acceptation ordinaire, signifie prédiction de l'avenir. C'est en ce sens que JESUS (a) disait à ses disciples: Il est nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de *Moïse*, dans les prophètes & dans les pseaumes, soit accompli. Alors, ajoute l'évangéliste, il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils comprissent les Ecritures.

On sentira la nécessité indispensable d'avoir l'esprit ouvert pour comprendre les prophéties, si l'on fait attention que les Juifs, qui en étaient les dépositaires, n'ont jamais pu reconnaître JESUS pour le messie, & qu'il y a dix-huit siècles que nos théologiens disputent avec eux pour fixer le sens de quelques-unes qu'ils tâchent d'appliquer à JESUS. Telles sont celle de *Jacob*: (b) Le sceptre ne sera point ôté de *Juda*, & le chef de sa cuisse, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne. Celle de *Moïse*: (c) Le Seigneur votre DIEU vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation & d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez. Celle d'*Isaïe*: (d) Voici qu'une vierge concevra & enfantera un fils qui sera

(a) *Luc*, chap. XXIV, v. 44 & 45.

(b) Genèse, ch. XLIX, v. 10.

(c) Deutér. ch. XVIII, v. 15.

(d) C. VII, v. 14.

ſéens inſtruiſit les Perſes de la manifeſtatic future de notre Seigneur JESUS-CHRIST, leur commanda de lui offrir des préſens lorſ qu'il ſerait né. Il les avertit que dans les dei niers temps une vierge concevrait ſans l'opé ration d'aucun homme ; & que lorſqu'elle mei trait au monde ſon fils, il apparaîtrait u étoile qui luirait en plein jour, au milieu c laquelle ils verraient la figure d'une jeune fil vierge. Ce ſera vous, mes enfans, ajout Zoroaſtre, qui l'apercevrez avant toutes le nations. Lors donc que vous verrez paraîtı cette étoile, allez où elle vous conduira. Ado rez cet enfant naiſſant ; offrez-lui vos préſens car c'eſt le Verbe qui a créé le ciel.

L'accompliſſement de cette prophétie eſt rap porté dans l'Hiſtoire naturelle de *Pline* ; (k mais outre que l'apparition de l'étoile aurai précédé la naiſſance de JESUS d'environ qua rante ans, ce paſſage ſemble fort ſuſpect au ſavans ; & ce ne ſerait pas le premier ni l ſeul qui aurait été interpolé en faveur d chriſtianiſme. En voici le précis. « Il parut
» Rome, pendant ſept jours, une comète
» brillante, qu'à peine en pouvait-on ſupporte
» la vue ; on apercevait au milieu d'elle
» dieu ſous la forme humaine ; on la prit pc
» l'ame de *Jules-Céſar* qui venait de mourir
» & on l'adora dans un temple particulier.

M. *Aſſeman*, dans ſa Bibliothéque orien tale, (l) parle auſſi d'un livre de *Salomon* métropolitain de Baſſora, intitulé l'Abeille

(k) Liv. II, chap. 25.

(l) Tom. 3, I part. pag. 316.

dan

dans lequel il y a un chapitre sur cette prédiction de *Zoroastre*. *Hornius*, qui ne doutait pas de son authenticité, a prétendu que *Zoroastre* était *Balaam*, & cela vraisemblablement parce qu'*Origène*, dans son premier livre contre *Celse*, dit (*m*) que les mages avaient sans doute les prophéties de *Balaam*, dont on trouve ces paroles dans les Nombres : (*n*) Une étoile se lèvera de *Jacob* & un homme sortira d'Israël. Mais *Balaam* n'était pas plus juif que *Zoroastre*, puisqu'il lui dit lui-même qu'il était venu d'Aram, des montagnes d'Orient. (*o*)

D'ailleurs, *St Paul* parle expressément à *Tite*, (*p*) d'un prophète crétois ; & *St Clément d'Alexandrie* (*q*) reconnaît que comme DIEU voulant sauver les Juifs leur donna des prophètes, il suscita de même les plus excellens hommes d'entre les Grecs, ceux qui étaient les plus propres à recevoir ses grâces ; il les sépara des hommes du vulgaire, afin d'être les prophètes des Grecs & de les instruire dans leur propre langue. *Platon*, dit-il encore, (*r*) n'a-t-il pas prédit en quelque manière l'économie salutaire, lorsque dans son second livre de la République, il a imité cette parole de l'Ecriture : (*s*) Défesons-nous

(*m*) Chap. XII.
(*n*) Chap. XXIV, v. 17.
(*o*) Nombres, c. XXIII, v. 7.
(*p*) Chap. I, v. 12.
(*q*) Stromat. l. VI, pag. 638.
(*r*) Stromat. l. V, pag. 601.
(*s*) La Sageffe, c. II, v. 12.

du juste, car il nous incommode, & s'est ex-primé en ces termes : Le juste sera battu de verges ; il sera tourmenté ; on lui crèvera les yeux ; & après avoir souffert toutes sortes de maux, il sera enfin crucifié.

St Clément aurait pu ajouter que si l'on ne creva pas les yeux à JESUS, malgré cette prophétie de *Platon*, on ne lui brisa pas non plus les os, quoiqu'il soit dit dans un pseaume : (*t*) Pendant qu'on brise mes os, mes ennemis qui me persécutent, m'accablent par leurs reproches. Au contraire, *St Jean* (*u*) dit positivement que les soldats rompirent les jambes aux deux autres qui étaient crucifiés avec lui ; mais qu'ils ne rompirent point celles de JESUS, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : (*x*) Vous ne briserez aucun de ses os.

Cette Ecriture, citée par *St Jean*, s'entendait à la lettre de l'agneau pascal que devaient manger les Israëlites, mais *Jean-Baptiste* ayant appelé (*y*) JESUS l'agneau de DIEU, non seulement on lui en fit depuis l'application, mais on prétendit même que sa mort avait été prédite par *Confucius*. *Spizeli* cite l'Histoire de la Chine par *Martini*, dans laquelle il est rapporté que l'an 39 du règne de *Kingi*, des chasseurs tuèrent hors des portes de la ville un animal rare, que les Chinois appellent Kilin, c'est-à-dire, agneau de Dieu. A cet

(*t*) Ps. 41, v. 14.

(*u*) Chap. XIX, v. 36.

(*x*) Exod. c. XII, v. 46; & N. c. IX, v. 12.

(*y*) *Jean*, c. I, 29 & 36.

nouvelle *Confucius* frappa sa poitrine, jeta de profonds soupirs, & s'écria plus d'une fois : Kilin, qui est-ce qui a dit que vous étiez venu ? Il ajouta : Ma doctrine tend à sa fin, elle ne sera plus d'aucun usage dès que vous paraîtrez.

On trouve encore une autre prophétie du même *Confucius* dans son second livre, laquelle on applique également à JESUS, quoiqu'il n'y soit pas désigné sous le nom d'agneau de Dieu. La-voici : On ne doit pas craindre que lorsque le Saint, l'attendu des nations sera venu, on ne rende pas à sa vertu tout l'honneur qui lui est dû. Ses œuvres seront conformes aux lois du ciel & de la terre.

Ces prophéties contradictoires prises dans les livres des Juifs semblent excuser leur obstination, & peuvent rendre raison de l'embarras de nos théologiens dans leur controverse avec eux. De plus, celles que nous venons de rapporter des autres peuples, prouvent que l'auteur des Nombres, les apôtres & les pères reconnaissent des prophètes chez toutes les nations. C'est ce que prétendent aussi les Arabes, (3) qui comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde jusqu'à *Mahomet*, & croient que chacun d'eux a été envoyé à une nation particulière.

Nous parlerons des prophéteffes à l'article *Sibylles*.

(3) Hist. des Arabes, c. XX, par *Abraham Echellensis*.

SECTION II.

Il eſt encore des prophètes, nous en avions deux à bicètre en 1723 ; l'un & l'autre ſe diſaient *Elie*. On les fouetta, & il n'en fut plus queſtion.

Avant les prophètes des Cévennes qui tiraient des coups de fuſil derrière les haies au nom du Seigneur en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'Accompliſſement des prophéties. Mais que la Hollande n'en ſoit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appelée Mer, de la généralité d'Orléans. Cependant il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appela à la prophétie.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypſe, que le pape était la bête ; (*a*) qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations ; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *papa ;* que par conſéquent ſon règne allait finir ; que les Juifs rentreraient dans Jéruſalem ; qu'ils domineraient ſur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechriſt ; puis JESUS aſſis ſur une nuée jugerait les vivans & les morts.

Jurieu prophétiſe expreſſément (*b*) que le temps de la grande révolution & de la chute entière du papiſme *tombera juſtement ſur l'an*

(*a*) Tom. I, pag. 187.

(*b*) Tom. II, pag. 133 & 134.

1689, *que j'eſtime*, dit-il, *être le temps de la vendange apocalyptique ; car les deux témoins reſſuſciteront en ce temps-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du ſiècle, ou au commencement de l'autre, & le reſte de l'empire antichrétien s'abolira partout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce ſigne du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète héſite. Il peut être obſcur, mais il doit être ſûr de ſon fait.

La révolution du papiſme n'étant point arrivée en 1689, comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il aſſura que c'était pour 1690. Et ce qui eſt étonnant, c'eſt que cette édition fut ſuivie immédiatement d'une autre. Il s'en eſt fallu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue ; mais l'ouvrage de *Bayle* eſt reſté, & *Pierre Jurieu* n'eſt pas même demeuré dans la bibliothéque bleue avec *Noſtradamus*.

On n'avait pas alors un ſeul prophète. Un presbytérien anglais, qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que diſait *Jurieu* ſur les ſept phioles & les ſept trompettes de l'Apocalypſe, ſur le règne de mille ans, ſur la converſion des Juifs, & même ſur l'antechriſt. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Coccéïus*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius*, grands prophètes précédens, & de la prophéteſſe *Chriſtine*. Les deux champions ſe bornèrent à écrire ; on eſpérait qu'ils ſe donneraient des ſoufflets, comme *Sédékia* en appliqua un à *Michée*, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit divin a*

passé de ma main sur ta joue. Mot à
Comment l'esprit a-t-il passé de toi à
Le public n'eut pas cette satisfaction, {
bien dommage.

SECTION III.

Il n'appartient qu'à l'Eglise infaillible d
le véritable sens des prophéties ; car le
ont toujours soutenu avec leur opiniâtre
dinaire, qu'aucune prophétie ne pouva
garder JESUS-CHRIST ; & les pères de l
ne pouvaient disputer contr'eux avec ava
puisque hors *St Ephrem*, le grand *Ori*
St Jérôme, il n'y eut jamais aucun p
l'Eglise qui sût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième siècle, que
le maure, depuis évêque de Mayence,
la langue juive. Son exemple fut suivi de
ques autres, & alors on commença à di
avec les rabbins sur le sens des proph

Raban fut étonné des blasphèmes qu'i
nonçaient contre notre Sauveur, l'ap
bâtard, impie, fils de Panther, & disar
n'est pas permis de prier DIEU sans le
dire. (c) *Quod nulla oratio posset apud
accepta esse nisi in ea Dominum nostrum* J
CHRISTUM *maledicant. Confitentes eu
impium & filium impii, id est, nescio cujus
quem nominant Panthera à quo dicunt m
Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations se trouve

(c) *Vangeslius in proœmio*, pag. 53.

plusieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la dispute de *Rittangel*, dans celles de *Jechiel* & de *Nacmanides*, intitulées le Rempart de la foi; & sur-tout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeschut*.

C'est particuliérement dans le prétendu Rempart de la foi du rabbin *Isaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres personnes.

C'est là que l'on assure que la Trinité n'est figurée dans aucun livre hébreu, & qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre sainte religion. Au contraire, ils allèguent cent endroits qui, selon eux, disent que la loi mosaïque doit durer éternellement.

Le fameux passage qui doit confondre les Juifs & faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, est celui d'*Isaïe*: *Voici une vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, & son nom sera Emmanuel; il mangera du beurre & du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien... Et avant que l'enfant sache rejeter le mal & choisir le bien, la terre que tu as en détestation sera abandonnée de ses deux rois..... Et l'Eternel sifflera aux mouches des ruisseaux d'Egypte, & aux abeilles qui sont au pays d'Assur.... Et en ce jour-là le Seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur, la tête & le poil des génitoires, & il achèvera aussi la barbe.... Et l'Eternel me dit: Prends un grand rouleau & y écris avec une touche en gros caractère, qu'on se dépêche de butiner, prenez vîte les dépouilles... Donc je pris avec moi de fidelles témoins, savoir Urie le sacri-*

ficateur, & Zacharie fils de Jeberecia... Et je couchai avec la prophéteſſe, elle conçut & enfanta un enfant mâle; & l'Eternel me dit: Appelle l'enfant Maher-ſalal-has-bas. Car avant que l'enfant ſache crier mon père & ma mère on en enlèvera la puiſſance de Damas, & le butin de Samarie devant le roi d'Aſſur.

Le rabbin *Iſaac* affirme, après tous les autres docteurs de ſa loi, que le mot hébreu *alma* ſignifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée; que *Ruth* eſt appelée *alma* lorſqu'elle était mère; qu'une femme adultère eſt quelquefois même nommée *alma*; qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Iſaïe*; que ſon fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-ſalal-has-bas*; que quand ce fils mangera du beurre & du miel, les deux rois qui aſſiégent Jéruſalem ſeront chaſſés du pays, &c.

Ainſi ces interprètes aveugles de leur propre religion & de leur propre langue, combattent contre l'Egliſe, & diſent obſtinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes; cependant ils ne ſe rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, & il a ſoutenu nos douleurs, & nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *& affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puiſſe nous paraître, ces Juifs obſtinés diſent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, & qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient perſécutés pour les péchés du peuple.

Et

Et voilà que mon ſerviteur proſpèrera, ſera honoré, & élevé très-haut.

Ils diſent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David*; que ce roi en effet proſpéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent ne proſpéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maiſon d'Iſraël & avec la maiſon de Juda.

Ils diſent que ce paſſage ne ſignifie, ſelon la lettre & ſelon le ſens, autre choſe ſinon, je renouvellerai mon pacte avec Juda & avec Iſraël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvelé; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils ſont obſtinés.

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il ſortira pour toi un dominateur en Iſraël, & ſa ſortie eſt depuis le commencement juſqu'au jour d'à jamais.

Ils oſent nier encore que cette prophétie ſoit pour JESUS-CHRIST. Ils diſent qu'il eſt évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens; car il parle le moment d'après de l'hiſtoire de Babylone & des ſept capitaines qui élurent *Darius*. Et ſi on démontre qu'il s'agit du Meſſie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs ſe trompent groſſièrement ſur Juda qui devait être comme un lion, & qui n'a été que comme un âne ſous les Perſes, ſous *Alexandre*, ſous les *Séleucides*, ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Arabes & ſous les Turcs.

Ils ne ſavent ce qu'ils entendent par le

Shilo, & par la *verge*, & par la *cuisse de Ju*
La verge n'a été dans Juda qu'un temps tr
court ; ils disent des pauvretés ; mais l'ab
Houteville n'en dit-il pas beaucoup davanta
avec ses phrases, son néologisme & son él
quence de rhéteur, qui met toujours des m
à la place des choses, & qui se propose c
objections très-difficiles pour n'y répondre
par du verbiage ?

Tout cela est donc peine perdue ; & q
l'abbé *François* ferait encore un livre plus g
quand il le joindrait aux cinq ou six mille v
lumes que nous avons sur cette matière, no
en serions plus fatigués sans avoir avancé d'
seul pas.

On se trouv• donc plongé dans un cha
qu'il est impossible à la faiblesse de l'esp
humain de débrouiller jamais. On a besoi
encore une fois, d'une Eglise infaillible q
juge sans appel. Car enfin, si un chinois,
tartare, un africain, réduit au malheur
n'avoir que du bon sens, lisait toutes ces pr
phéties, il lui serait impossible d'en faire l'a
plication, ni à JESUS-CHRIST, ni aux Juif
ni à personne. Il serait dans l'étonnemen
dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'a
rait pas une seule idée distincte. Il ne pourr
pas faire un pas dans cet l'abyme ; il lui faut
guide. Prenons donc l'Eglise pour notre guid
c'est le moyen de cheminer. On arrive avec
guide, non-seulement au sanctuaire de la vérit
mais à de bons canonicats, à de grosses c
manderies, à de très-opulentes abbayes crosse
& mitrées dont l'abbé est appelé *monseigne*
par ses moines & par ses paysans, à des év

:és qui vous donnent le titre de *princes* ; on
uit de la terre, & on eſt ſûr de poſſéder le
el en propre.

PROPRIÉTÉ.

Jiberty, *and property* : c'eſt le cri anglais.
vaut mieux que *St George & mon droit*, *St*
'enis & mont-joie : ceſt le cri de la nature.
De la Suiſſe à la Chine les payſans poſsèdent
; terres en propre. Le droit ſeul de con-
ıète a pu dans quelques pays dépouiller les
ommes d'un droit ſi naturel.
L'avantage général d'une nation eſt celui
ſouverain, du magiſtrat & du peuple, pen-
ant la paix & pendant la guerre. Cette poſ-
ſſion des terres accordées aux payſans, eſt-
le également utile au trône & aux ſujets dans
us les temps? Pour qu'elle le ſoit au trône,
faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus
onſidérable & plus de ſoldats.
Il faut donc voir ſi le commerce & la popu-
ıtion augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſ-
:ur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon
éritage que celui d'autrui. L'eſprit de pro-
riété double la force de l'homme. On tra-
aille pour ſoi & pour ſa famille avec plus
e vigueur & de plaiſir que pour un maître.
'eſclave qui eſt dans la puiſſance d'un autre,
peu d'inclination pour le mariage. Il craint
ouvent même de faire des eſclaves comme
ıi. Son induſtrie eſt étouffée ; ſon ame abrutie ;
: ſes forces ne s'exercent jamais dans toute
ır élaſticité. Le poſſeſſeur, au contraire,

défire une femme qui partage fon
& des enfans qui l'aident dans fon tr
époufe & fes fils font fes richeffes. Le
ce cultivateur peut devenir dix fois
tile qu'auparavant fous les mains d'u
laborieufe. Le commerce général fera a
Le tréfor du prince en profitera. La
fournira plus de foldats. C'eft donc
ment l'avantage du prince. La Polo
trois fois plus peuplée & plus riche fi
n'était pas efclave.

Ce n'en eft pas moins l'avantage
gneurs. Qu'un feigneur pofsède dix
pens de terre cultivés par des ferfs ;
arpens ne lui procureront qu'un rev
faible, fouvent abforbé par les répa
& réduit à rien par l'intempérie des
Que fera-ce, fi la terre eft d'une p
étendue, & fi le terrain eft ingrat ? i
que le maître d'une vafte folitude. Il
réellement riche qu'autant que fes v
feront. Son bonheur dépend du leu
bonheur s'étend jufqu'à rendre fa te
peuplée, fi le terrain manque à tant
laborieufes, (au lieu qu'auparavant
manquaient au terrain) alors l'exce
cultivateurs néceffaires fe répand dans l
dans les ports de mer, dans les atte
artiftes, dans les armées. La populat
produit ce grand bien ; & la poffeffion d
accordées aux cultivateurs, fous la re
qui enrichit les feigneurs, aura produ
population.

Il y a une autre efpèce de propri
moins utile ; c'eft celle qui eft affran

:e redevance, & qui ne paye que les tri-
r généraux imposés par le souverain, pour
bien & le maintien de l'Etat. C'est cette
riété qui a contribué sur-tout à la richesse
1'Angleterre, de la France & des villes
s d'Allemagne. Les souverains qui affran-
ent les terrains dont étaient composés leurs
aines, en recueillirent d'abord un grand
tage; puisqu'on acheta chèrement ces
chises: & ils en retirent aujourd'hui un
1 plus grand, sur-tout en Angleterre &
France, par les progrès de l'industrie &
commerce.

'Angleterre donna un grand exemple au
ème siècle, lorsqu'on affranchit les terres
ndantes de l'Eglise & des moines. C'était
chose bien odieuse, bien préjudiciable à
Etat, de voir des hommes voués par leur
tut à l'humilité & à la pauvreté, devenus
maîtres des plus belles terres du royaume,
er les hommes, leurs frères, comme des
aux de service, faits pour porter leurs
eaux. La grandeur de ce petit nombre de
res avilissait la nature humaine. Leurs ri-
ses particulières appauvrissaient le reste du
ume. L'abus a été détruit; & l'Angleterre
'enue riche.

ans tout le reste de l'Europe, le commerce
fleuri, les arts n'ont été en honneur, les
ne se sont accrues & embellies, que
d les serfs de la couronne & de l'Eglise
eu des terres en propriété. Et ce qu'on
r soigneusement remarquer, c'est que si
ise y a perdu des droits qui ne lui appar-
t pas, la couronne y a gagné l'exten-

sion de ses droits légitimes : car l'Eglise, i
la première institution est d'imiter son l
teur humble & pauvre, n'est point faite
ginairement pour s'engraisser du fruit
vaux des hommes; & le souverain, qui
présente l'Etat, doit économiser le frui
ces mêmes travaux pour le bien de l'Etat
& pour la splendeur du trône. Par-tout o
peuple travaille pour l'Eglise l'Etat est pauvr
par-tout où le peuple travaille pour lui &
le souverain, l'Etat est riche.

C'est alors que le commerce étend par-
ses branches. La marine marchande dev
l'école de la marine militaire. De grandes c
pagnies de commerce se forment. Le s
trouve, dans les temps difficiles, des resou
auparavant inconnues. Ainsi dans les I
autrichiens, en Angleterre, en France, v
voyez le prince emprunter facilement de
sujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arra
par la force, quand les peuples croupiss
dans la servitude.

Tous les paysans ne seront pas ric
il ne faut pas qu'ils le soient. On a
d'hommes qui n'aient que leurs bras, a
la bonne volonté. Mais ces hommes n
qui semblent le rebut de la fortune, par
au bonheur des autres. Ils seront libres
vendre leur travail à qui voudra le mieux pa
Cette liberté leur tiendra lieu de propr
L'espérance certaine d'un juste salaire les
tiendra. Ils élèveront avec gaieté leur f
dans leurs métiers laborieux & utiles.
sur-tout cette classe d'hommes si mépr
aux yeux des puissans, qui fait la pépi

des soldats. Ainsi, depuis le sceptre jusqu'à la faux & à la houlette, tout s'anime, tout prospère, tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

Après avoir vu s'il est avantageux à un Etat que les cultivateurs soient propriétaires, il reste à voir jusqu'où cette concession peut s'étendre. Il est arrivé dans plus d'un royaume, que le serf affranchi étant devenu riche par son industrie, s'est mis à la place de ses anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne noblesse a été avilie ; & la nouvelle n'a été qu'enviée & méprisée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont souffert ces usurpations, ont été le jouet des nations qui se sont préservées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait ; ils évitent le mal où il est tombé.

Il est si aisé d'opposer le frein des lois à la cupidité & à l'orgueil des nouveaux parvenus ; de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter ; de leur interdire l'acquisition des grandes terres seigneuriales ; (1) que jamais un gouvernement ferme

(1) Ces deux dernières lois seraient injustes. Mais si on voulait s'opposer à la trop grande inégalité des richesses, & qu'on n'eût ni assez de courage, ni une politique assez éclairée, pour abolir absolument les substitutions & les droits d'aînesse, on pourrait restreindre ce privilége aux fiefs possédés par la noblesse ancienne ou titrée. Ce serait du moins agir conséquemment d'après un principe vicieux à la vérité, celui de favoriser les distinctions entre les états.

& sage ne pourra se repentir d'avoir affranchi la servitude & d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal, que lorsque ce bien est poussé à un excès vicieux, alors il cesse d'être bien. Les exemples des autres nations avertissent ; & c'est ce qui fait que les peuples qui sont policés les derniers, surpassent souvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

PROVIDENCE.

J'ÉTAIS à la grille lorsque sœur *Fessue* disait à sœur *Confite :* La Providence prend un soin visible de moi : vous savez comme j'aime mon moineau ; il était mort, si je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir sa guérison. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la sainte Vierge.

Un métaphysicien lui dit : Ma sœur, il n'y a rien de si bon que des *Ave Maria*, surtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il est ; songez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de seize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre desquels il a placé le soleil qui est aussi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliars de milliars d'autres soleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses lois immuables & sõn concours éternel font mouvoir la nature entière : tout est lié à son trône par une chaîne infinie dont

aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur *Fessue* un instant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois posées de toute éternité par le grand-être ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau DIEU, un nouvel ordre de choses.

SŒUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU fasse si peu cas de sœur *Fessue* ?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je suis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie ; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, sont destinés à subsister un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SŒUR FESSUE.

S'il est ainsi, j'étais prédestinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Oui ; mais ils n'ont pas forcé DIEU à pro-onger la vie de votre moineau au-delà de on terme. La constitution du monde portait ue dans ce couvent, à une certaine heure, ous prononceriez comme un perroquet cer-aines paroles dans une certaine langue que ous n'entendez point ; que cet oiseau né omme vous par l'action irrésistible des lois énérales, ayant été malade se porterait mieux ;

que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions ensemble cette conversation.

SŒUR FESSUE.

Monsieur, ce discours sent l'héréſie. Mon confeſſeur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je crois la Providence générale, ma chère ſœur, celle dont eſt émanée de toute éternité la loi qui règle toute choſe, comme la lumière jaillit du ſoleil; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE.

Mais pourtant, ſi mon confeſſeur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que DIEU cl tous les jours ſes volontés en faveur des dévotes?

LE MÉTAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtiſe qu'un confeſſeur de fille puiſſe dire à un homme i penſe.

SŒUR FESSUE.

Mon confeſſeur une bête; ſainte Vierge *Marie!*

LE MÉTAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourrait juſtifier que par une bêtiſe énorme, les faux

principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE.

Ouais ! j'y penserai ; cela mérite réflexion.

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

Je suppose que celui qui lira cet article est convaincu que ce monde est formé avec intelligence, & qu'un peu d'astronomie & d'anatomie suffisent pour faire admirer cette intelligence universelle & suprême.

Encore une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il savoir par lui-même si cette intelligence est toute-puissante ; c'est-à-dire, infiniment puissante ? A-t-il la moindre notion de l'infini, pour comprendre ce que c'est qu'une puissance infinie ?

Le célèbre historien philosophe *David Hume* dit : (*a*) « Un poids de dix onces est enlevé » dans la balance par un autre poids ; donc » cet autre poids est de plus de dix onces ; » mais on ne peut apporter de raison pourquoi » il doit être de cent. »

On peut dire de même : Tu reconnais une intelligence suprême assez forte pour te former, pour te conserver un temps limité, pour te récompenser, pour te punir. En sais-tu assez pour te démontrer qu'elle peut davantage ?

Comment peux-tu te prouver par ta raison que cet être peut plus qu'il n'a fait ?

(*a*) *Particular providence*, pag. 359.

La vie de tous les animaux eſt courte. Pouvait-il la faire plus longue ?

Tous les animaux ſont la pâture les uns des autres ſans exception : tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former ſans détruire ?

Tu ignores quelle eſt ſa nature. Tu ne peux donc ſavoir ſi ſa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choſes qu'il a faites.

Ce globe n'eſt qu'un vaſte champ de deſtruction & de carnage. Ou le grand Etre a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres ſenſibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu & s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfeſant; mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiſſance très-grande, circonſcrite par ſa nature dans ſes limites.

Qu'elle ſoit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eſt indifférent à un ſujet que ſon maître poſsède cinq cents lieues de terrain ou cinq mille, il n'en eſt ni plus ni moins ſujet.

Lequel ſerait plus injurieux à cet Etre ineffable de dire : Il a fait des malheureux ſans pouvoir s'en diſpenſer, ou il les a faits pour ſon plaiſir.

Pluſieurs ſectes le repréſentent comme cruel ; d'autres, de peur d'admettre un DIEU méchant, ont l'audace de nier ſon exiſtence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement la néceſſité de ſa nature & celle des choſes ont tout déterminé ?

Le monde eſt le théâtre du mal moral & du mal phyſique ; on ne le ſent que trop : & le Tout eſt bien de *Shafteſbury*, de *Bolingbroke*,

& de *Pope*, n'est qu'un paradoxe de bel esprit, une mauvaise plaisanterie.

Les deux principes de *Zoroastre* & de *Manès*, tant ressassés par *Bayle*, sont une plaisanterie plus mauvaise encore. Ce sont, comme on l'a déjà observé, les deux médecins de *Molière*, dont l'un dit a l'autre : Passez-moi l'émétique, & je vous passerai la saignée. Le manichéisme est absurde ; & voilà pourquoi il a eu un si grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* sur les manichéens & sur les pauliciens. C'est de la controverse ; j'aurais voulu de la pure philosophie. Pourquoi parler de nos mystères à *Zoroastre* ? Dès que vous osez traiter nos mystères, qui ne veulent que de la foi & non du raisonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie scolastique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroastre*.

Pourquoi discuter avec *Zoroastre* le péché originel ? il n'en a jamais été question que du temps de *St Augustin*. *Zoroastre* ni aucun législateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous disputez avec *Zoroastre*, mettez sous la clef l'ancien & le nouveau Testament qu'il ne connaissait pas, & qu'il faut révérer sans vouloir les expliquer.

Qu'aurais-je donc dit à *Zoroastre* ? ma raison ne peut admettre deux dieux qui se combattent, cela n'est bon que dans un poëme où *Minerve* se querelle avec *Mars*. Ma faible raison est bien plus contente d'un seul grand Etre, dont

l'essence était de faire, & qui a fait tout ce que sa nature lui a permis, qu'elle n'est satisfaite de deux grands-Etres, dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une seule des lois astronomiques & physiques du bon principe *Oromase*; tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puissance que sur ce petit globe de la terre?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oromase* dans ses belles & grandes provinces tant de soleils & d'étoiles. Je ne me serai pas borné à lui faire la guerre dans un pe village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village: mais d'où savons-nous que ce mal n'était pas inévitable?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers; mais 1°. savez-vous, par exemple, si cette puissance s'étend jusqu'à prévoir l'avenir? Vous l'avez assuré mille fois; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver, ni le comprendre. Vous ne pouvez savoir comment un être quelconque voit ce qui n'est pas. Or l'avenir n'est pas; donc nul être ne peut le voir. Vous vous réduisez à dire qu'il prévoit; mais prévoir c'est conjecturer. (b)

Or, un DIEU qui, selon vous, conjecture, peut se tromper. Il s'est réellement trompé dans votre système; car s'il avait prévu que son ennemi empoisonnerait ici bas toutes ses œuvres, il ne les aurait pas produites; il ne

(b) C'est le sentiment des sociniens.

ne ferait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en disant qu'il a fait tout par la néçessité de sa nature, que vous ne lui en faites en lui citant un ennemi qui défigure, qui souille, qui détruit ici-bas toutes ses œuvres ?

3°. Ce n'est point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliars de mondes où la mort & le mal n'habitent point, il a fallu que le mal & la mort habitassent dans celui-ci.

4°. Ce n'est point rabaisser DIEU que de dire qu'il ne pouvait former l'homme sans lui donner de l'amour-propre ; que cet amour-propre ne pouvait le conduire sans l'égarer presque toujours ; que ses passions sont nécessaires, mais qu'elles sont funestes ; que la propagation ne peut s'exécuter sans désirs ; que ces désirs ne peuvent animer l'homme sans querelles ; que ces querelles amènent nécessairement des guerres, &c.

5°. En voyant une partie des combinaisons du règne végétal, animal & minéral, & ce globe percé par-tout comme un crible d'où tant d'exhalaisons s'échappent en foule ; quel sera le philosophe assez hardi ou le scolastique assez imbécile pour voir clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmosphère, la violence des vents, les pestes, & tous les fléaux destructeurs ?

6°. Il faut être bien puissant, bien fort, bien industrieux, pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, & produit des

hommes qui inventerent les armes ; [illegible] feu [illegible] tous , non-seulement les [illegible] lions , mais encore pour se [illegible] autres. Il faut être très-puiss[illegible] pour fair naître des araignées qui te[illegible] pour prendre des mouches ; mais ce [illegible] être tout-puissant , infiniment puis[illegible]

7°. Si le grand Être avait été puissant , il n'y a nulle rai[illegible] n'aurait pas fait les êtr[illegible] mens heureux ; il ne l'a p[illegible] l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philo[illegible] échoué contre l'écueil du mal moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés & finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire *tout est bien ;* nous disons tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il sou[illegible] dans le sein de sa mere ? Pourquoi un au[illegible] ayant eu le malheur de naître , est-il réserv[illegible] à des tourmens aussi longs que sa vie , minés par une mort affreuse ?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle [illegible] empoisonnée dans toute la terre depuis la de[illegible] couverte de l'Amérique ? Pourquoi depuis l[illegible] septième siècle de notre ère vulgaire , la pe[illegible] vérole emporte-t-elle la huitième partie [illegible] genre-humain ? Pourquoi de tout temps [illegible] vessies ont-elles été sujettes à être des [illegible] rieres de pierres ? Pourquoi la peste , la guerre la famine & l'inquisition ? Tournez-vous

ous les sens ; vous ne trouverez d'autre solution, sinon que tout a été nécessaire.

Je parle ici aux seuls philosophes & non pas aux théologiens. Nous savons que la foi est le fil du labyrinthe. Nous savons bien que la chute d'*Adam* & d'*Eve*, le péché originel, la puissance immense donnée aux diables, la prédilection accordée par le grand Etre au peuple juif, & le baptême substitué à l'amputation du prépuce sont les réponses qui éclaircissent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroastre* & non contre l'université de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous soumettons dans tous nos articles. (Voyez les lettres de *Memmius* à *Cicéron*, & répondez-y, si vous pouvez.) (*)

PUISSANCE.

Les deux Puissances.

SECTION PREMIÈRE.

QUICONQUE tient le sceptre & l'encensoir, a les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le sens commun : mais s'il n'a à faire qu'à des imbécilles, à des espèces de sauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier*, que son maître rencontra un jour dans un carrefour de Déli,

(*) Voyez le premier volume de *Philosophie*.

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] Que [illegible] [illegible] . . . [illegible]
es [illegible] [illegible] [illegible]
répondit le [illegible] [illegible] [illegible] c
Le [illegible] des [illegible] [illegible]
Thibet [illegible] [illegible] en [illegible]
Pompilius [illegible] avec [illegible]
fait la même réponse à [illegible]
était probablement dans le [illegible]
cet *Anius* dont parle *Virgile* [illegible]
de l'Enéide.

Rex Anius, [illegible] *Phœbique sacer*
Vittis & [illegible] *tempora lauro.*

Je ne sais quel translateur du seiz
a translaté ainsi ces vers de *Virgile*.

Anius qui fut roi [illegible] ainsi qu'il fut prêtre,
Mange à deux râteliers, & doublement est m

Ce charlatan *Anius* n'était roi
de Délos, tres-chétif royaume, c
celui de *Melchisédec* & d'*Ivetot*, ur
moins considérables de la terre ; is le
d'*Apollon* lui avait donné une gr le
tation : il suffit d'un saint pour mettre t
pays en crédit.

Trois électeurs allemands font plus p
qu'*Anius*, & ont comme lui le droit d
& de couronne, quoique subordonné
moins en apparence, à l'empereur roi
qui n'est que l'empereur d'Allemagne.
Tous les pays où la plénitude du sa o
la plénitude de la royauté constituent

nce la plus pleine qu'on puisse imaginer ; c'est
ome moderne.

Le pape est regardé dans la partie de l'Eu-
ipe catholique, comme le premier des rois
le premier des prêtres. Il en fut de même
ins la Rome qu'on appelle *païenne ; Jules-
César* était à la fois grand-pontife, dictateur,
ierrier, vainqueur, très-éloquent, très-
ılant, en tout le premier des hommes, &
qui nul moderne n'a pu être comparé,
kcepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre possède à peu près les
êmes dignités que le pape en qualité de chef
l'Eglise.

L'impératrice de Russie est aussi maîtresse
ɔsolue de son clergé dans l'empire le plus
ıste qui soit sur la terre. L'idée qu'il peut
ɩister deux puissances opposées l'une à l'autre
ıns un même Etat, y est regardée par le
ergé même, comme une chimère aussi absurde
ıe pernicieuse.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que
ımpératrice de Russie, *Catherine II*, daigna
'écrire au mont Krapic, le 22 auguste 1765,
dont elle m'a permis de faire usage dans
occasion.

« Des capucins qu'on tolère à Moscou, (car
la tolérence est générale dans cet empire,
il n'y a que les jésuites qui n'y sont pas
soufferts,) (1) s'étant opiniâtrés cet hiver
à ne pas vouloir enterrer un français
qui était mort subitement, sous prétexte

(1) On a commencé à les y souffrir depuis qu'ils
ɥ été détruits par le pape ; parce qu'ils ne peuvent
ns être dangereux.

» qu'il n'avait pas reçu les sacremens ; *Abraham*
» *Chaumeix* fit un factum contr'eux, pour l
» prouver qu'ils devaient enterrer un mort
» mais ce factum, ni deux réquisitions
» gouverneur ne purent porter ces pères
» obéir. A la fin, on leur fit dire de choisi
» ou de passer la frontière, ou d'enterrer
» français : ils partirent, & j'envoy d'i
» des augustins plus dociles, qui voy
» n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu
» voulut.

» Voilà donc *Abraham Chaumeix* en l
» qui devient raisonnable ; il s'oppose à la
» sécution. S'il prenait de l'esprit, il
» croire les miracles aux plus incrédules ;
» tous les miracles du monde n'effacer
» sa honte d'avoir été le délateur de l
» clopédie.

. . . .

. . . .

» Les sujets de l'Eglise souffrant des v
» tions souvent tyranniques, auxqu
» fréquens changemens de maîtres contri
» beaucoup, se révoltèrent vers la
» règne de l'impératrice *Elisabeth*, & ils
» à mon avénement plus de cent
» armes. C'est ce qui fit qu'en 1762
» cutai le projet de changer entièrement l
» ministration des biens du clergé, &
» ses revenus. *Arsène*, évêque de
» s'y opposa, poussé par quelques-uns
» confrères, qui ne trouvèrent pas à pr
» de se nommer. Il envoya deux
» où il voulait établir le principe a
» deux puissances. Il avait déjà fait cette

tative du temps de l'impératrice *Elisabeth*;
» on s'était contenté de lui imposer silence:
» mais son insolence & sa folie redoublant,
» il fut jugé par le métropolitain de Novo-
» gorod & par le synode entier, condamné
» comme fanatique, coupable d'une entre-
» prise contraire à la foi orthodoxe autant
» qu'au pouvoir souverain; déchu de sa di-
» gnité & de la prêtrise, & livré au bras
» séculier. Je lui fis grâce, & je me contentai
» de le réduire à la condition de moine. »

Telles sont ses propres paroles; il en résulte
u'elle sait soutenir l'Eglise & la contenir;
u'elle respecte l'humanité autant que la reli-
on; qu'elle protège le laboureur autant que
e prêtre; que tous les ordres de l'Etat doivent
a bénir.

J'aurai encore l'indiscrétion de transcrire ici
in passage d'une de ses lettres.

» La tolérance est établie chez nous; elle
fait loi de l'Etat; il est défendu de persé-
cuter. Nous avons, il est vrai, des fanati-
ques, qui faute de persécution se brûlent
eux-mêmes; mais si ceux des autres pays
u'en faisaient autant, il n'y aurait pas grand
mal, le monde en ferait plus tranquille, &
Calas n'aurait pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un
nthousiasme passager & vain, qu'on désavoue
nsuite dans la pratique, ni même par le désir
uable d'obtenir dans l'Europe les suffrages
es hommes qui pensent & qui enseignent à
enser. Elle pose ces principes pour base de
on gouvernement. Elle a écrit de sa main
le conseil de législation, ces paroles qu'il

faut graver aux portes de toutes les ville:
« Dans un grand empire, qui étend sa domi
» nation sur autant de peuples divers qu'il
» a de différentes croyances parmi les hommes
» la faute la plus nuisible serait l'intolérance.

Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettr l'intolérance au rang des fautes, j'ai presqu dit des délits. Ainsi une impératrice despotiqu détruit dans le fond du Nord la persécutio & l'esclavage. Tandis que dans le Midi.....

(a) Jugez après cela, monsieur, s'il se trou vera un honnête homme dans l'Europe qui n sera pas prêt de signer le panégyrique qu vous méditez. Non-seulement cette princ est tolérante ; mais elle veut que ses voisin le soient. Voilà la première fois qu'on a dé ployé le pouvoir suprême pour établir la li berté de conscience. C'est la plus grande époqu que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu près ainsi que les anciens Persan défendirent aux Carthaginois d'immoler hommes.

Plût à DIEU qu'au lieu des barbares qui fon dirent autrefois des plaines de la Scythie des montagnes d'Immaüs & du Caucase les Alpes & les Pyrénées pour tout rava on vît descendre aujourd'hui des armées renverser le tribunal de l'inquisition, tri plus horrible que les sacrifices de sang hu tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entend à ses voisins ce que l'on commence à c

(a) Ceci est tiré d'une lettre du citoyen du m Krapac, dans laquelle se trouve l'extrait de la lettre l'impératrice.

prendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligibles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde ; & que l'Eglise au lieu de dire : Je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement : J'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'impératrice ne veut-elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les dissidens.

SECTION II.

Conversation du révérend père Bouvet, missionnaire de la compagnie de JESUS, *avec l'empereur Cam-hi, en présence de frère Attiret jésuite, tirée des mémoires secrets de la mission, en* 1772.

PÈRE BOUVET.

OUI, sacrée majesté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiser par moi comme je l'espère, vous serez soulagé de la moitié du fardeau immense qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'*Atlas* qui portait le ciel sur ses épaules. *Hercule* le soulagea & porta ciel. Vous êtes l'*Atlas*, & *Hercule* est le pape. Il y aura deux puissances dans votre empire. Notre bon *Clément XI* sera la première. Ainsi vous goûterez le plus grand des biens ; celui d'être oisif pendant votre vie, & d'être sauvé après votre mort.

L'EMPEREUR.

Vraiment je suis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine : mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à six mille lieues de chez lui ?

PÈRE BOUVET.

Rien n'est plus aisé, sacrée majesté impériale. Nous sommes ses vicaires apostoliques ; il est vicaire de DIEU, ainsi vous serez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaisir ! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire ? car toute peine vaut salaire.

PÈRE BOUVET.

Notre vice-Dieu est si bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cents cinquante mille onces d'argent pur. C'est un mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre voisine, de l'empire de Perse, de celui Turquie.

PÈRE BOUVET.

Pas encore ; mais cela viendra grâce à DIEU & à nous.

L'EMPEREUR

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres?

PÈRE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes; mais ous sommes comme la principale actrice d'une omédie d'un comte de *Cailus* mon compatriote, out ce que je.... c'est pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi si vos princes chrétiens l'Europe payent à votre Italien à proportion le ma taxe?

PÈRE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe s'est séparée le lui & ne le paye point : l'autre moitié paye e moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me disiez ces jours passés qu'il était maître d'un assez joli pays.

PÈRE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu; il st en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme! il ne sait pas faire cultiver sa terre & il prétend gouverner les siennes!

PÈRE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'est-à-ire, dans un de nos sénats de prêtres, qui se tenait dans une ville nommée Constance, notre saint père fit proposer une taxe nou-

velle pour soutenir sa dignité. L'assemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer son domaine; mais il s'en donna bien de garde; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-seulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même; & je doute fort que ce soit pour lui.

PÈRE BOUVET.

Ah! sainte vierge *Marie*, je suis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vîte, j'ai été trop indulgent.

FRÈRE ATTIRET A FRÈRE BOU[VET].

Je vous avais bien dit que l'empereur, bon qu'il est, avait plus d'esprit que vous & moi.

PURGATOIRE.

Il est assez singulier que les Eglises protestantes se soient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il est vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts; mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'est que ce fut le pape *Jean XVI* qui institua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième siècle. De cela seul je conclus qu'on priait p[our]

ux auparavant; car si on se mit à prier pour ous, il est à croire qu'on priait déjà pour uelques-uns d'entr'eux, de même qu'on n'inenta la fête de tous les saints que parce u'on avait long-temps auparavant fêté pluieurs bienheureux. La différence entre la oussaint & la fête des morts, c'est qu'à la rémière nous invoquons, & à la seconde ous sommes invoqués; à la première nous ous recommandons à tous les heureux, & la seconde les malheureux se recommandent nous.

Les gens les plus ignorans savent comment ette fête fut instituée d'abord à Cluni, qui ait alors terre de l'empire allemand. Faut-l redire « que *St Odilon* abbé de Cluni était coutumier de délivrer beaucoup d'ames du purgatoire par ses messes & par ses prières; & qu'un jour un chevalier ou un moine revenant de la terre-sainte, fut jeté par la tempête dans une petite île où il rencontra un ermite, lequel lui dit qu'il y avait là auprès de grandes flammes & furieux incendies, où les trépassés étaient tourmentés, & qu'il entendait souvent les diables se plaindre de l'abbé *Odilon* & de ses moines qui délivraient tous les jours quelque ame; qu'il fallait prier *Odilon* de continuer, afin d'accroître la joie des bienheureux au ciel & la douleur des diables en enfer. »

C'est ainsi que frère *Girard* jésuite raconte la chose dans sa Fleur des saints, (*a*) d'après frère *Ribadeneira*. *Fleuri* diffère un peu de

(*a*) Tom. II, pag. 445.

cette légende, mais il en a conservé l'effe

Cette révélation engagea *St Odilon* :
tituer dans Cluni la fête des trépassés
ensuite fut adoptée par l'Eglise.

C'est depuis ce temps que le purgatoi
lut tant d'argent à ceux qui avaient le pc
d'en ouvrir les portes. C'est en vertu
pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean* ce
terrien, surnommé *sans terre*, en se (
rant homme-lige du pape *Innocent III*,
soumettant son royaume, obtint la déli
d'une ame de ses parens qui était exco
niée ; *pro mortuo excommunicato pro quc*
plicant consanguinei.

La chancellerie romaine eut même soi
pour l'absolution des morts ; il y eut bea
d'autels privilégiés, où chaque messe
disait au quatorzième siècle & au quinzi
pour six liards, délivrait une ame. Les
tiques avaient beau remontrer qu'à la
les apôtres avaient eu le droit de délie
ce qui était lié sur terre, mais non pas
terre. On leur courait sus comme à de:
lérats qui osaient douter du pouvoir des
Et en effet, il est à remarquer que qua
pape veut bien vous remettre cinq ou six
ans de purgatoire, il vous fait grâce
pleine puissance ; *pro potestate à Deo a*
concedit.

De l'antiquité du purgatoire.

ON prétend que le purgatoire était de
immémorial reconnu par le fameux peuple
& on se fonde sur le second livre des M

bées, qui dit expressément, « qu'ayant trouvé » sous les habits des Juifs (au combat d'Odol- » lam) des choses consacrées aux idoles de » Jamnia, il fut manifeste que c'était pour » cela qu'ils avaient péri ; & ayant fait une » quête de douze mille dragmes d'argent, (*b*) » lui qui pensait bien & religieusement de la » résurrection, les envoya à Jérusalem pour » les péchés des morts. »

Comme nous nous sommes fait un devoir e rapporter les objections des hérétiques & des ncrédules, afin de les confondre par leurs propres sentimens ; nous rapporterons ici leurs difficultés sur les douze mille francs envoyés par *Judas*, & sur le purgatoire.

Ils disent,

1°. Que douze mille francs de notre monnaie aient beaucoup pour *Judas*, qui soutenait me guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jéru-'alem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore question de ésurrection dans ces temps-là, qu'il est re-connu que cette question ne fut agitée chez Juifs que du temps de *Gamaliel*, un peu 'ant les prédications de JESUS-CHRIST. (*)

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le Décalogue, le Lévitique & le Deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de 'ame, ni des tourmens de l'enfer ; il était

(*b*) Liv. II, ch. XII, v. 42, 43 & suivans.

(*) Voyez le Talmud, tome II.

impoffible à plus forte raifon qu'elle eût jam
annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font le
derniers efforts pour démontrer à leur manièr
que tous les livres des Machabées font év
demment apocryphes. Voici leurs p
preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres
Machabées pour canoniques, pourquoi
connaîtrions-nous ?

Origène déclare formellement que l'l
des Machabées eft à rejeter. *St Jérôme*
ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée, tenu en 367,
les admit point parmi les livres cano
les *Athanafes*, les *Cyrilles*, les *Hilaires*
rejettent.

Les raifons pour traiter ces livres de ro
mans, & de très-mauvais romans, font
fuivantes.

L'auteur ignorant commence par la fa
la plus reconnue de tout le monde. Il dit :
*Alexandre appela les jeunes nobles qui a
été nourris avec lui dès leur enfance, e
leur partagea fon royaume tandis qu'il v
encore.*

Un menfonge auffi fot & auffi groffier
peut venir d'un écrivain facré & infpiré.

L'auteur des Machabées, en parlant d'A
tiochus Epiphane, dit : *Antiochus marcha ve
Elimaïs; il voulut la prendre & la piller;
& il ne le put, parce que fon difcours avait*

(*c*) Liv. I, chap. II, v. 7.

(*d*) Chap. VI, v. 3 & fuiv.

des habitans ; & ils s'élevèrent en combat *tre lui. Et il s'en alla avec une trisfesse* *a e, & retourna en Babylone. Et lorsqu'il* *t encore en Perse, il apprit que son armée* *Juda avait pris la fuite..... & il se mit au* *ut, & il mourut l'an* 149.

Le même auteur (*e*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphane* voulut piller Persépolis, & non pas Elimaïs ; qu'il tomba de son chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au Dieu des Juifs, qu'il voulut se faire juif : & c'est là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis : *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus*, le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phrase est bien juive ; mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement.

Ce n'est pas tout ; voici bien une autre contradiction & une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphane* d'une troisième façon ; (*f*) on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuser cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator* ; mais ni *Epiphane* ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*g*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains,

(*e*) Liv. II, chap. IX.

(*f*) Liv. I, chap. I, v. 12.

(*g*) Liv. I, chap. VIII, v. 7 & 8.

& qu'ils donnèrent à *Eumènes* les In
Médie. Autant vaudrait-il dire que *Fr*
fit prisonnier *Henri VIII*, & qu'il d
Turquie au duc de Savoie. C'est insi
Saint-Esprit d'imaginer qu'il ait dicté
surdités si dégoûtantes.

Le même auteur dit (*h*) que les I
avaient conquis les Galates ; mais ils
quirent la Galatie que plus de cent an
Donc le malheureux romancier n'écri
plus d'un siècle après le temps où l'on
qu'il a écrit ; & il en est ainsi de presc
les livres juifs, à ce que disent les inc

Le même auteur dit (*i*) que les I
nommaient tous les ans un chef du séna
un homme bien instruit ! il ne savait
lement que Rome avait deux consuls.
foi pouvons-nous ajouter, disent les i
les, à ces rapsodies de contes puéri
tassés sans ordre & sans choix par l
ignorans & les plus imbécilles des h
Quelle honte de les croire ! quelle barl
cannibales d'avoir persécuté des homme
pour les forcer à faire semblant de crc
pauvretés pour lesquelles ils avaient
profond mépris ! Ainsi s'expriment des
audacieux.

Notre réponse est que quelques mé
qui viennent probablement des copistes
pêchent point que le fond ne soit trè
que le St Esprit a inspiré l'auteur &
copistes ; que si le concile de Laodicée

(*h*) Liv. I, chap. VIII, v. 2 & 3.
(*i*) Liv. I, ch. VIII, v. 15 & 16.

; Machabées, ils ont été admis par le con-
•ie de Trente, dans lequel il y eut jusqu'à
:s jésuites; qu'ils sont reçus dans toute l'Eglise
ıaine, & que par conséquent nous devons
recevoir avec soumission.

De l'origine du purgatoire.

IL est certain que ceux qui admirent le pur-
oire dans la primitive Eglise, furent traités
nérétiques; on condamna les simoniens qui
lmettaient la purgation des ames. *Psuken*
ıdaron. (k)
St Augustin condamna depuis les origénistes
ii tenaient pour ce dogme.
Mais les simoniens & les origénistes avaient-
s pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*,
ıez les Egyptiens?
Vous le trouvez clairement énoncé dans le
ıième chant de *Virgile*, ainsi que nous l'avons
à remarqué; & ce qui est de plus singulier,
l que *Virgile* peint des ames pendues en
ein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

L'abbé *Pellegrin* traduit ainsi ces vers :

On voit ces purs esprits branler au gré des vents;
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes;
C'est ainsi qu'on nettoie & qu'on purge les ames.

(*k*) Liv. des Hérésies, chap. XXII.

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le pape *Grégoire* surnommé *le grand* non-seulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ses dialogues il introduit plusieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans Phédon ; & il est aisé de se convaincre, l là lecture du *Mercure Trismégiste*, que Pla avait pris chez les Egyptiens tout ce n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela est bien récent, tout cela est d'hie en comparaison des anciens brachmanes. C sont eux, il faut l'avouer, qui invent le purgatoire, comme ils inventèrent a révolte & la chute des génies, des a célestes. (*)

C'est dans leur Shasta, ou Shastabad, trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, mon cher lecteur trouvera le purgatoire. anges rebelles dont on copia l'histoire les Juifs, du temps du rabbin *Gamaliel*, été condamnés par l'Eternel & par son mille ans de purgatoire ; après quoi DIEU pardonna & les fit hommes. Nous vous l'av déjà dit, mon cher lecteur ; nous vo déjà représenté que les brachmanes tro l'éternité des supplices trop dure ; ca l'éternité est ce qui ne finit jamais. Les manes pensaient comme l'abbé de *Chauli*

« Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
» Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
» Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un fe

(*) Voyez l'article *Brachmanes*.

» puissent être l'objet de tes sévérités ;
» Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
» Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge. »

Q.

QUAKERS.

SECTION PREMIÈRE.

De la religion des quakers. (*)

J'AI cru que la doctrine & l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les quakers, méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célébres quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune & à ses désirs, & s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite, mais bien bâtie, & ornée de sa seule propreté. Le quaker (*a*) était un vieillard frais, qui n'avait

(*) Cet article & la plupart de ceux qui traitent de la philosophie ou de la littérature anglaise, parurent vers l'année 1727, lorsque l'auteur revint d'Angleterre. On sait combien ces ouvrages firent alors de bruit sous le titre de *Lettres philosophiques.* Elles avaient été en effet adressées à M. *Thiriot*, en anglais, pendant le séjour de M. de *Voltaire* à Londres.

(*a*) Il s'appelait *André Pitt*, & tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. *André Pitt* écrivit depuis à l'auteur pour se plaindre de ce qu'on avait ajouté un *peu* à la vérité, & l'assura que DIEU était offensé de ce qu'on avait plaisanté les quakers.

jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait j
connu les passions ni l'intempérence. Je i
point vu en ma vie d'air plus noble ni
engageant que le sien. Il était vêtu c
tous ceux de sa religion; d'un habit sans
dans les côtés & sans boutons sur les po
ni sur les manches, & portait un grand ch
peau à bord rabattus comme nos ecclésiasti
Il me reçut avec son chapeau sur la tête
s'avança vers moi sans faire la moindre in
nation de corps; mais il y avait plus de
tesse dans l'air ouvert & humain de son vi
qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une
derrière l'autre, & de porter à la m
qui est fait pour couvrir la tête. Ami,
dit-il, je vois que tu es étranger; si je
t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à
Monsieur, lui dis-je en me courbant le co
& en glissant un pied vers lui selon
coutume, je me flatte que ma juste cu
ne vous déplaira pas, & que vous vo
bien me faire l'honneur de m'instruire de v
religion. Les gens de ton pays, me répc
il, font trop de complimens & de réveren
mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu
même curiosité que toi. Entre, & d
d'abord ensemble. Je fis encore quelques n
complimens, parce qu'on ne se défait pas de
habitudes tout d'un coup; & après un repas sai
frugal, qui commença & qui finit par une p
à DIEU, je me mis à interroger mon hom
Je débutai par la question que de bons
tholiques on fait plus d'une fois aux huguer
Mon cher monsieur, dis-je, êtes-vous bapti
Non, me répondit le quaker; & mes conf

le font point. Comment morbleu, repris je, us n'êtes donc pas chrétiens ? Mon ami, rtit-il d'un ton doux, ne jure point ; s sommes chrétiens ; mais nous ne pensons que le christianisme consiste à jeter de u sur la tête d'un enfant avec un peu de ·l. Hé bon DIEU ! repris-je, outré de cette piété, vous avez donc oublié que JESUS-·RIST fut baptisé par *Jean ?* Ami, point de ›remens, encore un coup, dit le benin aker. Le CHRIST reçut le baptême de *Jean*, is il ne baptisa jamais personne ; nous ne mes pas les disciples de *Jean*, mais du HRIST. Ah! comme vous seriez brûlés par sainte inquisition, m'écriai-je. Au nom de EU, cher homme, que je vous baptise ! 'il ne fallait que cela pour condescendre à ta iblesse, nous le ferions volontiers, repartit-il ravement : nous ne condamnons personne ur user de la cérémonie du baptême ; mais is croyons que ceux qui professent une igion toute sainte & toute spirituelle, doi-nt s'abstenir, autant qu'ils le peuvent, des onies judaïques.

En voici bien d'une autre, m'écriai-je ; des émonies judaïques ! oui, mon ami, continua-- il, & si judaïques que plusieurs juifs encore jourd'hui usent quelquefois du baptême de *ean*. Consulte l'antiquité, elle t'apprendra ue *Jean* ne fit que renouveler cette pratique, iquelle était en usage long-temps avant lui armi les Hébreux, comme le pélerinage de ı Mecque l'était parmi les Ismaëlites. JESUS oulut bien recevoir le baptême de *Jean*, de me qu'il était soumis à la circoncision ;

mais, & la circoncision & le lavemen doivent être tous deux abolis par le b du CHRIST, ce baptême de l'esprit ablution de l'ame qui sauve les homme le précurseur *Jean* disait : *Je baptise à l avec de l'eau ; mais un autre viendra apr plus puissant que moi, & dont je ne s digne de porter les sandales*; *celui - l baptisera avec le feu & le St Esprit.* grand apôtre des gentils, *Paul*, éc Corinthiens : *Le Christ ne m'a pas env baptiser, mais pour prêcher l'évangile.* même *Paul* ne baptisa jamais avec de l' deux personnes, encore fut-ce malgr circoncit son disciple *Timothée* : les apôtres circoncisaient aussi tous ceux q laient l'être. Es-tu circoncis ? ajouta- lui répondis que je n'avais pas cet h Hé bien, dit-il, ami, tu es chrétien s circoncis, & moi, sans être baptisé.

Voilà comme mon saint homme abus spécieusement de trois ou quatre pas la sainte Ecriture, qui semblaient fav secte ; il oubliait, de la meilleure monde, une centaine de passages qu saient. Je me gardai bien de lui rien co il n'y a rien à gagner avec un enth Il ne faut pas s'aviser de dire à un ho défauts de sa maîtresse, ni à un pla faible de sa cause, ni des raisons à un i Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la communion, lui c comment en usez - vous ? Nous n'en point, dit - il. Quoi ! point de comm on, point d'autre que celle des cœur

e cita encore les Ecritures ; il me fit un beau sermon contre la communion, & ›arla d'un ton d'inspiré, pour me prouver les sacremens étaient tous d'invention ıine, & que le mot de *sacrement* ne se ıvait pas une seule fois dans l'évangile. lonne, dit-il, à mon ignorance ; je ne pas apporté la centième partie des preuves ma religion ; mais tu peux les voir dans position de notre foi par *Robert Barclay*. est un des meilleurs livres qui soit jamais rti de la main des hommes ; nos ennemis viennent qu'il est très-dangereux ; cela ouve combien il est raisonnable. Je lui promis lire ce livre, & mon quaker me crut déjà verti.

Ensuite il me rendit raison, en peu de mots, quelques singularités qui exposent cette e au mépris des autres. Avoue, dit-il, e tu as bien eu de la peine à t'empêcher rire, quand j'ai répondu à toutes tes civiés avec mon chapeau sur la tête, & en te toyant. Cependant tu me parais trop instruit ›ur ignorer que du temps de CHRIST aucune tion ne tombait dans le ridicule de substituer pluriel au singulier : on disait à *César Au-ste : Je t'aime, je te prie, je te remercie ;* ne souffrait pas même qu'on l'appelât mon-ıur, *dominus*. Ce ne fut que long-temps ›s lui que les hommes s'avisèrent de se faire ›peler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient ›ubles, & d'usurper les titres impertinens de *andeur*, d'*éminence*, de *sainteté*, de *divinité* ême, que des vers de terre donnent à d'autres ›rs de terre, en les assurant qu'ils sont avec

un profond reſpect, & avec un fauſſeté leurs très-humbles & très-obéiſſans ſe
C'eſt pour être plus ſur nos gardes cc
indigne commerce de menſonges &
teries, que nous tutoyons égalemen
& les charbonniers, que nous ne ſalu
ſonne, n'ayant pour les hommes q
charité, & du reſpect que pour les l
Nous portons auſſi un habit un p
rent des autres hommes, afin que ce
nous un avertiſſement continuel de
pas reſſembler. Les autres portent les
de leurs dignités, & nous celles de l
chrétienne. Nous fuyons les aſſem
plaiſirs, les ſpectacles, le jeu ; c
ſerions bien à plaindre de remplir de
gatelles des cœurs en qui DIEU doit
Nous ne feſons jamais de ſermens, p
en juſtice ; nous penſons que le nom
Haut ne doit pas être proſtitué dans l
miſérables de hommes. Lorſqu'il faut
comparaiſſions devant les magiſtrats
affaires des autres, (car nous n'avo
de procès) nous affirmons la vérité pa
ou par un *non* ; & les juges nous en
ſur notre ſimple parole, tandis que ta
tres chrétiens ſe parjurent ſur l'évangil
n'allons jamais à la guerre : ce n'eſt
nous craignions la mort, au contrair
béniſſons le moment qui nous unit à l
êtres, mais c'eſt que nous ne ſon
loups, ni tigres, ni dogues, mais h
mais chrétiens. Notre Dieu, qui no
donné d'aimer nos ennemis, & de
ſans murmure, ne veut pas, ſans

que nous paſſions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en feſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tendue. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons; nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres qui cauſent la publique alégreſſe.

Telle fut à peu près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier; mais je fus bien ſurpris quand le dimanche ſuivant il me mena à l'égliſe des quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres; celle où j'allai eſt près de ce fameux pilier que l'on appelle *le monument.* On était déjà aſſemblé, lorſque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'égliſe, & trois cents femmes. Les femmes ſe cachaient le viſage, les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux; tous étaient aſſis, tous dans un profond ſilence. Je paſſai au milieu d'eux ſans qu'un ſeul levât les yeux ſur moi. Ce ſilence dura un quart d'heure; enfin un d'eux ſe leva, ôta ſon chapeau, & après quelques ſoupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'évangile, où ni lui ni perſonne n'entendait rien. Quand ce feſeur de contorſions eut fini ſon beau monologue, & que l'aſſemblée ſe fut ſéparée toute édifiée & toute ſtupide, je demandai à mon homme pourquoi

les plus ſages d'entr'eux ſouffraient de pareilles ſottiſes ? Nous ſommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons ſavoir ſi un homme qui ſe lève pour [illegible] ſera inſpiré par l'eſprit ou par la folie. [illegible] le doute, nous écoutons tout patie[illegible] [illegible] nous permettons même aux femmes [illegible] parler deux ou trois de nos dévotes ſe trouve[illegible] ſouvent inſpirées à la fois, & c'eſt alors qu'il ſe fait un beau bruit dans la maiſon du Seigneur. Vous n'avez donc point de prêtres ? lui dis-je. Non, mon ami, dit le quaker; & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un livre de ſa ſecte, il lut avec emphaſe ces paroles : A Dieu ne plaiſe que nous oſions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint-Eſprit le di[illegible] che, à l'excluſion de tous les autres fide[illegible] Grâce au ciel, nous ſommes les ſeuls ſur [illegible] terre qui n'ayons point de prêtres. Voud[illegible] tu nous ôter une diſtinction ſi heureuſe ? Pou[illegible] quoi abandonnerons-nous notre enfant à de nourrices mercenaires, quand nous avons lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maiſon, & opprimeraient mère & l'enfant. DIEU a dit : Vous avez gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'évangile, vendre l'Eſ[illegible] ſaint, & faire d'une aſſemblée de chréti[illegible] une boutique de marchands ? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour aſſiſter nos pauvres, pour enter[illegible] nos morts, pour prêcher les fidelles ; [illegible] ſaints emplois nous ſont trop chers pour nous en décharger ſur d'autres. Mais comment pouvez-vous diſcerner, inſiſtai-je, ſi c'eſt l'eſpri[illegible]

e DIEU qui vous anime dans vos difcours ? uiconque, dit-il, priera DIEU de l'éclairer, annoncera des vérités évangéliques, qu'il ntira, que celui-là foit sûr que DIEU l'inf-ire. Alors il m'accabla de citations de l'Ecri-ıre, qui démontraient, felon lui, qu'il n'y point de chriftianifme fans une révélation diate; & il ajouta ces paroles remar-uables : Quand tu fais mouvoir un de tes ıembres, eft-ce ta propre force qui le remue ? on, fans doute; car ce membre a fouvent es mouvemens involontaires : c'eft donc celui ui a créé ton corps qui meut ce corps de erre. Et les idées que reçoit ton ame, eft-ce oi qui les forme ? encore moins, car elles iennent malgré toi : c'eft donc le créateur de on ame qui te donne tes idées; mais comme a laiffé à ton cœur la liberté, il donne à on efprit les idées que ton cœur mérite; tu is dans DIEU, tu agis, tu penfes dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette umière qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras voir. Hé! voilà e père *Mallebranche* tout pur, m'écriai-je. e connais ton *Mallebranche*, dit-il; il était n peu quaker, mais il ne l'était pas affez.

Ce font-là les chofes les plus importantes ue j'ai apprifes touchant la doctrine des qua-ers. Dans la fection fuivante vous aurez leur iftoire que vous trouverez encore plus fin-lière que leur doctrine.

SECTION II.

Histoire des quakers.

Vous avez déjà vu que les quakers depuis JESUS-CHRIST qui, selon eux premier quaker. La religion, disent-ils, rompue presque après sa mort, & resta da corruption environ seize cents années; y avait toujours quelques quakers cach le monde, qui prenaient soin de consé feu sacré éteint par-tout ailleurs, jus qu'enfin cette lumière s'étendit en An en l'an 1642.

Ce fut dans le temps que trois ou sectes déchiraient la Grande-Bretagne guerres civiles entreprises au nom de qu'un nommé *George Fox*, du comté cester, fils d'un ouvrier en soie, s'a prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prét c'est-à-dire, sans savoir ni lire ni écrire. un jeune homme de vingt-cinq ans, de irréprochables, & saintement fou. Il éta de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête; de village en village, criant contre la & contre le clergé. S'il n'avait prêc contre les gens de guerre, il n'avait craindre; mais il attaquait les gens d' il fut bientôt mis en prison: on le Darby devant le juge de paix. *Fox* se p au juge avec son bonnet de cuir sur l Un sergent lui donna un grand souffle lui disant: Gueux, ne sais-tu pas qu'

ıraître tête nue devant monfieur lé juge.
r tendit l'autre joue, & pria le fergent de
loir bien lui donner un autre foufflet pour
ıur de DIEU. Le juge de Darby voulut
ı faire prêter ferment avant de l'interroger :
ami, fache, dit-il au juge, que je ne
ıus jamais le nom de DIEU en vain. Le juge
colère d'être tutoyé, & voulant qu'on jurât,
oya aux petites-maifons de Darby pour
être fouetté. Fox alla en louant DIEU à
ıôpital des fous, où l'on ne manqua pas
exécuter la fentence à la rigueur. Ceux qui
i infligèrent la pénitence du fouet furent
en furpris quand il les pria de lui appliquer
ore quelques coups de verges pour le bien
fon ame. Ces meffieurs ne fe firent pas
ıer : Fox eut fa double dofe, dont il les
rcia très-cordialement ; puis il fe mit à
s prêcher. D'abord on rit, enfuite on l'é-
uta ; & comme l'enthoufiafme eft une mala-
e qui fe gagne, plufieurs furent perfuadés,
ceux qui l'avaient fouetté devinrent fes pre-
rs difciples. Délivré de la prifon, il courut
; champs avec une douzaine de profélytes,
èchant toujours contre le clergé, & fouetté
temps en temps. Un jour étant mis au
ori, il harangua tout le peuple avec tant
force, qu'il convertit une cinquantaine
ıuditeurs, & mit le refte tellement dans fes
érêts, qu'on le tira en tumulte du trou
il était ; on alla chercher le curé anglican
t le crédit avait fait condamner Fox à ce
ıplice, & on le piloria à fa place.

Il ofa bien convertir quelques foldats de
omwell, qui renoncèrent au métier de tuer,

& refusèrent de prêter le serment. Cr
ne voulait pas d'une secte où l'on ne se
point, de même que *Sixte-Quint* auguran
d'une secte, *dove non si chiavava* : il se k
de son pouvoir po persécuter ces r
venus. On en remplilait les prisons ;
persécutions ne servent presque
faire des prosélytes. Ils sortaient de
sons affermis dans leur créance, &
leurs geoliers qu'ils avaient conver
voici ce qui contribua le plus à
secte. *Fox* se croyait inspiré ; il crut
séquent devoir parler d'une manière d
des autres hommes. Il se mit à tremb
faire des contorsions & des grimaces, a
tenir son haleine, à la pousser avec vi
la prêtresse de Delphes n'eût pas eux
En peu de temps il acquit une gr
tude d'inspiration, & bientôt après n
guère en son pouvoir de parler autre
fut le premier don qu'il communiqua a
ciples. Ils firent de bonne foi toutes
maces de leur maître, ils tremblaient
leurs forces au moment de l'inspiration.
ils eurent le nom de *quakers*, qui sign
bleurs. Le petit peuple s'amusait à les
faire ; on tremblait, on parlait du nez,
avait des convulsions, & on croyait a
St Esprit. Il leur fallait quelques mi
en firent.

Le patriarche *Fox* dit publiquement à un
de paix, en présence d'une grande assem
Ami, prends garde à toi, DIEU te
bientôt de persécuter les saints. Ce juge
un ivrogne qui s'enivrait tous les

raiſe bière & d'eau-de-vie ; il mourut d'apo-
e deux jours après, précifément comme
nait de figner un ordre pour envoyer
ques quakers en prifon. Cette mort fou-
e ne fut point attribuée à l'intempérance
ge ; tout le monde la regarda comme un
des prédictions du faint homme. Cette
t fit plus de quakers que mille fermons &
nt de convulfions n'en auraient pu faire.
well voyant que leur nombre augmentait
les jours, voulut les attirer à fon parti;
ır fit offrir de l'argent, mais ils furent
rruptibles ; & il dit un jour que cette re-
n était la feule contre laquelle il n'avait
prévaloir avec des guinées.
furent quelquefois perfécutés fous *Charles*
non pour leur religion, mais pour ne
oir pas payer les dixmes au clergé, pour
yer les magiftrats, & refufer de prêter les
ens prefcrits par la loi. Enfin, *Robert*
lay, écoffais, préfenta au roi, en 1675,
apologie des quakers, ouvrage auffi bon
pouvait l'être. L'épître dédicatoire à
les II contient non des baffes flatteries,
des vérités hardies & des confeils juftes.
s goûté, dit-il à *Charles* à la fin de cette
e, de la douceur & de l'amertume, de
rofpérité & des plus grands malheurs :
s été chaffé des pays où tu règnes ; tu
nti le poids de l'oppreffion ; & tu dois
r combien l'oppreffeur eft déteftable de-
DIEU & devant les hommes. Que fi
tant d'épreuves & de bénédictions ton
s'endurciffait & oubliait le Dieu qui s'eft
enu de toi dans tes difgraces, ton crime

en ſerait plus grand, & ta condami
terrible : au lieu donc d'écouter les
de ta cour, écoute la voix de ta c
qui ne te flattera jamais.

Je ſuis ton fidelle ami & ſujet,

BARCL

Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt q
lettre écrite à un roi par un particul
cur, eut ſon effet, & que la perſécuti
Environ ce temps parut l'illuſtre G
Pen, qui établit la puiſſance des qu
Amérique, & qui les aurait rendus
bles en Europe, ſi les hommes pouva
pecter la vertu ſous des apparences
Il était fils unique du chevalier *Pe*
amiral d'Angleterre, & ſavori du du
depuis *Jacques II.*

Guillaume Pen, à l'âge de quinze a
contra un quaker à Oxford où il
études : ce quaker le perſuada ; & le
homme qui était vif, naturellement élc
& qui avait de l'aſcendant dans ſa phyſi
& dans ſes manières, gagna bientôt q
uns de ſes camarades : il établit inſen
une ſociété de jeunes quakers, qui s
blaient chez lui ; de ſorte qu'il ſe tr
de la ſecte à l'âge de ſeize ans. De
chez le vice-amiral ſon père, au ſo
collége, au lieu de ſe mettre à
vant lui, & de lui demander ſa be
ſelon l'uſage des Anglais, il l'aborda
peau ſur la tête, & lui dit : *Je ſuis fort*
l'ami, de te voir en bonne ſanté. Le

l crut que son fils était devenu fou : il
ut bientôt qu'il était quaker. Il mit en
tous les moyens que la prudence hu-
: peut employer pour l'engager à vivre
ie un autre ; le jeune homme ne répondit
père, qu'en l'exhortant à se faire quaker
ême. Enfin, le père se relâcha à ne lui
nder autre chose, sinon qu'il allât voir
i & le duc d'Yorck le chapeau sous le
& qu'il ne les tutoyât point. *Guillaume*
dit que sa conscience ne le lui permettait
& qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux
ies. Le père indigné & au désespoir le
i de sa maison. Le jeune *Pen* remercia
de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause ;
i prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup
sélytes. Les prêches des ministres s'éclair-
t tous les jours ; & comme il était jeune,
x bien fait, les femmes de la cour & de
le accouraient dévotement pour l'enten-
Le patriarche *George Fox* vint du fond
Angleterre le voir à Londres, sur sa ré-
ion ; tous deux résolurent de faire des
ns dans les pays étrangers : ils s'embar-
nt pour la Hollande, après avoir laissé
uvriers en assez bon nombre pour avoir
le la vigne de Londres.
irs travaux eurent un heureux succès à
rdam : mais ce qui leur fit le plus d'hon-
& ce qui mit le plus leur humilité en
r, fut la réception que leur fit la prin-
palatine *Elisabeth*, tante de *George I*
Angleterre, femme illustre par son es-
par son savoir, & à qui *Descartes* avait
son roman de philosophie. Elle était alors

retirée à la Haye, où elle vit *les an*
c'eſt ainſi qu'on appelait alors les qu
Hollande. Elle eut plusieurs conféren
eux; ils prêchèrent ſouvent chez elle
ne firent pas d'elle une parfaite qual
ils avouèrent au moins qu'elle n'était
du royaume des cieux. Les amis ſemèr
en Allemagne; mais il y recueillirent
ne goûta pas la mode de tutoyer,
pays où il faut prononcer toujours le
d'*alteſſe*, d'*excellence*. *Pen* repaſſa bie
Angleterre, ſur la nouvelle de la ma
ſon père; il vint recueillir ſes derniers
Le vice-amiral ſe réconcilia avec lui,
braſſa avec tendreſſe, quoiqu'il fût d'
férente religion: mais *Guillaume* l'exh
vain à ne point recevoir le ſacrem
mourir quaker; & le vieux bon-hom
commanda inutilement à *Guillaume* d'a
boutons ſur ſes manches & des gance
chapeau.

Guillaume hérita de grands biens
leſquels il ſe trouvait des dettes de
ronne pour des avances faites par l
amiral dans des expéditions maritime
n'était moins aſſuré alors que l'argent
le roi. *Pen* fut obligé d'aller tutoyer *C*
& ſes miniſtres, plus d'une fois, pour ſ
ment. Le gouvernement lui donna en 1
lieu d'argent, la propriété & la ſouv
d'une province d'Amérique au ſud d
land. Voilà un quaker devenu ſouv
partit pour ſes nouveaux Etats, av
vaiſſeaux chargés de quakers qui le ſ
On appela dès-lors le pays *Penſil*

le *Pen* ; il y fonda la ville de Philadel-
qui eſt aujourd'hui très - floriſſante. Il
ença par faire une ligue avec les Amé-
s ſes voiſins. C'eſt le ſeul traité entre
euples & les chrétiens qui n'ait point
ıré & qui n'ait point été rompu. Le
au ſouverain fut auſſi le légiſlateur de
ılvanie ; il donna des lois très - ſages,
aucune n'a été changée depuis lui. La
ère eſt de ne maltraiter perſonne au
de la religion, & de regarder comme
tous ceux qui croient un DIEU. A peine
établi ſon gouvernement, que pluſieurs
ıands de l'Amérique vinrent peupler cette
ie. Les naturels du pays, au lieu de
ſans les forêts, s'accoutumèrent inſenſi-
nt avec les pacifiques quakers. Autant
teſtaient les autres chrétiens conqué-
& deſtructeurs de l'Amérique, autant ils
ent ces nouveaux venus. En peu de temps
prétendus ſauvages, charmés de leurs
eaux voiſins, vinrent en foule demander
illaume Pen de les recevoir au nombre
s vaſſaux. C'était un ſpectacle bien nou-
qu'un ſouverain que tout le monde tu-
t, & à qui on parlait le chapeau ſur la
un gouvernement ſans prêtres, un peu-
ſans armes, des citoyens tous égaux à
giſtrature près, & des voiſins ſans jalou-
Guillaume Pen pouvait ſe vanter d'avoir
rté ſur la terre l'âge d'or, dont on parle
& qui n'a vraiſemblablement exiſté qu'en
lvanie.
revint en Angleterre pour les affaires de
ıouveau pays, après la mort de *Charles II*.

Le roi *Jacques*, qui avait aimé fon
la même affection pour le fils, &
fidéra plus comme un fectaire ob
comme un très-grand homme. La p
roi s'accordait en cela avec fon gc
envie de flatter les quakers en at
fois contre les non-conformiftes, a
voir introduire la religion catholiq
veur de cette liberté. Toutes les fe
gleterre virent le piége, & ne s'y
pas prendre; elles font toujours réu
le catholicifme, leur ennemi com
Pen ne crut pas devoir renoncer à fes
pour favorifer des proteftans qui le
contre un roi qui l'aimait. Il avai
liberté de confcience en Amérique
pas envie de vouloir paraître la d
Europe; il demeura donc fidelle à *J*
au point qu'il fut généralement acc
Jéfuite. Cette calomnie l'affligea fen
il fut obligé de s'en juftifier par
publics. Cependant le malheureux
qui, comme prefque tous les *Stua*
un compofé de grandeur & de fa
qui, comme eux, en fit trop &
perdit fon royaume fans qu'il y eût
de tirée, & fans qu'on pût dire cc
chofe arriva. Toutes les fectes anglaife
de *Guillaume III* & de fon parleme
même liberté qu'elles n'avaient pas v
des mains de *Jacques*. Ce fut alors qu
kers commencèrent à jouir par la
lois de tous les priviléges dont ils fo
feffion aujourd'hui. *Pen*, après avoi
fin fa fecte établie fans contradictio

's de sa naissance ; retourna en Pensilvanie. s siens & les Américains le reçurent avec larmes de joie, comme un père qui revenait r ses enfans. Toutes ses lois avaient été gieusement observées pendant son absence ; qui n'était arrivé à aucun législateur avant Il resta quelques années à Philadelphie : n partit enfin malgré lui, pour aller sol-ter à Londres de nouveaux avantages en eur du commerce des Pensilvains ; il ne les it plus, il mourut à Londres en 1718.

Ce fut sous le règne de *Charles II* qu'ils inrent le noble privilége de ne jamais jurer, d'être crus en justice sur leur parole. Le celier, homme d'esprit, leur parla ainsi: es amis, *Jupiter* ordonna un jour que toutes bêtes de somme vinssent se faire ferrer. es ânes représentèrent que leur loi ne le ermettait pas. Hé bien, dit *Jupiter*, on ne ous ferrera point; mais au premier faux as que vous ferez, vous aurez cent coups 'étrivières. »

ne puis deviner quel sera le sort de la on des quakers en Amérique ; mais je vois ue dépérit tous les jours à Londres. Par pays la religion dominante, quand elle ersécute point, engloutit à la longue toutes itres. Les quakers ne peuvent être mem-du parlement, ni posséder aucun office, e qu'il faudrait prêter serment & qu'ils ne ent point jurer; ils sont réduits à la né-é de gagner de l'argent par le commerce. s enfans, enrichis par l'industrie de leurs , veulent jouir, avoir des honneurs, itons & des manchettes; ils sont honteux

d'être appelés *quakers*, & se font pı
pour être à la mode.

SECTION III.

Quaker ou Qouacre, ou primitif, ou de la primitive Eglise chrétienne, ou vanien, ou Philadelphien.

De tous ces titres, celui que j'aime l
est celui de Philadelphien, *ami des fi*
y a bien des sortes de vanité; mais
belle est celle qui ne s'arrogeant auc
rend presque tous les autres ridic s

Je m'accoutume bientôt à voir b
ladelphien me traiter d'ami & de frè
mots raniment dans mon cœur la charité
refroidit trop aisément. Mais que deux
s'appellent, s'écrivent, votre révérenc
se fassent baiser la main en Italie, en E
c'est le dernier degré d'un orgueil en dé
c'est le dernier degré de sottise dans c
la baisent; c'est le dernier degré de
prise & du rire dans ceux qui sont tén
ces inepties. La simplicité du Philadelp
la satire continuelle des évêques qui s
seigneurisent.

N'avez-vous point de honte, disait u
au fils d'un manœuvre, devenu évêq
vous intituler monseigneur & prince ?
ainsi qu'en usaient *Barnabé*, *Philippe* &
Va, va, dit le prélat, si *Barnabé*, *I*

Jude l'avaient pu, ils l'auraient fait; & la preuve en eſt, que leurs ſucceſſeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à ſa table pluſieurs gaſcons, diſait: Il faut bien que je ſois onſeigneur, puiſque tous ces meſſieurs ſont rquis. *Vanitas vanitatum.*

J'ai déjà parlé des quakers à l'article *Egliſe imitive*, & dans les deux ſections précédentes, c'eſt pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ce Dictionnaire, ce n'eſt pas ma faute; c'eſt celle des éditeurs. Je ſuis malade au mon Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des aſſociés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inſpirer la paix & la tolérance, l'horreur pour le fanatiſme, la perſécution, la calomnie, la dureté de mœurs, & l'ignorance inſolente.

Je vous dirai, ſans me répéter, que j'aime s quakers. Oui, ſi la mer ne me feſait pas mal inſupportable, ce ſerait dans ton ſein, Penſilvanie! que j'irais finir le reſte de ma rrière, s'il y a du reſte. Tu es ſituée au quarantième degré, dans le climat le plus doux & le plus favorable; tes campagnes ſont fertiles; tes maiſons commodément bâties; tes habitans induſtrieux; tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes ciyens; les crimes y ſont preſque inconnus; il n'y a qu'un ſeul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien; c'était un être anglican qui s'étant fait quaker, fut

indigne de l'être. Ce malheureux fut sans doute possédé du diable ; car il osa prêcher l'intolérance : il s'appelait *George Keith* ; on le chassa ; je ne sais pas où il est allé ; puissent tous les intolérans aller avec lui.

Aussi de trois cents mille habitans qui vivent heureux chez toi, il y a deux cents mille étrangers. On peut, pour douze guinées, acquérir cent arpens de très-bonne terre ; & dans ces cent arpens on est véritablement roi ; car on est libre, on est citoyen ; vous ne pouvez faire de mal à personne, & personne ne peut vous en faire ; vous pensez ce qu'il vous plaît, & vous le dites sans que personne vous persécute ; vous ne connaissez point le fardeau des impôts continuellement redoublé ; vous n'avez point de cour à faire ; vous ne redoutez point l'insolence d'un subalterne important. Il est vrai qu'au mont Krapac nous vivons à peu-près comme vous ; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouissons qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles, & aux précipices affreux qui entourent notre paradis terrestre. Encore le diable quelquefois franchit-il, comme dans *Milton*, ces précipices & ces monts épouvantables, pour venir infecter de son haleine empoisonnée les fleurs de notre paradis. *Satan* s'était déguisé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il est venu une fois chez nous dans sa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable. (*)

(*) Ceci fait sans doute allusion à la persécution que voulut exciter *Biord*, évêque d'Anneci, dont il est parlé ailleurs.

ESTION, TORTURE.

toujours présumé que la question, la
avait été inventée par des voleurs,
nt entrés chez un avare, & ne trou-
nt son trésor, lui firent souffrir mille
s jusqu'à ce qu'il le découvrît.

dit souvent que la question était un
de sauver un coupable robuste, & de
un innocent trop faible; que chez les
iens on ne donnait la question que dans
s d'Etat; que les Romains n'appli-
ai ais à la torture un citoyen romain
oir son secret.

le tribunal abominable de l'inquisition
vela ce supplice, & que par conséquent
t être en horreur à toute la terre.

'il est aussi absurde d'infliger la torture
parvenir à la connaissance d'un crime,
était absurde d'ordonner autrefois le duel
juger un coupable; car souvent le cou-
était vainqueur, & souvent le coupable
reux & opiniâtre résiste à la question,
que l'innocent débile y succombe.

cependant le duel était appelé le *juge-
de* DIEU, & qu'il ne manque plus que
ler la torture le *jugement de* DIEU.

la torture est un supplice plus long &
oulour eux que la mort; qu'ainsi on punit
é avant d'être certain de son crime, &
le punit plus cruellement qu'en le fesant

Que mille exemp'es funestes ont dû dé
les législateurs de cet usage affreux.

Que cet usage est aboli dans plusieu
de l'Europe, & qu'on voit moins de
crimes dans ces pays, que dans le nôtı
, torture est pratiquée.

On demande après cela pourquoi la
est toujours admise chez les Français qui
pour un peuple doux & agréable ?

On répond que cet affreux usage subs
core parce qu'il est établi ; on avoue q
beaucoup de personnes douces & agréa
France, mais on nie que le peuple soit l

Si on donne la question à des *Jacques C*
à des *Jean Châtel*, à des *Ravaillac*,
Damiens, personne ne murmurera ; il s
la vie du roi & du salut de tout l'Et
mais que des juges d'Abbeville cond:
la torture un jeune officier pour savoı
sont les enfans qui ont chanté avec l
vieille chanson, qui ont passé devant u
cession de capucins sans ôter leur ch
j'ose presque dire que cette horreur ı
dans un temps de lumière & de pa , ı
que les massacres de la St Barthelemi ı
dans les ténèbres du fanatisme.

Nous l'avons déjà insinué ; & nous
drions le graver bien profondément da
les cerveaux & dans les cœurs.

(I) Lorsque l'impératrice-reine demanda sur
l'avis des jurisconsultes les plus éclairés de se
celui qui proposa d'abolir la torture, crut dev
tenir que le seul cas pour lequel elle put être co
était le crime de lèse-majesté. L'impératrice lut l
& abolit la torture sans aucune réserve. Une fo
a osé faire plus qu'un philosophe n'avait osé dire.

QUÊTE.

N compte quatre-vingt-dix-huit ordres
iques dans l'Eglise ; soixante-quatre qui
entés, & trente-quatre qui vivent de
, *sans aucune obligation*, disent-ils,
vailler, ni corporellement ni spirituelle-
pour gagner leur vie ; mais seulement
iter l'oisiveté : & comme seigneurs directs
t le monde, & participans à la souve-
é de DIEU *en l'empire de l'univers, ils*
oit de vivre aux dépens du public, sans
que ce qu'il leur plaira.

propres paroles se lisent dans un livre
urieux intitulé : *Les heureux succès de*
é; & les raisons qu'en allégue l'auteur
nt pas moins convaincantes. « Depuis,
il, que le cénobite a consacré à JESUS-
CHRIST le droit de se servir des biens tem-
els, le monde ne possède plus rien qu'à
refus ; & il voit les royaumes & les sei-
ies comme des usages que sa libéralité
nnées en fief. C'est ce qui le rend sei-
du monde, possédant tout par un
aine direct, parce que s'étant rendu
possession de JESUS-CHRIST par le vœu,
e possédant, il prend aucunement (en
que manière) part à sa souveraineté. Le
gieux a même cet avantage sur le prince,
ne lui faut point d'armes pour lever
que le peuple doit à son exercice : il
ède les affections devant que de recevoir
libéralités, & son empire s'étend plus
les cœurs que sur les biens. »

Ce fut *François d'Assise* qui, vers l'an 1209 imagina cette nouvelle manière de vivre d quête ; mais voici ce que porte sa i e. Les frères à qui DIEU en a donné le travailleront fidellement, en sorte ils en tent l'oisiveté sans éteindre l'esprit & pour récompense de leur travail r vront leurs besoins corporels pour eux leurs frères, suivant l'humilité & r mais ils ne recevront point d'argent. Les n'auront rien en propre, ni maison, ni lieu, ni autre chose ; mais se regardant c étrangers en ce monde, ils iront avec fiance demander l'aumône.

Remarquons, avec le judicieux *Fleuri*, si les inventeurs des nouveaux ordres dians n'étaient pas canonisés pour la p on pourrait les soupçonner de s'être l duire à l'amour-propre, & d'avoir vou distinguer par leur raffinement au-dess autres. Mais sans préjudice de leur s on peut librement attaquer leurs lu es : le pape *Innocent III* avait raison de ra culté d'approuver le nouvel institut de *François* ; & plus encore le concile de I tenu en 1215, de défendre de nouvel gions, c'est-à-dire, de nouveaux or congrégations.

Cependant, comme au treizième siècle l était touché des désordres que l'on avait les yeux, de l'avarice du clergé, de son de la vie molle & voluptueuse qui avait ga les monastères rentés, l'on fut si frappé

(a) Chap. 5 & 6.

ce renoncement à la possession des biens temporels en particulier & en commun, qu'au chapitre général que *St François* tint près d'Assise en 1219, où il se trouva plus de cinq mille frères mineurs qui campèrent en rase campagne, ils ne manquèrent de rien par la charité des villes voisines. On voyait accourir de tous les pays les ecclésiastiques, les laïques, la noblesse, le petit peuple, & non-seulement leur fournir les choses nécessaires, mais s'empresser à les servir de leurs propres mains avec une sainte émulation d'humilité & de charité.

St François, par son testament, avait fait une défense expresse à ses disciples de demander au pape aucun privilége, & de donner aucune explication à sa règle ; mais quatre ans après sa mort, dans un chapitre assemblé l'an 1230, ils obtinrent du pape *Grégoire IX* un bulle qui déclare qu'ils ne sont point obligés à l'observation de son testament, & qui explique la règle en plusieurs articles. Ainsi le travail des mains, si recommandé dans l'Ecriture, & si bien pratiqué par les premiers moines, est devenu odieux ; & la mendicité, odieuse auparavant, est devenue honorable.

Aussi trente ans après la mort de *St François*, on remarquait déjà un relâchement extrême dans les ordres de sa fondation. Nous n'en citerons pour preuve que le témoignage de *St Bonaventure* qui ne peut être suspect. C'est dans la lettre qu'il écrivit en 1257, étant général de l'ordre, à tous les provinciaux & les gardiens. Cette lettre est dans ses opuscules, tome II, page 352. Il se plaint de

la multitude des affaires pour lesquelles requéraient de l'argent, de l'oisiveté de frères, de leur vie vagabonde, de la tunités à demander, de grands élevaient, enfin, de leur avidité & des testamens. *St Bonaventure* n' seul qui se soit élevé contre ces abus, M. *le Camus*, évêque de Bellay, le seul ordre des minoritains à sou de vingt-cinq réformes en 400 ans. Di mot sur chacun de ces griefs que tant formes n'ont pu déraciner encore.

Les frères mendians, sous prétexte rité, se mêlaient de toutes sortes publiques & particulières. Ils entraient secret des familles, & se chargeaient cution des testamens ; ils prenaient des tations pour négocier la paix entre les & les princes Les papes sur-tout naient volontiers des commissions, c des gens sans conséquence, qui voy à peu de frais, & qui leur étaient ent dévoués ; ils les employaient même quel à des levées de deniers.

Mais une chose plus singulière enco le tribunal de l'inquisition dont ils se ch rent. On sait que dans ce tribunal y a capture de criminels, prison, tor condamnations, confiscations, peines in tes & fort souvent corporelles par le séculier. Il est sans doute bien étran des religieux, fesant profession de l'humi plus profonde & de la pauvreté la plus ex transformés tout d'un coup en juges crin ayant des appariteurs & des familiers

ł-à-dire, des gardes & des trésors à leur
ɩosition, se rendant ainsi terribles à toute
terre.
Nous glissons sur le mépris du travail des
ns, qui attire l'oisiveté chez les mendians
ıme chez les autres religieux. De là cette
vagabonde que *saint Bonaventure* reproche
es frères, lesquels, dit-il, sont à charge
ırs hôtes, & scandalisent au lieu d'édifier.
ır importunité à demander fait craindre leur
contre comme celle des voleurs. En effet
te importunité est une espèce de violence
aquelle peu de gens savent résister, sur-
ıt à l'égard de ceux dont l'habit & la pro-
ſion ont attiré du respect; & d'ailleurs c'est
e suite naturelle de la mendicité, car enfin
faut vivre. D'abord la faim & les autres
oins pressans font vaincre la pudeur d'une
ıcation honnête, & quand une fois on a
nchi cette barrière, on se fait un mérite
un honneur d'avoir plus d'industrie qu'un
re à attirer les aumônes.
La grandeur & la curiosité des bâtimens,
ıute le même saint, incommodent nos amis
i fournissent à la dépense, & nous exposent
x mauvais jugemens des hommes. Ces frères,
aussi *Pierre Desvignes*, qui dans la naissance
leur religion semblaient fouler aux pieds
gloire du monde, reprennent le faste qu'ils
t quitté; n'ayant rien, ils possèdent tout,
sont plus riches que les riches mêmes. On
ınaît ce mot de *Dufrény* à *Louis XIV* :
é, je ne regarde jamais le nouveau louvre
ıs m'écrier : Superbe monument de la magni-
ence d'un des plus grands rois qui de son

nom ait rempli la terre, palais digne de monarques, vous feriez achevé, si l'on vous avait donné à l'un des quatre ordres mendiants pour tenir ses chapitres & loger son général.

Quant à leur avidité des sépultures & des testamens, *Matthieu Pâris* l'a peinte en ces termes : Ils sont soigneux d'assister à la mort des grands, au préjudice des pasteurs ordinaires ; ils sont avides de gain, & extorquent des testamens secrets ; ils ne recommandent que leur ordre, & le préfèrent à tous les autres. *Sauval* rapporte aussi qu'en 1502 *Gilles Dauphin*, général des cordeliers, en considération des bienfaits que son ordre avait reçus de messieurs du parlement de Paris, envoya aux présidens, conseillers & greffiers la permission de se faire enterrer en habit de cordelier. L'année suivante il gratifia d'un semblable brevet les prévôt de marchands, échevins, & les principaux officiers de la ville. Il ne faut pas regarder cette permission comme une simple politesse, s'il est vrai que *St François* fait régulièrement chaque année une descente en purgatoire, pour en tirer les âmes de ceux qui sont morts dans l'habit de son ordre, comme l'assuraient ces religieux.

Voici un trait à ce sujet qui ne sera pas hors de propos. *L'Etoile*, dans ses Mémoires, année 1577, raconte qu'une fille fort belle déguisée en homme, & qui se fesait appeler *Antoine*, fut découverte & prise dans le couvent des cordeliers de Paris. Elle servait entre autres frère *Jacques Berson* qu'on appelait l'enfant de Paris, & le cordelier aux belles mains. Ces révérends pères disaient tous qu'ils croyaient

e c'était un vrai garçon. Elle en fut quitte ur le fouet, qui fut grand dommage à la asteté de cette fille qui se disait mariée, & i par dévotion avait servi dix ou douze ces bons religieux, sans jamais avoir été eressée en son honneur. Peut-être croyait-e s'exempter après la mort d'un long séjour purgatoire; c'est ce que *l'Etoile* ne dit pas.

Le même évêque de Bellay que nous avons à cité, prétend qu'un seul ordre de mens coûte par an trente millions d'or pour vêtement & la nourriture de ses moines, s compter l'extraordinaire; de sorte qu'il a point de prince catholique qui lève tant ses sujets, que les cénobites mendians qui t dans ses Etats exigent de ses peuples. Que a-ce si on y ajoute les trente-trois autres fres? On verra, dit-il, que les trente-itre ensemble tirent plus des peuples chrétiens les soixante-quatre de cénobites rentés ni s les autres ecclésiastiques n'ont de bien. ouons que c'est beaucoup dire.

UISQUIS (DU) DE RAMUS OU LA RAMÉE.

ec quelques observations utiles sur les per-sécuteurs, les calomniateurs, & les fesseurs de libelles.

L vous importe fort peu, mon cher lecteur; 'une des plus violentes persécutions excitées

au feizième fiècle contre *Ramus*, ait eu
objet la manière dont on devait pron
quisquis & *quanquam*.

Cette grande difpute partagea long-t
tous les régens de collége & tous les
de penfion du feizième fiècle ; m:
affoupie aujourd'hui, & probablem
réveillera pas.

Voulez-vous apprendre (*a*) fi M. *Gal*
Torticolis paffait M. Ramus fon en
l'art oratoire, ou fi M. Ramus paffa
Gallandius Torticolis? vous pourrez
faire en confultant *Thomas Freigius*, u
Rami; car *Thomas Freigius* eft un aut
peut être utile aux curieux, quoi qu'e
Banofius.

Mais que ce *Ramus* ou *la Ramée*, f
teur d'une chaire de mathématiques au
royal de Paris, bon philofophe dans
où l'on ne pouvait guère en compter que
Montagne, *Charon*, & de *Thou* l'h
que ce *Ramus*, homme vertueux dans
fiècle de crimes, homme aimable dans la
ciété, & même fi on veut bel-efprit;
tel homme, dis-je, ait été perfécuté
fa vie, qu'il ait été affaffiné par des pr
& des écoliers de l'univerfité, qu'on ait
les lambeaux de fon corps fanglant aux
de tous les colléges comme une jufte répara
faite à la gloire d'*Ariftote*; que cette hor
dis-je encore, ait été commife à l'édific
des ames catholiques & pieufes, ô Fra
avouez que cela eft un peu welche.

(*a*) Voyez Brantôme, *Hommes illuftres*, tom.

In me dit que depuis ces temps les choses
: bien changées en Europe, que les mœurs
ont adoucies, qu'on ne persécute plus les
s jusqu'à la mort. Quoi donc ! n'avons-nous
déjà observé dans ce Dictionnaire que le
ectable *Barnevelt*, le premier homme de
Hollande, mourut sur l'échafaud pour la
folle & la plus impertinente dispute qui
amais troublé les cerveaux théologiques ?
ue le procès criminel du malheureux *Théo-*
n'eût sa source que dans quatre vers d'une
que les jésuites *Garasse* & *Voisin* lui impu-
nt, qu'ils le poursuivirent avec la fureur
lus violente & les artifices les plus noirs,
s le firent brûler en effigie ? (*)
ue de nos jours cet autre procès de la
Père ne fut intenté que par la jalousie d'un
bin contre un jésuite qui avait disputé avec
ur la grâce ?
u'une misérable querelle de littérature dans
café fut la première origine de ce fameux
cès de *Jean-Baptiste Rousseau* le poëte;
cès dans lequel un philosophe innocent fut
le point de succomber par des manœuvres
n criminelles.
N'avons-nous pas vu l'abbé *Guyot Desfon-*
nes dénoncer le pauvre abbé *Pellegrin* comme
eur d'une pièce de théâtre, & lui faire
r la permission de dire la messe qui était son
ne-pain ?
e fanatique *Jurieu* ne persécuta-t-il pas
relâche le philosophe *Bayle*; & lorsqu'il

(*) Voyez l'article *Théophile*, au mot *Athéisme*, dans
ettres à son altesse monseigneur le prince de ***,
nges littéraires, tom. I.

fut parvenu enfin à le faire dépouiller de pension & de sa place, n'eut-il pas l'i de le persécuter encore ?

Le théologien *Lange* n'accusa-t-il pas *Wo* non-seulement de ne pas croire en DIEU mais encore d'avoir insinué dans son cours géométrie qu'il ne fallait pas s'enrôler service du second roi de Pru: e ? Et sur belle délation, le roi ne donna-t-il pas vertueux *Wolf* le choix de sortir de ses dans vingt-quatre heures, ou d'être Enfin, la cabale jésuitique ne voulut-el perdre *Fontenelle* ?

Je vous citerais cent exemples de de la jalousie pédantesque ; & j'ose maint à la honte de cette indigne passion, que ceux qui ont persécuté les hommes cél ne les ont pas traités comme les gens de c traitèrent *Ramus*, c'est qu'ils ne l'ont

C'est sur-tout dans la canaille de la litt ture, & dans la fange de la théologie, cette passion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, v donner quelques exemples.

Exemples des persécutions que des le lettres inconnus ont excitées, ou d'exciter contre des hommes de le connus.

Le catalogue de ces persécutions serait long ; il faut se borner.

Le premier, qui éleva l'orage contre le

nable & très-regretté *Helvétius*, fut un petit
ıvulſionnaire.
i ce malheureux avait été un véritable
ome de letrres, il aurait pu relever avec
ềteté les défauts du livre.
. aurait pu remarquer que ce mot *eſprit*
ıt ſeul ne ſignifie pas l'entendement humain,
ɛ convenable au livre de *Locke*; qu'en
ais le mot *eſprit* ne veut dire ordinai-
nt que penſée brillante. Ainſi la manière
ı penſer dans les ouvrages d'*eſprit* ſignifie,
s le titre de ce livre, la manière de mettre
la juſteſſe dans les ouvrages agréables, dans
ouvrages d'imagination. Le titre *Eſprit*,
s aucune explication, pouvait donc paraître
ivoque; & c'était aſſurément une bien
te faute.
:nſuite, en examinant le livre, on aurait
obſerver:
lue ce n'eſt point parce que les ſinges ont
mains différentes de nous qu'ils ont moins
penſées; car leurs mains ſont comme les
res.
Ju'il n'eſt pas vrai que l'homme ſoit l'ani-
le plus multiplié ſur la terre; car dans
que maiſon il y a deux ou trois mille fois
ı de mouches que d'hommes.
lu'il eſt faux que du temps de *Néron* on ſe
gnît de la doctrine de l'autre monde nou-
ement introduite, laquelle énervait les
rages; car cette doctrine était introduite
ıis long-temps. (*b*)
u'il eſt faux que les mots nous rappellent

) Voyez *Cicéron*, *Lucrèce*, *Virgile*, &c.

compofées.

Qu'il eſt faux que la Suiſſe ait à pr(
plus d'habitans que la France & l'An|

Qu'il eſt faux que le mot de *libr*(
ſynonyme d'*éclairé :* liſez le chapitre (
ſur la puiſſance.

Qu'il eſt faux que les Romains ai(:
à *Céſar* ſous le nom d'*imperator*, ce
refuſaient ſous le nom de *rex ;* ca
créèrent dictateur perpétuel , & qu
avait gagné une bataille était *imperator*.
était *imperator*.

Qu'il eſt faux que la ſcience ne ſoi
ſouvenir des idées d'autrui ; car *Archi*
Newton inventaient.

Qu'il eſt faux autant que déplacé de
la *Lecouvreur* & *Ninon* aient eu autant
qu'*Ariſtote* & *Solon ;* car *Solon* fit
Ariſtote quelques livres excellens ,
n'avons rien de ces deux demoiſelles.

Qu'il eſt faux de conclure que l'e(
le premier des dons, de ce que l'envi(
à chacun d'être le panégyriſte de ſa |
& qu'il n'eſt pas permis de vanter ſon
car premièrement, il n'eſt permis de |
ſa probité que quand elle eſt attaquée

passion violente rend l'ame stupide sur tous autres objets.

u'il est faux que tous les hommes soient avec les mêmes talens; car dans toutes :oles des arts & des sciences, tous ayant mêmes maîtres, il y en a toujours très-qui réussissent.

enfin, sans aller plus loin, cet ouvrage urs estimable est un peu confus, qu'il de méthode, & qu'il est gâté par des res indignes d'un livre de philosophie.

oilà ce qu'un véritable homme de lettres it pu remarquer. Mais de crier au déisme l'athéisme tout à la fois, de recourir nement à ces deux acccusations contrares, de cabaler pour perdre un homme très-grand mérite, pour le dépouiller & son approbateur de leurs charges, de iciter contre lui non-seulement la sorbonne ne peut faire aucun mal par elle-même, s le parlement qui en pouvait faire beauip; ce fut la manœuvre la plus lâche & la s cruelle; & c'est ce qu'ont fait deux ou is hommes pétris de fanatisme, d'orgueil & ivie.

Du gazetier ecclésiastique.

ORSQUE l'Esprit des lois parut, le gazetier léstiastique ne manqua pas de gagner de gent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, iccusant dans deux feuilles absurdes le prént de *Montesquieu* d'être déiste & athée. s un autre gouvernement *Montesquieu* eût perdu: mais les feuilles du gazetier, qui,

à la vérité, furent bien vendues, parce qu'e étaient calomnieuses, lui valurent aussi sifflets & l'horreur du public.

De Patouillet.

Un ex-jésuite, nommé *Patouillet*, s'a de faire en 1764 un mandement sous le d'un prélat, dans lequel il accusait en deux hommes de lettres connus, d'être dé & athées, selon la louable coutume de messieurs. Mais comme ce mandement attac aussi tous les parlemens du royaume, & d'ailleurs il était écrit d'un style de collé il ne fut guère connu que du procureur néral qui le déféra, & du bourreau qu brûla.

Du Journal chrétien.

Quelques écrivains avaient entrepris Journal chrétien, comme si les autres j naux étaient idolâtres. Ils vendaient leur cl tianisme vingt sous par mois, ensuite il proposèrent à quinze, il tomba à douze, disparut à jamais. Ces bonnes gens avaien 1760 renouvelé l'accusation ordinaire de dé & d'athéisme contre M. de *Saint-Foix* l'occasion de quelques faits très-vrais rappo dans *l'histoire des rues de Paris.* Ils trouvè cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaie un homme qui se défendait mieux que *Ra* il leur fit un procès criminel au châtelet. chrétiens furent obligés de se rétracter, a quoi ils restèrent dans leur néant.

De Nonotte.

' autre ex-jéfuite, nommé *Nonotte*, dont avons quelquefois dit deux mots pour le : connaître, fit encore la même manœuvre ux volumes, & répéta les accufations aeifme & d'athéifme contre un homme affez nu. Sa grande preuve était que cet homme t, cinquante ans auparavant, traduit dans tragédie deux vers de *Sophocle*, dans lef-ls il eft dit que les prêtres païens s'étaient vent trompés. *Nonotte* envoya fon livre à au fecrétaire des brefs; il efpérait un ıce & n'en eut point; mais il obtint nneur ineftimable de recevoir une lettre fecrétaire des brefs.

'eft une chofe plaifante que tous ces dogues aqués de la rage aient encore de la vanité. *Nonotte*, régent de collége & prédicateur village, le plus ignorant des prédicateurs, ait imprimé dans fon libelle, que *Conftantin* en effet très-doux & très-honnête dans fa ille; qu'en conféquence le *Labarum* s'était voir à lui dans le ciel; que *Dioclétien* ait paffé toute fa vie à maffacrer des chré-ns pour fon plaifir, quoiqu'il les eût pro-s fans interruption pendant dix-huit années; . *Clovis* ne fut jamais cruel; que les rois ce temps-là n'eurent jamais plufieurs femmes fois; que les confeffionnaux furent en ufage les premiers fiècles de l'Eglife; que ce fut action très-méritoire de faire une croifade tre le comte de Touloufe, de lui donner fouet, & de le dépouiller de fes Etats.

M. *Damilaville* daigna relever les erreurs de *Nonotte*, & l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de grosses injures sans aucune raison, à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*; qu'un critique est obligé d'avoir toujours raison, & que *Nonotte* avait trop rarement observé cette loi.

Comment! s'écrie *Nonotte*; je n'aurais pas toujours raison, moi qui suis jésuite, ou du moins l'ai été! Je pourrais me tromper, moi qui ai régenté en province & qui même ai prêché! Et voilà *Nonotte* qui fait encore un gros livre, pour prouver à l'univers que s'il s'est trompé, c'est sur la foi de quelques jésuites; que par conséquent on doit le croire. Et il entasse, il entasse bévue sur bévue, pour se plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait, pour éclairer l'univers très-peu instruit de la vanité de *Nonotte* & de ses erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toujours mauvais qu'on ose se défendre contr'eux. Ils ressemblent au *Scaramouche* de l'ancienne comédie italienne, qui volait un rabat de point à *Mézetin*: celui-ci déchirait un peu le rabat en se défendant; & *Scaramouche* lui disait: Comment! insolent, vous me déchirez mon rabat!

De Larcher, ancien répétiteur du collége Mazarin.

UNE autre lumière de collége, un nommé *Larcher*, pouvait, sans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il semble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans

;lise Notre-Dame, avec tous les rouliers & us les bateliers, & cela par dévotion. Il tend que les jeunes parisiens sont fort sujets ıa sodomie; il cite pour son garant un au-ır grec son favori. Il s'étend avec complai-ce sur la bestialité; & il se fâche sérieu-nt de ce que dans un errata de son livre a mis par mégarde : *Bestialité*, lisez *bêtise*. ais ce même *Larcher* commence son livre ne ceux de ses confrères, par vouloir e brûler l'abbé *Bazin*. Il l'accuse de déisme athéisme, pour avoir dit que les fléaux qui igent la nature viennent tous de la Provi-nce. Et après cela M. *Larcher* est tout étonné 'on se soit moqué de lui.

A présent que toutes les impostures de ces eurs sont reconnues, que les délateurs en de religion, sont devenus l'opprobre du e-humain; que leurs livres, s'ils trouvent ıx ou trois lecteurs, n'excitent que la ri-; c'est une chose divertissante de voir com-nt tous ces gens-là s'imaginent que l'uni-rs a les yeux sur eux; comme ils accumulent ıchures sur brochures, dans lesquelles ils nnent à témoin tout le public de leurs in-ıbrables efforts pour inspirer les bonnes rs, la modération & la piété.

Des libelles de Langleviel, dit la Beaumelle.

ON a remarqué que tous ces écrivains subalternes de libelles diffamatoires, sont un composé d'ignorance, d'orgueil, de méchanceté & de démence. Une de leurs folies est de

parler toujours d'eux-mêmes, eux qui par ta
de raifons font forcés de fe cacher.

Un des plus inconcevables héros de ce
efpèce eft un certain *Langleviel de la Bea
melle*, qui attefte tout le public qu'on a n
orthographié fon nom. Je m'appelle *Langlev*
& non pas *Langlevieux*, dit-il dans une de
immortelles productions ; donc, tout ce qu'
me reproche eft faux, & ne peut porter
moi.

Dans une autre lettre, voici comme il p
à l'univers attentif. « Le fix du même
» parut mon ode : on la trouva très-belle,
» elle l'était pour Copenhague où je l'envoy
» & autant pour Berlin, où il y a peut-ê
» moins de goût qu'à Copenhague. J'avais
» projet de faire imprimer les Claffiques fra
» çais ; mais j'en fus détourné le 27 janv
» par une aventure de galanterie qui eut d
» fuites funeftes. Je fus volé par le capitai
» *Cocchius*, dont la femme m'avait fait d
» agaceries à l'opéra. Je fus condamné
» avoir été interrogé, ni confronté, & je 1
» conduit à Spandau. J'écrivis au roi. Je cr
» que *Darget* fupprima mes lettres. Il écri
» à l'ingénieur *Lefèvre* qu'on ne cherch
» qu'à me jouer un mauvais tour. Vous voy
» que *Darget* ne me difait pas bien fineme
» que fon maître avait des impreffions fâcheuf
» contre moi. »

Hé pauvre homme ! qui dans le monde pe
s'embarraffer fi tu as donné une galanterie
madame *Cocchius*, ou fi madame *Cocchius*
l'a donnée ! qu'importe que tu aies été vo
par M. *Cocchius* ou que tu l'aies volé ! qu'im

e que *Darget* se soit moqué de toi! qui ıra jamais qu'un natif des Cévennes ait fait e ode à Copenhague!

On retrouve par-tout la mouche d'*Esope* i ı fond d'un char, dans un chemin sablon-, s'écriait: *Que j'élève de poussière!*

ı ;ueil des petits consiste à parler toujours ı. L'orgueil des grands est de n'en jamais Ce dernier orgueil est infiniment plus ; mais il est quelquefois un peu insultant la compagnie. Il veut dire: Messieurs, valez pas la peine que je cherche à ıé de vous.

nomme a de l'orgueil; tout homme ;. Le plus habile est celui qui sait le cacher son jeu.

a un cas où l'on est malheureusement de parler de soi, & même très-long-; c'est quand on a un procès. Alors il n instruire ses juges. C'est un devoir donner bonne opinion de vous. *Cicéron* nt *pro domo sua*, fut obligé de rap-ıes services à la république: *Démosthènes* été réduit à la même nécessité dans sa ıe contre *Echine*. Hors de-là taisez-vous, ..ites parler que votre mérite, si vous ;z.

: du maréchal de *Villars* disait à s: Ne parlez jamais de vous qu'au roi, votre femme à personne.

n pardonne à un tailleur qui vous apporte e habit, de vouloir vous persuader qu'il très-bon ouvrier. Sa fortune dépend de ıon qu'il vous inspire.

ı permis à *du Belloi* de vanter un peu

les vers durs & mal faits de son Siége Calais ; toute son existence était fondée su cette pièce, aussi insipide qu'éblouissante. S *Racine* avait parlé ainsi d'Iphigénie, il aur révolté les lecteurs.

C'est presque toujours par orgueil qu attaque de grands noms. *La Beaumelle* dar un de ses libelles insulte messieurs d'*Erlac*, c *Sinner*, de *Diesbac*, de *Vatteville*, &c., il s'en justifie en disant que c'est un ouvra de politique. Mais dans ce même libelle qu appelle son livre de politique, il dit en pro pres mots : (c) *Une république fondée par Ca touche aurait eu de plus sages lois que la r publique de Solon.* Quel respect cet homme pour les voleurs !

(d) *Le roi de Prusse ne tient son sceptre q de l'abus que l'empereur a fait de sa puissanc & de la lâcheté des autres princes.* Quel des rois & des royaumes !

(e) *Pourquoi aurions-nous de l'horreur régicide de Charles I? il serait mort aujou d'hui !*

Quelle raison, ou plutôt quelle exécral démence ! Sans doute il serait mort aujou d'hui, puisque cet horrible parricide fut co mis en 1649. Ainsi donc il ne faut pas, sel *Langleviel*, détester *Ravaillac* parce que grand *Henri IV* fut assassiné en 1610.

(f) *Cromwell & Richelieu se ressemble*

(c) Num. XXXIII.

(d) Num. CLXXXIII.

(e) Num. CCX.

(f) *ibid.*

ette ressemblance est difficile à trouver, mais a folie atroce de l'auteur est aisée à reconnaître.

Il parle de messieurs de *Maurepas*, *Chauvelin*, *Machault*, *Berrier*, en les nommant par leurs noms sans y mettre le *monsieur*; & il en parle ec un ton d'autorité qui fait rire.

Ensuite il fit le roman des mémoires de lame de *Maintenon*, dans lequel il outrage maisons de *Noailles*, de *Richelieu*, tous les ministres de *Louis XIV*, tous les généraux d'armée; sacrifiant toujours la vérité à la fiction, pour l'amusement des lecteurs.

Ce qui paraît son chef-d'œuvre en ce genre, sa réponse à un de nos écrivains qui avait ... en parlant de la France:

« Je défie qu'on me montre aucune monarchie sur la terre dans laquelle les lois, la justice distributive, les droits de l'humanité, aient été moins foulés aux pieds. »

Voici comme ce monsieur réfute cette assertion qui est de la plus exacte vérité.

« Je ne puis relire ce passage sans indigna-
» tion, quand je me rappelle toutes les in-
justices générales & particulières que commit
feu roi. Quoi! *Louis XIV* était juste
» quand il ramenait tout à lui-même, quand
» il oubliait (& il l'oubliait sans cesse) que
» l'autorité n'était confiée à un seul que pour
» la félicité de tous? Etait-il juste quand il
» armait cent mille (g) hommes pour venger

(g) Où cet ignorant a-t-il vu que *Louis XIV* ait levé une armée de cent mille hommes en 1662, dans la querelle des ambassadeurs de France & d'Espagne à Londres?

» l'affront fait par un fou (*h*) à un de ses am-
» bassadeurs, quand en 1667 il déclarait la
» guerre à l'Espagne pour agrandir ses Etats
» malgré la légitimité d'une renonciation so-
» lennelle & libre ; (*i*) quand il envahissait la
» Hollande uniquement pour l'humilier ; quand
» il bombardait Gènes pour la punir de n'être
» pas son alliée ; (*k*) quand il s'obstinait à rui-
» ner totalement la France pour placer un de
» ses petits-fils sur un trône étranger ? (*l*)

» Etait-il juste, respectait-il les lois, était-
» il plein des droits de l'humanité quand il
» écrasait son peuple d'impôts, (*m*) quand pour
» soutenir des entreprises imprudentes il ima-
» ginait mille nouvelles espèces de tributs,
» telles que le papier marqué qui excita une
» révolte à Rennes & à Bordeaux ; quand en
» 1691 (*n*) il abymait par quatre-vingts édits

(*h*) Où a-t il pris que le baron de *Batteville*, ambassadeur d'Espagne, était fou ?

(*i*) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure est libre ? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

(*k*) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas son alliée, mais d'avoir secouru ses ennemis étant son alliée.

(*l*) Oublie-t-il les droits du roi d'Espagne, le testament de *Charles*, les vœux de la nation, l'ambassade qui vint demander à *Louis XIV* son petit-fils pour roi ? *Langleviel* veut-il détrôner les souverains d'Espagne, de Naples, de Sicile, & de Parme ?

(*m*) Il remit pour quatre millions d'impôts en 1662, & il fournit du blé aux pauvres à ses dépens.

(*n*) Il ne mit aucun impôt sur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très-ruineuse. Il créa pour un million de rentes sur l'hôtel-de-ville, des augmentations de gages, de nouveaux offices, & pas une seule

burſaux quatre-vingts mille familles ; quand en 1692 (*o*) il extorquait l'argent de ſes ſujets par cinquante-cinq édits ; quand en 1693 (*p*) il épuiſait leur patience & appauvriſſait leur misère par ſoixante autres ?

» Protégeait-il les lois, obſervait-il la juſtice diſtributive, reſpectait-il les droits de l umanité, feſait-il de grandes choſes pour bien public, mettait-il la France au-deſſus toutes les monarchies de la terre, quand ır abattre par les fondemens un édit cordé au cinquième de la nation, il ſurteyaït en 1676 pour trois âns les dettes des proſélytes ? » (*q*)

Ce n'eſt pas le ſeul endroit où ce monſieur ulte avec brutalité à la mémoire d'un de nos ınds rois, & qui eſt ſi chère à ſon ſucceſſeur. a oſé dire ailleurs que *Louis XIV* avait emiſonné le marquis de *Louvois* ſon miniſtre. (*r*)

e ſur les cultivateurs ni ſur les marchands. Son revenu, te année, ne monta qu'à cent douze millions deux ıts cinquante & un mille livres.

(*o*) Même erreur.

(*p*) Même erreur. Il eſt donc démontré que cet ignoıt eſt le plus infame calomniateur, & de qui ? de ſes s.

(*q*) Cette grâce accordée aux proſélytes n'était point ı charge de l'État : on voit ſeulement dans cette obſerion, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprenti dicant à Genève, & qui n'imitant pas la ſageſſe de ſes frères, s'eſt rendu indigne de la protection qu'il a uiſe en France.

(*r*) Tom. III, pag. 269 & 270 du *Siècle de Louis XIV*, il falſifia, & qu'il vendit, chargé de notes infames, à libraire de Francfort, nommé *Eslinger*, comme il a l'impudence de l'avouer lui-même.

Que le régent avait empoifonné la famille royale, (*s*) & que le père du prince de *Condé* d'aujourd'hui avait fait affaffiner *Vergier*. Que la maifon d'Autriche a des empoifonneurs à gages,

Une fois, il s'eft avifé de faire le plaifant dans une brochure contre l'hiftoire de *Henri IV*. Quelle plaifanterie !

« Je lis avec un charme infini, dans l'hiftoire
» du Mogol, (*t*) que le petit-fils de *Sha-*
» *Abas* fut bercé pendant fept ans par des
» femmes, qu'enfuite il fut bercé pendant huit
» ans par des hommes ; qu'on l'accoutuma de
» bonne heure à s'adorer lui même & à fe
» croire formé d'un autre limon que fes fujets ;
» que tout ce qui l'environnait avait ordre
» de lui épargner le pénible foin d'agir, de
» penfer, de vouloir, & de le rendre inhabile
» à toutes les fonctions du corps & de l'ame ;
» qu'en conféquence un prêtre le difpenfait
» de la fatigue de prier de fa bouche le grand
» Etre ; que certains officiers étaient prépofés
» pour lui mâcher noblement, comme dit *Ra-*
» *belais*, le peu de paroles qu'il avait à pro-
» noncer ; que d'autres lui tâtaient le pouls
» trois ou quatre fois le jour comme à un
» agonifant ; qu'à fon lever, qu'à fon coucher
» trente feigneurs accouraient, l'un pour lui
» dénouer l'aiguillette, l'autre pour le dé-
» confiner, celui-ci pour l'accoutrer d'une
» chemife, celui là pour l'armer d'un cime-
» terre, chacun pour s'emparer du membre

(*s*) Tom. III, pag. 323.

(*t*) Page 25.

» dont il avait la ſurintendance. Ces particu-
» larités me plaiſent, parce qu'elles me donnent
» une idée nette du caractère des Indiens,
» & que d'ailleurs elles me font aſſez entrevoir
» celui du petit-fils de *Sha-Abas*, de cet em-
» pereur automate. »

Cet homme eſt bien mal inſtruit de l'éducation des princes mogols. Ils ſont à trois ans entre les mains des eunuques, & non entre les mains des femmes. Il n'y a point de ſeigneurs à leur lever & à leur coucher; on ne leur dénoue point l'aiguillette On voit aſſez qui l'auteur veut déſigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des invalides, de l'obſervatoire, de St Cyr; le protecteur généreux d'une famille royale infortunée; le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre françaiſe, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables; le légiſlateur de la France qui reçut ſon royaume dans le plus horrible déſordre, & qui le mit au plus haut point de la gloire & de la grandeur; enfin, le roi que dom *Uſtaris*, cet homme d'Etat ſi eſtimé, appelle *un homme prodigieux*, malgré des défauts inſéparables de la nature humaine?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy & de Laufelt, qui donna la paix à ſes ennemis étant victorieux; le fondateur de l'école militaire qui, à l'exemple de ſon aïeul, n'a jamais manqué de tenir ſon conſeil? où eſt ce petit fils automate de *Sha-Abas?*

Qui ne voit la délicate alluſion de ce brave homme, ainſi que la profonde ſcience de ce grand écrivain! il croit que *Sha-Abas* était

un mogol, & c'était un perſan de la race ſophi. Il appelle au haſard ſon petit-fils automate; & ce petit fils était *Abas*, ſecond fils de *Saïn-Mirza*, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, & qui fit enſuite la guerre aux Mogols.

C'eſt ainſi que ce pauvre homme a écrit tous ſes libelles; c'eſt ainſi qu'il fit le pitoyable roman de madame de *Maintenon*, parlant d'ailleurs de tout à tort & à travers, avec une ſuffiſance qui ne ſerait pas permiſe au p ſavant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'eſt-on pas ſaiſi quand on voit un miſérable échappé de Cévennes, élevé par charité, & ſouillé des actio les plus infames, oſer parler ainſi des rois, s'emporter juſqu'à une licence ſi effrénée; abuſer à ce point du mépris qu'on a pour lui, & de l'indulgence qu'on a eue de ne le condamner qu'à ſix mois de cachot!

On ne ſait pas combien de telles horreurs font tort à la littérature. C'eſt-là pourtant ce qui lui attire des entraves rigoureuſes. Ce ſont ces abominables libelliſtes dignes de la potence qui font qu'on eſt ſi difficile ſur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres, (*u*) où depuis le monarque juſqu'au dernier citoyen, tout le monde eſt inſulté avec fureur; où la calomnie la plus atroce & la plus abſurde diſtille un poiſon affreux ſur tout ce qu'on reſpecte & qu'on aime. L'auteur

(*u*) Gazetier cuiraſſé.

dérobé à l'exécration publique, mais *la nelle* s'y eſt offert.

uiſſent les jeunes fous qui ſeraient tentés uivre de tels exemples, & qui, ſans talens ans ſcience, ont la rage d'écrire, ſentir oi une telle frénéſie les expoſe. On riſque rde ſi on eſt connu; & ſi on ne l'eſt pas, it dans la fange & dans la crainte. La in forçat eſt préférable à celle d'un feſeur lles; car l'un peut avoir été condamné ent aux galères, & l'autre les mérite.

tions ſur tous ces libelles diffamatoires.

tous ceux qui ſont tentés d'écrire de nfamies ſe diſent: Il n'y a point d'exemple libelle ait fait le moinde bien à ſon : jamais on ne recueillit de profit ni de dans cette carrière honteuſe. De tous lles contre *Louis XIV*, il n'en eſt pas aujourd'hui qui ſoit un livre de biblio-, & qui ne ſoit tombé dans un oubli . De cent combats meurtriers livrés u guerre, & dont chacun ſemblait décider du deſtin d'un Etat, il en eſt trois ou quatre qui laiſſent un long r; les événemens tombent les uns ſur tres, comme les feuilles dans l'automne diſparaître ſur la terre; & un gredin it que ſon libelle obſcur demeurât dans oire des hommes? Le gredin vous : On ſe ſouvient des vers d'*Horace* re *Pantolabus*, contre *Nomentanus*; & eux de *Boileau* contre *Cotin* & l'abbé de . On réplique au gredin: Ce ne ſont point

là des libelles ; si tu veux mortifier tes adver saires, tâche d'imiter *Boileau* & *Horace*; m quand tu auras un peu de leur bon sens & d leur génie, tu ne feras plus de libelles.

R.

RAISON.

DANS le temps que toute la France éta folle du système de *Law*, & qu'il était con trôleur-général, un homme qui avait toujou raison vint lui dire en présence d'une gran assemblée :

Monsieur, vous êtes le plus grand fou, plus grand sot, ou le plus grand fripon, ait encore paru parmi nous ; & c'est beauco dire : voici comme je le prouve. Vous av imaginé qu'on peut décupler les richesses d' Etat avec du papier ; mais ce papier ne po vant représenter que l'argent représentatif d vraies richesses qui sont les productions de terre & des manufactures, il faudrait que vo eussiez commencé par nous donner dix fo plus de blé, de vin, de drap & de toile, & Ce n'est pas assez, il faudrait être sûr débit.

Or, vous faites dix fois plus de billets nous n'avons d'argent & de denrées, do vous êtes dix fois plus extravagant, ou p inepte, ou plus fripon, que tous les contr leurs ou surintendans qui vous ont préc Voici d'abord comme je prouve ma majeure.

A peine avait-il commencé sa majeure q fut conduit à St Lazare.

Quand il fut forti de St Lazare, où il étudia ›aucoup & où il fortifia fa raifon, il alla à ome ; il demanda une audience publique au ıpe, à condition qu'on ne l'interromprait ›int dans fa harangue ; & il lui parla en ces rmes.

ıint père, vous êtes un antechrift, & voici ne je le prouve à votre fainteté. J'appelle :hrift ou antichrift, felon la force du mot, qui fait tout le contraire de ce que le LIST a fait & commandé. Or le CHRIST a e pauvre, & vous êtes très-riche ; il a payé tribut, & vous exigez des tributs ; il a été ›umis aux puiffances, & vous êtes devenu ›iffance ; il marchait à pied, & vous allez à ı l-Gandolfe dans un équipage fomptueux ; ngeait tout ce qu'on voulait bien lui er, & vous voulez que nous mangions iffon le vendredi & le famedi, quand ıs habitons loin de la mer & des rivières ; il ndu à *Simon-Barjone* de fe fervir de epee, & vous avez des épées à votre fervice, :- &c. &c. Donc en ce fens votre fainteté intichrift. Je vous révère fort en tout autre , & je vous demande une indulgence, *in ulo mortis*. On mit mon homme au château ange.

Quand il fut forti du château St Ange, il ırut à Venife, & demanda à parler au doge. faut, lui dit-il, que votre férénité foit un . extravagant d'époufer tous les ans la r: car premièrement, on ne fe marie qu'une avec la même perfonne ; fecondement, re mariage reffemble à celui d'*Arlequin*, ıel était à moitié fait, attendu qu'il ne

manquait que le consentement de la futur
troisièmement, qui vous a dit qu'un jour d'aut
puissances maritimes ne vous déclareraient
inhabile à consommer le mariage ?

Il dit, & on l'enferma à la tour de St Ma

Quand il fut sorti de la tour de St Ma
il alla à Constantinople ; il eut audience
mufti, & lui parla en ces termes : Votre
ligion, quoiqu'elle ait de bonnes choses, co
l'adoration du grand Etre, & la nécessité d
juste & charitable, n'est d'ailleurs qu'un
chauffé du judaïsme, & un ramas ennuye
de contes de ma mère-loie. Si l'archange G
briel avait apporté de quelque planète
feuilles de Koran à *Mahomet*, toute l'A
aurait vu descendre *Gabriel* : personne ne
vu ; donc *Mahomet* n'était qu'un impost
hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles q
fut empalé. Cependant il avait eu toujo
raison.

RARE.

RARE en physique est opposé à dense.
morale, il est opposé à commun.

Ce dernier *rare* est ce qui excite l'admirati
On n'admire jamais ce qui est commun, on
jouit.

Un curieux se préfère au reste des ché
mortels, quand il a dans son cabinet une m
daille rare qui n'est bonne à rien ; un li
rare que personne n'a le courage de lire ;
vieille estampe d'*Albert-dure*, mal dessinée
mal empreinte : il triomphe s'il a dans son jar

arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux point de goût, il n'a que de la vanité. Il ïi-dire que le beau est rare ; mais il deut savoir que tout rare n'est point beau.

Le beau est rare dans tous les ouvrages de nature, & dans ceux de l'art.

oiqu'on ait dit bien du mal des femmes, intiens qu'il est plus rare de trouver des parfaitement belles que de passable- bonnes.

ous rencontrerez dans les campagnes dix mes attachées à leur ménage, labo- sobres, nourrissant, élevant, instrui- enfans ; & vous en trouverez à peine vous puissiez montrer aux spectacles ris, de Londres, de Naples, ou dans lins publics, & qu'on puisse regarder une beauté.

même, dans les ouvrages de l'art, vous dix milles barbouillages contre un chef- uvre.

Si tout était beau & bon, il est clair qu'on irerait plus rien ; on jouirait. Mais aurait- plaisir en jouissant ? c'est une grande on.

uoi les beaux morceaux du Cid, des s, de Cinna, eurent-ils un succès si ux ? c'est que dans la profonde nuit où etait plongé, on vit briller tout à coup umière nouvelle que l'on n'attendait pas, que ce beau était la chose du monde la rare.

es bosquets de Versailles étaient une beauté dans le monde, comme l'étaient alors ins morceaux de *Corneille*. St Pierre de

Rome eſt unique, & on vient du bout monde s'extaſier en le voyant.

Mais ſuppoſons que toutes les égliſes l'Europe égalent St Pierre de Rome, que toı les ſtatues ſoient des Vénus de Médicis, toutes les tragédies ſoient auſſi belles l'Iphigénie de *Racine*, tous les ouvrages poéſie auſſi bien faits que l'Art poëtique *Boileau*, toutes les comédies auſſi bonnes le tartuffe, & ainſi en tout genre; au vous alors autant de plaiſir à jouir des ch d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en fa e ıt goûter quand ils étaient rares? Je hardiment que non: & je crois qu'alors l cienne école a raiſon, elle qui l'a ſi rare *Ab aſſuetis non fit paſſio*. Habitude ne fait p paſſion.

Mais, mon cher lecteur, en ſera-t-i meme dans les œuvres de la nature? Serez-dégoûté ſi toutes les filles ſont belles co *Hélène*; & vous, meſdames, ſi tous les gar ſont des *Pâris*? Suppoſons que tous les ſoient excellens, aurez-vous moins d'envi boire? ſi les perdreaux, les faiſandeaux, gelinotes ſont communs en tout temps, at vous moins d'appétit? Je dis encore hardi que non, malgré l'axiome de l'école, *h tule ne fait point paſſion*: & la raiſon, le ſavez; c'eſt que tous les plaiſirs qu nature nous donne ſont des beſoins touj renaiſſans, des jouiſſances néceſſaires, & les plaiſirs des arts ne ſont pas néceſſaire n'eſt pas néceſſaire à l'homme d'avoir des quets où l'eau jailliſſe juſqu'à cent pied la bouche d'une figure de marbre, & d'

sortir de ces bosquets voir une belle tra-
gédie. Mais les deux sexes sont toujours né-
cessaires l'un à l'autre. La table & le lit sont
nécessaires. L'habitude d'être alternativement
sur ces deux trônes ne vous dégoutera jamais.

Quand les petits savoyards montrèrent pour
première fois la rareté, la curiosité, rien
it plus rare en effet. C'était un chef-d'œu-
d'optique inventé, dit-on, par *Kirker*;
cela n'était pas nécessaire, & il n'y a
de fortune à espérer dans ce grand art.
admira dans Paris un rhinocéros il y a
années. S'il y avait dans une pro-
e dix mille rhinocéros, on ne courrait
eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait
cent mille belles femmes, on courra toujours
ès elles pour les...... honorer.

RAVAILLAC.

J'AI connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la ligue. Il disait toujours: *Feu monsieur de Ravaillac.* Ce chanoine avait conservé plusieurs manuscrits très-curieux de ces temps apostoliques, quoiqu'ils ne fissent pas ucoup d'honneur à son parti; en voici un il laissa à mon oncle.

Dialogue d'un page du duc de Sully, & maître Filesac, docteur de Sorbonne, l'un des deux confesseurs de Ravaillac.

MAITRE FILESAC.

Dieu merci, mon cher enfant, Ravaill est mort comme un saint. Je l'ai entendu en confession; il s'est repenti de son péché, & a fait un ferme propos de n'y plus ret
Il voulait recevoir la sainte communion;
ce n'est pas ici l'usage comme à R(
pénitence lui en a tenu lieu; & il est (am
qu'il est en paradis.

LE PAGE.

Lui en paradis? dans le jardin? lui! monstre!

MAITRE FILESAC.

Oui, mon bel enfant, dans le jardin, le ciel, c'est la même chose.

LE PAGE.

Je le veux croire; mais il a pris un chemin pour y arriver.

MAITRE FILESAC.

Vous parlez en jeune huguenot. Apprenez que ce que je vous dis est de foi. Il a l'attrition; & cette attrition, jointe au sacrement de confession, opère immanquablement salvation, qui mène droit en paradis où il prie maintenant DIEU pour vous.

LE PAGE.

Je ne veux point du tout qu'il parle à DIEU moi. Qu'il aille au diable avec ses prières son attrition.

MAITRE FILESAC.

Dans le fond c'était une bonne ame. Son l'a emporté, il a mal fait; mais ce n'était mauvaise intention. Car dans tous ses ogatoires il a répondu qu'il n'avait assasle roi que parce qu'il allait faire la guerre pe, & que c'était la faire à DIEU. Ses étaient fort chrétiens. Il est sauvé, je; il était lié, & je l'ai délié.

LE PAGE.

Ma foi, plus je vous écoute, plus vous me sez un homme à lier vous-même. Vous aites horreur.

MAITRE FILESAC.

C'est que vous n'êtes pas encore dans la ne voie; vous y serez un jour. Je vous toujours dit que vous n'étiez par loin du ume des cieux, mais le moment n'est pas ore venu.

LE PAGE.

Le moment ne viendra jamais de me faire roire que vous avez envoyé *Ravaillac* en adis.

MAITRE FILESAC.

Dès que vous serez converti, comme je spère, vous le croirez comme moi; mais attendant, sachez que vous & le duc de

Sully votre maître, vous ferez damnés à toute éternité avec *Judas Iſcariote* & le mauvais riche, tandis que *Ravaillac* eſt dans le ſein d'*Abrah*

LE PAGE.

Comment coquin!

MAITRE FILESAC.

Point d'injures, petit fils; il eſt défendu d'appeler ſon frère *raca*. On eſt alors coup de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine ſans vous fâcher.

LE PAGE.

Va, tu me parais ſi raca que je ne fâcherai plus.

MAITRE FILESAC.

Je vous diſais donc qu'il eſt de foi que vous ferez damné; & malheureuſement notre cher *Henri IV* l'eſt déja, comme la ſorbonne l'avait toujours prévu.

LE PAGE.

Mon cher maître damné! attends, attends, ſcélérat, un bâton, un bâton!

MAITRE FILESAC.

Calmez-vous, petit fils, vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'eſt-il pas vrai que le grand *Henri* eſt mort ſans confeſſion? N'eſt-il pas vrai qu'il était en péché mortel, étant encore amoureux de madame la princeſſe de *Condé*, & qu'il n'a pas eu le temps de demander le ſacrement de pénitence; DIEU ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur, & que le ſang l'ait étouffé

a un inſtant ? Vous ne trouverez abſolument aucun bon catholique qui ne vous diſe les mêmes vérites que moi.

LE PAGE.

Tais-toi, maître fou ; ſi je croyais que tes docteurs enſeignaſſent une doctrine ſi abominable, j'irais ſur le champ les brûler dans leurs loges.

MAITRE FILESAC.

Encore une fois, ne vous emportez pas, vous l'avez promis. Monſeigneur le marquis de *Conchini*, qui eſt un bon catholique, ſaurait bien vous empêcher d'être auſſi ſacrilége pour maltraiter mes confrères.

LE PAGE.

Mais en conſcience, maître *Fileſac*, eſt-il bien vrai que l'on penſe ainſi dans ton parti?

MAITRE FILESAC.

Soyez-en très-ſûr ; c'eſt notre catéchiſme.

LE PAGE.

Ecoute ; il faut que je t'avoue qu'un de tes ſorboniqueurs m'avait preſque ſéduit l'an paſſé. Il m'avait fait eſpérer une penſion ſur un bénéfice. Puiſque le roi, me diſait-il, a entendu la meſſe en latin, vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme, vous pourriez bien l'entendre auſſi ſans déroger. DIEU a ſoin de ſes élus, il leur donne des mitres, des croſſes, & prodigieuſement d'argent. Vos réformés vont à pied & ne ſavent qu'écrire. Enfin, j'étais ébranlé ; mais après ce que tu viens de me dire, j'ai-

merais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta secte.

Ce page avait tort. On ne doit point se faire mahométan parce qu'on est affligé ; mais il faut pardonner à un jeune homme sensible, & qui aimait tant *Henri IV*. Maître *Filesac* parlait suivant sa théologie, & le petit selon son cœur.

RELIGION.

SECTION PREMIÈRE.

Les épicuriens qui n'avaient nulle religion, recommandaient l'éloignement des affaires publiques, l'étude & la concorde. Cette secte était une société d'amis ; car leur principal dogme était l'amitié. *Atticus*, *Lucrèce*, *Memmius*, & quelques hommes de cette trempe, pouvaient vivre très-honnêtement ensemble, & cela se voit dans tous les pays ; philosophez tant qu'il vous plaira entre vous. Je crois entendre des amateurs qui se donnent un concert d'une musique savante & rafinée ; mais gardez-vous d'exécuter ce concert devant le vulgaire ignorant & brutal ; il pourrait vous casser vos instrumens sur vos têtes. Si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion.

Je ne parle point ici de la nôtre ; elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule prouvée, & la seconde révélée.

Aurait-il été possible à l'esprit humain, je ne

e dis pas d'admettre une religion qui appro-
hât de la nôtre, mais qui fût moins mauvaise
ue toutes les autres religions de l'univers
asemble? & quelle serait cette religion?

Ne serait-ce point celle qui nous proposerait
adoration de l'Etre suprême, unique, infini,
nel, formateur du monde, qui le meut &
e vivifie, *cui nec simile nec secundum*; celle
qui nous réunirait à cet Etre des êtres pour
r de nos vertus, & qui nous en séparerait
ır le châtiment de nos crimes?

Celle qui admettrait très-peu de dogmes
nventés par la démence orgueilleuse, éternels
sujets de dispute; celle qui enseignerait une
norale pure sur laquelle on ne disputa jamais?

Celle qui ne ferait point consister l'essence
lu culte dans de vaines cérémonies, comme
le vous cracher dans la bouche, ou de vous
ôter un bout de votre prépuce, ou de vous
couper un testicule, attendu qu'on peut rem-
plir tous les devoirs de la société avec deux
testicules & un prépuce entier, & sans qu'on
vous crache dans la bouche?

Celle de servir son prochain pour l'amour
de DIEU, au lieu de le persécuter, de l'égor-
ger au nom de DIEU; celle qui tolérerait
toutes les autres, & qui, méritant ainsi la
bienveillance de toutes, serait seule capable
de faire du genre-humain un peuple de frères?

Celle qui aurait des cérémonies augustes
dont le vulgaire serait frappé, sans avoir des
mystères qui pourraient révolter les sages &
irriter les incrédules?

Celle qui offrirait aux hommes plus d'en-

couragemens aux vertus ſociales, que d'expiations pour les perverſités ?

Celle qui aſſurerait à ſes miniſtres un revenu aſſez honorable pour les faire ſubſiſter avec décence, & ne leur laiſſerait jamais uſurper des dignités & un pouvoir qui pourraient faire des tyrans ? Celle qui établirait des traites commodes pour la vieilleſſe & pour la maladie, mais jamais pour la fainéantiſe ?

Une grande partie de cette religion eſt dans le cœur de pluſieurs princes, & elle sera dominante dès que les articles de paix perpétuelle que l'abbé de *St Pierre* a propoſés seront ſignés de tous les potentats.

SECTION II.

JE méditais cette nuit ; j'étais abſorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immenſité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne ſait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préſide à ces vaſtes reſſorts. Je me diſais : il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce ſpectacle ; il faut être ſtupide pour n'en pas reconnaître l'auteur ; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'eſpace, puiſque c'eſt le pouvoir ſuprême qui règne également dans cette étendue ?

Un être penſant, qui habite dans une étoile de la voie lactée, ne lui doit-il pas le même hommage que l'être penſant ſur ce petit globe

nous sommes ? La lumière est uniforme
r l'astre de Sirius & pour nous ; la morale
être uniforme.
i un animal sentant & pensant dans Sirius
né d'un père & d'une mère tendres qui
t été occupés de son bonheur, il leur doit
t d'amour & de soins que nous en devons
nos parens. Si quelqu'un dans la voie
voit un indigent estropié, s'il peut le
er & s'il ne le fait pas, il est coupable
ers tous les globes.
é cœur a par-tout les mêmes devoirs : sur
rches du trône de DIEU, s'il a un trône ;
fond de l'abyme, s'il est un abyme.
ais plongé dans ces idées quand un de
genies qui remplissent les intermondes des-
dit vers moi. Je reconnus cette même créa-
: i enne qui m'avait apparu autrefois pour
rendre combien les jugemens de DIEU
nt des nôtres, & combien une bonne action
férable à la controverse. (*)
me transporta dans un désert tout cou-
r d'ossemens entassés ; & entre ces mon-
. de morts il y avait des allées d'arbres
urs verts, & au bout de chaque allée
nd homme d'un aspect auguste, qui
nait avec compassion ces tristes restes.
las ! mon archange, lui dis-je, où m'avez-
mené ? A la désolation, me répondit-il.
i sont ces beaux patriarches que je vois
biles & attendris au bout de ces allées
res, & qui semblent pleurer sur cette foule
ombrable de morts ? Tu le sauras, pauvre

(*) Voyez Dogme.

créature humaine, me répliqua le génie d
intermondes ; mais auparavant il faut que
pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci, dit-il, font les vingt-trois mille juifs
dansèrent devant un veau, avec les vi
quatre mille qui furent tués fur des filles m
nites. Le nombre des maffacrés pour des ac
ou des méprifes pareilles fe monte à près
trois cents mille.

Aux allées fuivantes font les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour des difputes métaphyfiques. Ils font divifés en plufieurs monceaux de quatre fiècles chacun. Un feul aurait monté jufqu'au ciel ; il a f
les partager.

Quoi ! m'écriai-je, des frères ont traité ainfi leurs frères, & j'ai le malheur d'être dans cette confrérie !

Voici, dit l'efprit, les douze millions d'américains tués dans leur patrie, parce qu'il n'avaient pas été baptifés. Hé mon Dieu ! que ne laiffiez-vous ces offemens affreux fe deffécher dans l'hémifphère où leurs corps naquirent, & où ils furent livrés à tant de trépas différens ? Pourquoi réunir ici tous ces monumens abominables de la barbarie & du fanatifme ? — Pour t'inftruire.

Puifque tu veux m'inftruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens & les Juifs à qui le zèle & la religion, malheureufement tournée en fanatifme, aient infpiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il ; les mahométans fe font fouillés des mêmes inhumanités, mais rarement ; &

qu'on leur a demandé *amman*, miséricorde, qu'on leur a offert le tribut, ils ont par-nné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune uis l'existence du monde qui ait jamais fait guerre purement de religion. Suis-moi intenant. Je le suivis.

A peu au-delà de ces piles de morts nous ames d'autres piles; c'étaient des facs & d'argent, & chacune avait son éti-tte. *Substance des hérétiques massacrés au -huitième siècle, au dix-sept, au seizième.* i en remontant: *Or & argent des Amé-égorgés*, &c. &c. Et toutes ces piles surmontées de croix, de mitres, de nes, de tiares enrichies de pierreries.

Quoi! mon génie, ce fut donc pour avoir richesses qu'on accumula ces morts? — , mon fils.

Je versai des larmes; & quand j'eus mérité ma douleur qu'il me menât au bout des s vertes, il m'y conduisit.

Contemple, me dit-il, les héros de l'huma-qui ont été les bienfaiteurs de la terre, qui se sont tous réunis à bannir du monde, t qu'ils l'ont pu, la violence & la rapine. oge-les.

Je courus au premier de la bande; il avait une couronne sur la tête, & un petit encensoir à la main; je lui demandai humblement son . Je suis *Numa Pompilius*, me dit-il; je cédai à un brigand, & j'avais des brigands à gouverner: je leur enseignai la vertu & le culte de DIEU, ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un & l'autre; je défendis qu'il y

eût dans les temples aucun simulacre, que la Divinité qui anime la nature ne être représentée. Les Romains n'eurent mon règne ni guerres ni séditions, & ligion ne fit que du bien. Tous les p voisins vinrent honorer mes funérailles, n'est arrivé qu'à moi.

Je lui baisai la main, & j'allai au sec c'était un beau vieillard d'environ cent vêtu d'une robe blanche ; il mettait le médium sur sa bouche, & de l'autre m jetait des féves derrière lui. Je reconnus *gore*. Il m'assura qu'il n'avait jamais cuisse d'or, & qu'il n'avait point été mais qu'il avait gouverné les Crotonia autant de justice que *Numa* gouver Romains, à peu près de son temps ; cette justice était la chose du monde l nécessaire & la plus rare. J'appris que l thagoriciens fesaient leur examen de cons deux fois par jour. Les honnêtes gens ! nous sommes loin d'eux ! Mais nous qui n' été pendant treize cents ans que des ass nous disons que ces sages étaient des or leux.

Je ne dis mot à *Pythagore* pour lui p & je passai à *Zoroastre* qui s'occupait à centrer le feu céleste dans le foyer d'un concave, au milieu d'un vestibule à cent qui toutes conduisent à la sagesse. Sur la cipale de ces portes, (*a*) je lus ces p qui sont le précis de toute la morale, abrègent toutes les disputes des casuiste

(*a*) Les préceptes de *Zoroastre* sont appelés & sont au nombre de cent.

Dans le doute si une action est bonne ou uvaise, abstiens-toi.

Certainement, dis-je à mon génie, les bar- ares qui ont immolé toutes les victimes dont ai vu les ossemens, n'avaient pas lu ces s paroles.

nous vîmes ensuite les *Zaleucus*, les *Thalès*, *Anaximandres*, & tous les sages qui avaient t la vérité & pratiqué la vertu.

nd nous fûmes à *Socrate*, je le reconnus vîte à son nez épaté. (*b*) Hé bien, lui , vous voilà donc au nombre des confidens rès-Haut ! tous les habitans de l'Europe, les Turcs & les Tartares de Crimée savent rien, prononcent votre nom spect. On le révère, on l'aime ce grand au point qu'on a voulu savoir ceux de écuteurs. On connaît *Mélitus* & *Anitus* de vous, comme on connaît *Ravaillac* le de *Henri IV*; mais je ne connais que d'*Anitus*. Je ne sais pas précisément it ce scélérat par qui vous fûtes ca- , & qui vint à bout de vous faire con- r à la ciguë.

n'ai jamais pensé à cet homme depuis mon re, me répondit *Socrate*; mais puisque m'en faites souvenir, je le plains beau- C'était un méchant prêtre qui fesait nt un commerce de cuirs, négoce honteux parmi nous. Il envoya ses deux s dans mon école. Les autres disciples rochèrent leur père le corroyeur ; ils n obligés de sortir. Le père irrité n'eut

(*b*) Voyez *Xénophon*.

point de cesse qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres & tous les sophistes. On persuada au conseil des cinq cents que j'étais un impie qui ne croyait pas que la *Lune*, *Mercure* & *Mars* fussent des dieux. En effet, je pensais comme à présent qu'il n'y a qu'un Dieu, m de toute la nature. Les juges me livrè l'empoisonneur de la république; il acco ma vie de quelques jours: je mourus t quillement à l'âge de soixante & dix depuis ce temps-là je passe une vie heureuse avec tous ces grands-hommes que vous voyez, & dont je suis le moindre.

Après avoir joui quelque temps de l'entretien de *Socrate*, je m'avançai avec mon guide dans un bosquet situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce & ple, qui me parut âgé d'environ trente-ci ans. Il jetait de loin des regards de co sur ces amas d'ossemens blanchis, à tra desquels on m'avait fait passer pour arri la demeure des sages. Je fus étonné trouver les pieds enflés & sanglans, les de même, le flanc percé, & les côtes chées de coups de fouet. Hé bon Di dis-je, est-il possible qu'un juste, un sage dans cet état? je viens d'en voir un été traité d'une manière bien odieuse, m n'y a pas de comparaison entre son supp & le vôtre. De mauvais prêtres & de mauvais juges l'ont empoisonné; est-ce aussi par prêtres & par des juges que vous avez été assassiné si cruellement?

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affa-
té.

Et qui étaient donc ces monstres ?

C'étaient des hypocrites.

Ah ! c'est tout dire ; je comprends par ce
mot qu'ils durent vous condamner au
nier supplice. Vous leur aviez donc prouvé,
Socrate, que la *Lune* n'était pas une
, & que *Mercure* n'était pas un dieu ?

*...non, il n'était pas question de ces planètes.
compatriotes ne savaient point du tout ce
c'est qu'une planète ; ils étaient tous de
...rancs ignorans. Leurs superstitions étaient tou-
férentes de celles des Grecs.*

... voulûtes donc leur enseigner une nou-
... religion ?

*Point du tout ; je leur disais simplement :
... DIEU de tout votre cœur & votre pro-
...ain comme vous-même, car c'est-là tout
...me. Jugez si ce précepte n'est pas aussi
...en que l'univers ; jugez si je leur apportais
...e nouveau. Je ne cessais de leur dire que
... venu non pour abolir la loi, mais pour
...complir ; j'avais observé tous leurs rites ;
...oncis comme ils l'étaient tous, baptisé comme
...ient les plus zélés d'entr'eux, je payais
...me eux le corban ; je fesais comme eux
... pâque, en mangeant debout un agneau cuit
... des laitues. Moi & mes amis nous allions
prier dans le temple ; mes amis même fréquen-
tèrent ce temple après ma mort ; en un mot,
j'accomplis toutes leurs lois sans en excepter une.*

Quoi ! ces misérables n'avaient pas même
à vous reprocher de vous être écarté de leurs
lois ?

Non, sans doute.

Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'ét
où je vous vois ?

Que voulez-vous que je vous dise ! ils étai fort orgueilleux & intéressés. Ils virent que j les connaissais ; ils surent que je les fesais con naître aux citoyens ; ils étaient les plus forts ils m'ôtèrent la vie : & leurs semblables en fe ront toujours autant, s'ils le peuvent, à qui conque leur aura trop rendu justice.

Mais, ne dîtes-vous, ne fîtes-vous ri pût leur servir de prétexte ?

Tout sert de prétexte aux méchans.

Ne leur dîtes-vous pas une fois que v étiez venu apporter le glaive & non la

C'est une erreur de copiste ; je leur dis q j'apportais la paix & non le glaive. Je n'a jamais rien écrit ; on a pu changer ce j'avais dit sans mauvaise intention.

Vous n'avez donc contribué en rien par vo discours ou mal rendus, ou mal interprétés, ces monceaux affreux d'ossemens que j'ai vu sur ma route en venant de vous consulter ?

Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se son rendus coupables de tous ces meurtres.

Et ces monumens de puissance & de richesse d'orgueil & d'avarice, ces trésors, ces or nemens, ces signes de grandeur, que j'ai accumulés sur la route en cherchant la sage viennent-ils de vous ?

Cela est impossible ; j'ai vécu moi & les miens dans la pauvreté & dans la bassesse : ma gran deur n'était que dans la vertu.

J'étais prêt de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'a-

t de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais
iit pour comprendre ces myſtères ſublimes.
conjurai ſeulement de m'apprendre en quoi
ſait la vraie religion.

vcus l'ai-je pas déjà dit ? Aimez DIEU
tre prochain comme vous-même.

oi ! en aimant DIEU on pourrait manger
le vendredi ?

i toujours mangé ce qu'on m'a donné ; car
s trop pauvre pour donner à dîner à per-

aimant DIEU, en étant juſte, ne pour-
pas être aſſez prudent pour ne point
toutes les aventures de ſa vie à un
?

ainſi que j'en ai toujours uſé.

pourrai-je, en feſant du bien, me diſ-
r d'aller en pélerinage à St Jacques de
oſtelle ?

n'ai jamais été dans ce pays-là.

udrait-il me confiner dans une retraite
des ſots ?

moi, j'ai toujours fait de petits voyages
ie en ville.

faudrait-il prendre parti pour l'Egliſe
ou pour la latine ?

ne fis aucune différence entre le juif &
aritain quand je fus au monde.

bien, s'il eſt ainſi, je vous prends pour
ſeul maître. Alors il me fit un ſigne de
qui me remplit de conſolation. La viſion
ut, & la bonne conſcience me reſta.

SECTION III.

QUESTIONS SUR LA RELIGION.

Première question.

L'évêque de Worcester, *Warburton*, au d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais faits, s'exprime ainsi, page 8, tome I: « I » religion, une société qui n'est pas fondée sur » la créance d'une autre vie, doit être s » tenue par une providence extraordinaire. Le » judaïsme n'est pas fondé sur la créance d'u » autre vie; donc le judaïsme a été sout » par une providence extraordinaire. »

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui; & comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le sien, on lui a dit:

« Toute religion qui n'est pas fondée sur le » dogme de l'immortalité de l'ame, & sur » peines & les récompenses éternelles, » nécessairement fausse: or, le judaïsme ne » connut point ces dogmes; donc le juda » loin d'être soutenu par la Provide » était par vos principes une religion f » & barbare qui attaquait la Providence. »

Cet évêque eut quelques autres adversair qui lui soutinrent que l'immortalité de l était connue chez les Juifs, dans le t même de *Moïse*; mais il leur prouva tr évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avait dit un seul mot de cette créance; & qu'il est ridicule vouloir tordre & corrompre quelques passages

s autres livres, pour en tirer une vérité i n'eſt point annoncée dans le livre de la

Monſieur l'évêque ayant fait quatre volumes ur démontrer que la loi judaïque ne propoſt ni peines, ni récompenſes après la mort, jamais pu répondre à ſes adverſaires d'une ière bien ſatisfeſante. Ils lui dirent : « Ou ïſe connaiſſait ce dogme : & alors il a trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas : ou il l'ignorait ; & en ce cas il n'en ſavait pas aſſez pour fonder une bonne religion. En effet, ſi ſa religion avait été bonne, pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion vraie doit être pour tous les temps & pour tous les lieux ; elle doit être comme la lu-ère du ſoleil, qui éclaire tous les peuples x toutes les générations. »

Ce prélat, tout éclairé qu'il eſt, a eu beau-up de peine à ſe tirer de toutes ces diffi-ltés ; mais quel ſyſtème en eſt exempt ?

Seconde queſtion.

Un autre ſavant beaucoup plus philoſophe, eſt un des plus profonds métaphyſiciens nos jours, donne de fortes raiſons pour uver que le polythéiſme a été la première igion des hommes, & qu'on a commencé roire pluſieurs dieux, avant que la raiſon aſſez éclairée pour ne reconnaître qu'un l Etre ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a com-ncé d'abord par reconnaître un ſeul DIEU ; qu'enſuite la faibleſſe humaine en a adopté

plusieurs ; & voici comme je conçois la chos
Il est indubitable qu'il y eut des bourga avant qu'on eût bâti de grandes villes, & qu tous les hommes ont été divisés en petit républiques, avant qu'ils fussent réunis de grands empires. Il est bien naturel qu'u bourgade effrayée du tonnerre, affligée de perte de ses moissons, maltraitée par la bou gade voisine, sentant tous les jours sa faibless sentant par-tout un pouvoir invisible, bientôt dit : Il y a quelque être au-dessus nous qui nous fait du bien & du mal.
Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il a deux pouvoirs. Car pourquoi plusieurs ? commence en tout genre par le simple, ensu vient le composé, & souvent enfin on revi au simple par des lumières supérieures ? est la marche de l'esprit humain.
Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqu sera-ce le soleil ? sera-ce la lune ? je ne le cr pas. Examinons ce qui se passe dans les enfa ils sont à peu près ce que sont les hom ignorans. Ils ne sont frappés, ni de la b ni de l'utilité de l'astre qui anime la natur ni des secours que la lune nous prête, ni variations régulières de son cours ; ils n penfent pas ; ils y sont trop accoutumés. n'adore, on n'invoque, on ne veut apai que ce qu'on craint ; tous les enfans voi le ciel avec indifférence ; mais que le tonne gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. L premiers hommes en ont sans doute agi même. Il ne peut y avoir que des espèces philosophes qui aient remarqué le cours astres, les aient fait admirer, & les aient

orer ; mais des cultivateurs simples & sans
cune lumière, n'en savaient pas assez pour
brasser une erreur si noble.

Un village se sera donc borné à dire : Il y
une puissance qui tonne, qui grêle sur nous,
i fait mourir nos enfans ; apaisons-là : mais
:nt l'apaiser ? Nous voyons que nous
s calmé par de petits présens la colère des
irrités, fesons donc de petits présens à
e puissance. Il faut bien aussi lui donner
nom. Le premier qui s'offre est celui de
uer, de *maître*, de *seigneur* ; cette puissance
donc appelée monseigneur. C'est probable-
la raison pour laquelle les premiers Egyp-
s)elèrent leur dieu *Knef* ; les Syriens
ni ; les peuples voisins *Baal* ou *Bel*, ou
ch, ou *Moloc* ; les Scythes *Papée* : tous
qui signifient *seigneur*, *maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amé-
ue partagée en une multitude de petites
ades, qui toutes avaient leur dieu pro-
ur. Les Mexiquains même, & les Péru-
s qui étaient de grandes nations, n'avaient
in seul dieu. L'une adorait *Manco Kapak*,
e le dieu de la guerre. Les Maxiquains
ıaient à leur dieu guerrier le nom de
iputsi, comme les Hébreux avaient appelé
Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'est point par une raison supérieure & cul-
tivée que tous les peuples ont ainsi commencé à
onnaître une seule divinité ; s'ils avaient été
losophes, ils auraient adoré le Dieu de
te la nature, & non pas le Dieu d'un vil-
e ; ils auraient examiné ces rapports infinis
tous les êtres, qui prouvent un être créateur

& confervateur ; mais ils n'examinèrent rien ; ils fentirent. C'eft-là le progrès de notre faible entendement ; chaque bourgade fentait fa faibleffe & le befoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible réfidant dans la forêt voifine, ou fur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en i ginait qu'un feul, parce que la bourgade n'av qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait porel, parce qu'il était impoffible de fe repréfenter autrement. Elle ne pouvait m que la bourgade voifine n'eût pas auffi fo Dieu. Voilà pourquoi *Jephté* dit aux ha de Moab : *Vous poffédez légitimement ce votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, devez nous laiffer jouir de ce que notre Dieu nous a donné par fes victoires.*

Ce difcours tenu par un étranger à d'autre étrangers eft très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépoffédé les naturels pays ; l'un & l'autre n'avait d'autre droit celui de la force, & l'un dit à l'autre : T Dieu t'a protégé dans ton ufurpation, fo que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & *Amos* demandent l'un & l'autre *quelle raifon a eu le Dieu Melchom de s'empare du pays de Gad* ? Il paraît évident par ces p fages que l'antiquité attribuait à chaque pa un dieu protecteur. On trouve encore des tra de cette théologie dans *Homère.*

Il eft bien naturel que l'imagination hommes s'étant échauffée, & leur efprit ay acquis des connaiffances confufes, ils ar bientôt multiplié leurs dieux, & affigné protecteurs aux élémens, aux mers, aux for

ix fontaines, aux campagnes. Plus ils auront xaminé les astres, plus ils auront été frappés admiration. Le moyen de ne pas adorer le oleil, quand on adore la divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre t bientôt couverte de dieux; & on descend n des astres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des philosophes qui voient que ni les oignons ni les s, ni même les astres, n'ont arrangé e de la nature. Tous ces philosophes ioniens, persans, égyptiens, scythes, recs & romains admettent un Dieu suprême, érateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; ar quiconque eût mal parlé des oignons & chats devant des vieilles & des prêtres, été lapidé. Quiconque eût reproché à ertains égyptiens de manger leurs dieux, eût mangé lui-même, comme en effet *Juvénal* orte qu'un égyptien fut tué & mangé tout dans une dispute de controverse.

ais que fit-on? *Orphée* & d'autres établis- des mystères que les initiés jurent par sermens exécrables de ne point révéler, le principal de ces mystères est l'adoration un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre s la moitié de la terre; le nombre des tiés devient immense; il est vrai que l'anonne religion subsiste toujours, mais comme n'est point contraire au dogme de l'unité e DIEU, on la laisse subsister. Et pourquoi abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur

Zeus, leur Dieu ſuprême. Toutes les autres divinités ne ſont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des empereurs au rang des dieux, c'eſt-à-dire, des bienheureux : n il eſt ſûr que *Claude*, *Octave*, *Tibère* & *Cali* ne ſont pas regardés comme les créateurs ciel & de la terre.

En un mot, il paraît prouvé que du t d'*Auguſte*, tous ceux qui avaient une religi reconnaiſſaient un Dieu ſupérieur, éternel, & pluſieurs ordres de dieux ſecondaires dont le culte fut appelé depuis *idolâtrie*.

Les lois des Juifs n'avaient jamais favoriſé l'idolâtrie; car quoiqu'ils admiſſent des m ch'm, des anges, des êtres céleſtes d'un o inférieur, leur loi n'ordonnait point que divinités ſecondaires euſſent un culte chez eux Ils adoraient les anges, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, ils ſe proſternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas ſouvent, il n'y avait ni de cérémonial ni de culte lé établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il eſt con que les Juifs, du moins depuis *Alexandre*, adoraient ouvertement un ſeul Dieu, co la foule innombrable d'initiés l'adoraient e tement dans leurs myſtères.

Troiſième queſtion.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu ſuprême était univerſellement établi chez tous les ſages en Aſie, en Europe & en Afrique que la religion chrétienne prit naiſſance.

Le platoniſme aida beaucoup à l'intelligen

ses dogmes. Le *Logos* qui, chez *Platon*, nifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, vint chez nous le Verbe & une seconde rsonne de DIEU. Une métaphysique profonde au-dessus de l'intelligence humaine, fut un ıctuaire inaccessible dans lequel la religion enveloppée.

On ne répètera point ici comment *Marie* fut ʻe dans la suite mère de DIEU, comment ıablit la consubstantialité du Père & du e, & la procession du *Pneuma*, organe rın du divin *Logos*, deux natures & deux ntés résultantes de l'hypostase, & enfin ucation supérieure, l'ame nourrie ainsi corps des membres & du sang de -DIEU adoré & mangé sous la forme pain, présent aux yeux, sensible au goût, cependant anéanti. Tous les mystères ont sublimes.

ı commença, dès le second siècle, par er les démons au nom de JESUS; aupa-t on les chassait au nom de *Jehovah* ou *ao*, car *St Matthieu* rapporte que les mis de JESUS ayant dit qu'il chassait démons au nom du prince des démons, ır répondit: *Si c'est par Belzébuth que je sse les démons, par qui vos enfans les assent-ils.*

On ne sait point en quel temps les Juifs connurent pour prince des démons *Belzé-th*, qui était un dieu étranger; mais on sait & c'est *Josephe* qui nous l'apprend) qu'il y ait à Jérusalem des exorcistes préposés pour sser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies

Légende dorée, à notre Fleur des saints quelque brame ou quelque derviche ve[illegible] nous objecter l'histoire de *Ste Marie égyptien* laquelle n'ayant pas de quoi payer les mat[illegible] qui l'avaient conduite en Egypte, donna chacun d'eux ce que l'on appelle des fav[illegible] en guise de monnaie; nous dirions au b[illegible] mon révérend père, vous vous trompez, n[illegible] religion n'est pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs ora[illegible] leurs prodiges: s'ils revenaient au monde, qu'on pût compter les miracles de Notre-[illegible] de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephese en faveur de qui des deux serait la balance[illegible] compte?

Les sacrifices humains ont été établis presque tous les peuples, mais très-rar[illegible] mis en usage. Nous n'avons que la fille *Jephté* & le roi *Agag* d'immolés chez les car *Isaac* & *Jonathas* ne le furent pas. L[illegible] toire d'*Iphigénie* n'est pas bien avérée che[illegible] Grecs. Les sacrifices humains sont très[illegible] chez les anciens Romains; en un mot, la [illegible]ligion païenne a fait répandre très-pe[illegible] sang, & la nôtre en a couvert la terre. [illegible] nôtre est sans doute la seule bonne, la s[illegible] vraie; mais nous avons fait tant de mal p[illegible] son moyen, que quand nous parlons [illegible] tres nous devons être modestes.

Septième question.

Si un homme veut persuader sa religi[illegible] des étrangers ou à ses compatriotes, ne d[illegible] il pas s'y prendre avec la plus insin[illegible] dou[illegible]

iceux, & la modération la plus engageante ?
commence par dire que ce qu'il annonce
démontré, il trouvera une foule d'incré-
les; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa
ctrine qu'autant qu'elle condamne leurs paf-
, que leur cœur a corrompu leur esprit,
n'ont qu'une raison fausse & orgueil-
, il les révolte, il les anime contre lui,
me lui-même ce qu'il veut établir.

la religion qu'il annonce est vraie, l'em-
ment & l'insolence la rendront-ils plus
Vous mettez vous en colère quand vous
il faut être doux, patient, bienfesant,
emplir tous les devoirs de la société ?
r tout le monde est de votre avis;
i donc dites-vous des injures à votre
quand vous lui prêchez une métaphy-
mystérieuse ? C'est que son sens irrite
amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exi-
votre frère soumette son intelligence
otre : l'orgueil humilié produit la colère;
a point d'autre source. Un homme blessé
vingt coups de fusil dans une bataille, ne
t point en colère; mais un docteur blessé
efus d'un suffrage devient furieux & impla-

Huitième Question.

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la
on de l'État & la religion théologique ?
de l'État exige que les imans tiennent
registres des circoncis, les curés ou paf-
urs des registres des baptisés; qu'il y ait des
squées, des églises, des temples, des jours
nsacrés à l'adoration & au repos, des rites

établis par la loi ; que les ministres de c
rites aient de la considération sans pouv
qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peupl
& que les ministres de la loi veillent sur l
mœurs des ministres des temples. Cette reli
de l'Etat ne peut en aucun temps causer au
trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion thé
gique ; celle-ci est la source de toutes les so
tises, & de tous les troubles imaginables;
la mère du fanatisme & de la discorde ci
c'est l'ennemie du genre-humain. Un
prétend que *Fo* est un dieu ; qu'il a été
dit par des faquirs ; qu'il est né d'un él
blanc ; que chaque bonze peut faire un F
des grimaces. Un talapoin dit que *Fo* é
saint homme, dont les bonzes ont con
la doctrine, & que c'est *Sammonocod*
est le vrai dieu. Après cent arg
cent démentis, les deux factions conv
de s'en rapporter au dalaï-lama, qui
à trois cents lieues de-là, qui est m
& même infaillible. Les deux factio
voient une députation solennelle. Le
lama commence, selon son divin usage
leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'a
avec un respect égal, la font sécher au
& l'enchâssent dans de petits chapelets
baisent dévotement : mais dès que le dalaï
& son conseil ont prononcé au nom de
voilà le parti condamné qui jette les chap
au nez du vice-dieu, & qui lui veut d
cent coups d'étrivières. L'autre parti dé
son lama dont il a reçu de bonnes terr

deux se battent long-temps ; & quand ils
s de s'exterminer, de s'assassiner, de s'em-
onner réciproquement, ils se disent en-
: de grosses injures ; & le dalaï-lama en
& il distribue encore sa chaise percée à
nque veut bien recevoir les déjections
i père lama.

RELIQUES.

désigne par ce nom les restes ou les
restantes du corps ou des habits d'une
mise après sa mort, par l'Eglise, au
des bienheureux.

clair que JESUS n'a condamné que l'hy-
des Juifs, en disant : (*a*) Malheur à vous,
& pharisiens hypocrites, qui bâtissez
eaux aux prophètes & ornez les monu-
ies justes. Aussi les chrétiens orthodoxes
égale vénération pour les reliques &
images des saints ; & même je ne sais
docteur, nommé *Henri*, ayant osé dire
nd les os ou autres reliques sont changés
s, il ne faut pas adorer ces vers, le
Vasquez (*b*) décida que l'opinion de
absurde & vaine : car il n'importe de
manière se fasse la corruption. Par con-
t, dit-il, nous pouvons adorer les re-
s, tant sous la forme de vers que sous
ne de cendres.

(*a*) *Matthieu*, cap. XXIII, v. 29.

(*b*) L. II, de l'adoration, disp. III, chap. VIII.

Quoiqu'il en soit, *St Cyrille* de Jérusa
avoue que l'origine des reliques est pa
& voici la description que fait de leu
Théodoret, qui vivait au commencem
l'ère chrétienne. On court aux templ
martyrs, dit ce savant évêque, (*d*) poi
demander les uns la conservation de leur
les autres la guérison de leurs maladi
les femmes stériles la fécondité. Après
obtenu des enfans ces femmes en dem
la conservation. Ceux qui entreprenne
voyages, conjurent les martyrs de les a
pagner & de les conduire. Lorsqu'ils s
retour, ils vont leur témoigner leur r
naissance. Ils ne les adorent pas comm
dieux; mais ils les honorent comme des h
divins, & les conjurent d'être leurs int
seurs.

Les offrandes qui sont appendues dans
temples, sont des preuves publiques que ce
ont demandé avec foi ont obtenu l'acc
sement de leurs vœux & la guérison de
maladies. Les uns y appendent des yeu
autres des pieds, les autres des mains
d'argent. Ces monumens publient la ve
ceux qui sont ensevelis dans ces tomb
comme leur vertu publie que le Dieu
lequel ils ont souffert est le vrai Dieu
les chrétiens ont-ils soin de donner à
enfans les noms des martyrs, afin de les
en sureté sous leur protection.

Enfin, *Théodoret* ajoute que les templ

(*c*) Liv. X, contre *Julien*.

(*d*) Question 51 sur l'Exode.

ıx ont été démolis & que les matériaux ont
i à la construction des temples des martyrs :
le seigneur, dit-il aux païens, a substitué
morts à vos dieux ; il a fait voir la vanité
ceux-ci, & a transféré aux autres les hon-
rs qu'on rendait aux premiers. C'est de quoi
aint amèrement le fameux sophiste de Sar-
en déplorant la ruine du temple de Sé-
à Canope ; qui fut démoli par ordre
ipereur *Théodose I*, l'an 38).
gens, dit *Eunapius*, qui n'avaient ja-
entendu parler de la guerre, se trou-
pourtant fort vaillans contre les pierres
temple, & principalement contre les
offrandes dont il était rempli. On donna
eux saints à des moines, gens infames &
s, qui pourvu qu'ils eussent un habit
& mal-propre, prenaient une autorité
ique sur l'esprit des peuples, & à la
des dieux que l'on voyait par les lu-
s de la raison, ces moines donnaient à
des têtes de brigands punis pour leurs
, qu'on avait salées pour les conserver.
peuple est superstitieux, & c'est par la
ition qu'on l'enchaîne. Les miracles forgés
t des reliques, devinrent un aimant
irait de toutes parts des richesses dans
glises. La fourberie & la crédulité avaient
portées si loin, que dès l'an 386, le même
dose fut obligé de faire une loi par laquelle
defendait de transporter d'un lieu dans un
e les corps ensevelis, de séparer les reliques
chaque martyr, & d'en trafiquer.
Pendant les trois premiers siècles du christia-
ne, on s'était contenté de célébrer le jour

de la mort des martyrs, qu'on appelai
jour natal, en s'assemblant dans les cime
où reposaient leurs corps pour prier pou
comme nous l'avons remarqué à l'article
On ne pensait point alors qu'avec le tem
chrétiens dussent leur élever des tem
transporter leurs cendres & leurs os d'u
dans un autre, les montrer dans des ch
& enfin, en faire un trafic qui excitât l'av
à remplir le monde de reliques supposé

Mais le troisième concile de Carthage,
l'an 397, ayant inséré dans le canon
Ecritures l'apocalypse de *St Jean*, dont
thenticité jusqu'alors avait été contest
passage du chapitre VI : *Je vis sous les a*
les ames de ceux qui avaient été tués po
parole de Dieu, autorisa la coutume d'
des reliques de martyrs sous les autel
cette pratique fut bientôt regardée com
essentielle, que *St Ambroise*, malgré le
tances du peuple, ne voulut pas cons
une église où il n'y en avait point; &
692, le concile de Constantinople, *in Tr*
ordonna même de démolir tous les autel
lesquels il ne se trouverait point de rel
Un autre concile de Carthage, au cont
avait ordonné l'an 401 aux évêques
abattre les autels qu'on voyait élever pa
dans les champs & sur les grands ch
l'honneur des martyrs, dont on déterr
& là de prétendues reliques, sur des song
de vaines révélations de toutes sortes de

St Augustin (e) rapporte que vers l'an

(e) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. VIII.

...., prêtre & curé d'un bourg nommé
...hargamata, distant de quelques milles de
...salem, vit en songe jusqu'à trois fois le
...leur *Gamaliel* qui lui déclara que son corps,
...x d'*Abibas* son fils, de *St Etienne* & de
...*ème*, étaient enterrés dans un endroit
...la paroisse qu'il lui indiqua. Il lui com-
...de leur part & de la sienne de ne les
...ser plus long-temps dans le tombeau
...où ils étaient depuis quelques siècles,
...er dire à *Jean*, évêque de Jérusalem,
...r les en tirer incessamment, s'il voulait
...ir les malheurs dont le monde était
... *Gamaliel* ajouta que cette translation
...se faire sous l'épiscopat de *Jean* qui
... environ un an après. L'ordre du ciel
...que le corps de *St Etienne* fût transporté
...salem.

...*ucien* ou entendit mal ou fut malheureux;
... creuser & ne trouva rien : ce qui obligea
...leur juif d'apparaître à un moine fort
... & fort innocent, & de lui marquer
... précisément l'endroit où reposaient les
... reliques. *Lucien* y trouva le trésor
...i cherchait, selon la révélation que DIEU
...en avait faite. Il y avait dans ce tom-
...u une pierre où était gravé le mot de
...*l*, qui signifie couronne en hébreu,
... *Stephanos* en grec. A l'ouverture du
...ueil d'*Etienne* la terre trembla; on sentit
...odeur excellente, & un grand nombre de
...des furent guéris. Le corps du saint était
...t en cendres, hormis les os que l'on transf-
...à Jérusalem & que l'on mit dans l'église de
... A la même heure il survint une grande

pluie, au lieu qu'il y avait eu jusqu'alors
extrême sécheresse.

Avite, prêtre espagnol, qui était alors e
Orient, traduisit en latin cette histoire qu
Lucien avait écrite en grec. Comme l'es 10
était ami de *Lucien*, il en obtint une p
portion des cendres du saint, quelques
pleins d'une onction qui était la preuve
ble de leur sainteté, surpassant les pa
nouvellement faits & les odeurs les plus a
bles. Ces reliques apportées par *Orose* a
l'île de Minorque, y convertirent en
jours cinq cents quarante juifs.

On fut ensuite informé par diverses visi
que des moines d'Egypte avaient des re
de *St Etienne*, que des inconnus y avai
portées. Comme les moines n'étant pas pre
alors, n'avaient point encore d'églises en
pre, on alla prendre ce trésor pour le t
porter dans une église qui était près d'U
Aussitôt quelques personnes virent au-
de l'église une étoile qui semblait venir
devant du saint martyr. Ces reliques ne
tèrent pas long-temps dans cette église;
l'évêque d'Usale trouvant à propos d'en
enrichir la sienne, alla les prendre & les
transporta, assis sur un char, accompagné
beaucoup de peuple, qui chantait les louanges
de DIEU, & d'un grand nombre de cierges &
de luminaires.

Ainsi les reliques furent portées dans un lieu
élevé de l'église, & placées sur un trône orné
de tentures. On les mit ensuite sur un carreau
ou sur un petit lit dans un lieu fermé à clef,
auquel on avait laissé une petite fenêtre, afin

l'on pût y faire toucher des linges qui raient à guérir divers maux. Un peu de ère ramassée sur la châsse guérit tout coup un paralytique. Des fleurs qu'on présentées au saint, appliquées sur les d'un aveugle, lui rendirent la vue. Il même sept ou huit morts ressuscités.

Augustin, (f) qui tâche de justifier ce en le distinguant de celui d'adoration dû qu'à DIEU seul, est obligé de ir (g) qu'il connaît lui-même plusieurs ens qui adorent les sépulcres & les images. connais plusieurs, ajoute ce saint, qui avec le plus grand excès sur les tom-, & qui donnant des festins aux cada- s'ensevelissent eux-mêmes sur ceux qui ensevelis.

effet sortant tout fraîchement du paga-, & ravis de trouver dans l'Eglise chré-ne, quoique sous d'autres noms, des mes déifiés, les peuples les honoraient comme ils avaient honoré leurs faux & ce serait vouloir se tromper gros-nt, que de juger des idées & des pra- de la populace par celles des évêques & des philosophes. On sait que les parmi les païens, fesaient les mêmes ions que nos saints évêques. Il faut, Hiérocles, (h) reconnaître & servir les , de sorte que l'on ait grand soin de les distinguer du Dieu suprême, qui est leur

(f) Contre *Fauste*, liv. XX, chap. IV.

(g) Des mœurs de l'Église, chap. XXXIX.

(h) Sur les vers de *Pythagore*, pag. 16.

auteur & leur père. Il ne faut pas no
trop exalter leur dignité. Et enfin, le culte
leur rend doit se rapporter à leur uniqu
teur, que vous pouvez nommer prop
le Dieu des dieux, parce qu'il est le
de tous & le plus excellent de tous.
phyre, (*i*) qui, comme *St Paul*, (*k*)
le DIEU suprême, de Dieu qui est au
de toutes choses, ajoute qu'on ne d
sacrifier rien de sensible, rien de ma
parce qu'étant un esprit pur, tout ce
matériel est impur pour lui. Il ne peu
dignement honoré que par la pensée
sentimens d'une ame qui n'est souillée
cune passion vicieuse.

En un mot, *St Augustin* (*l*) en dé
avec naïveté qu'il n'ose parler librem
plusieurs semblables abus, pour ne pas
occasion de scandale à des personnes
ou à des brouillons, fait assez voir
évêques usaient avec les païens pour le
vertir, de la même connivence que *S*
goire recommandait deux siècles apr
convertir l'angleterre. Ce pape consu
le moine *Augustin* sur quelques restes d
monies, moitié civiles, moitié païennes
quelles les Anglais, nouveaux conver
voulaient pas renoncer, lui répondit : O
point à des esprits durs toutes leurs ha
à la fois ; on n'arrive point sur un

(*i*) De l'abstinence, liv. II, art. XXXIV.

(*k*) Romains, chap. IX, v. 5.

(*l*) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. VIII.

escarpé en y sautant, mais en s'y traînant pas à pas.

La réponse du même pape à *Constantine*, fille de l'empereur *Tibère Constantin* & épouse de *Maurice*, qui lui demandait la tête de *St Paul*, pour mettre dans un temple qu'elle avait bâti à l'honneur de cet apôtre, n'est moins remarquable. *St Grégoire* (*m*) mande ette prince e que les corps des saints brillent tant de miracles, qu'on n'ose même appror de leurs tombeaux pour y prier sans etre saisi de frayeur. Que son prédécesseur (*Pélage II*) ayant voulu ôter de l'argent qui était sur le tombeau de *St Pierre*, pour le mettre à la distance de quatre pieds, il lui apparut des signes épouvantables. Que lui *Grégoire* voulant faire quelques réparations au monument de *St Paul*, comme il fallait creuser un peu avant, & celui qui avait la garde du lieu ayant eu la hardiesse de lever des os, qui ne touchaient pas au tombeau de l'apôtre, pour les transporter ailleurs, il lui apparut aussi des signes terribles, & il mourut sur le champ. Que son prédécesseur ayant voulu aussi faire des réparations au tombeau de *St Laurent*, on découvrit imprudemment le cercueil où était le corps du martyr; quoique ceux qui y travaillaient fussent des moines & des officiers du temple, ils moururent tous dans l'espace de dix jours, parce qu'ils avaient vu le corps du saint. Que lorsque les Romains donnent des reliques, ils ne touchent jamais aux corps sacrés; mais se

(*m*) Lettre XXX, indict. XII, liv. III.

contentent de mettre dans une boîte qu
linges & de les en approcher. Que ces
ont là même vertu que les reliques &
autant de miracles. Que certains grecs d
de ce fait, le pape *Léon* se fit apport
ciseaux, & ayant coupé en leur présen
ces linges, qu'on avait approchés des
saints, il en sortit du sang. Qu'à Rom
l'Occident, c'est un sacrilége de touch
corps des saints; & que si quelqu'un l
prend, il peut s'assurer que son crime n
pas impuni. Que c'est pour cela qu'il n
se persuader que les Grecs aient la co
de transporter les reliques. Que des
ayant osé déterrer la nuit des corps p
de l'église de *St Paul*, dans le dessein
transporter en leur pays, ils furent a
découverts; & que c'est ce qui le pe
que les reliques qui se transportent de l
sont fausses. Que des orientaux prétenda
les corps de *St Pierre* & de *St Pau*
appartenaient, vinrent à Rome pour le
porter dans leur patrie; mais qu'arrive
catacombes où ces corps reposaient, lor
voulurent les prendre, des éclairs fouc
des tonnerres effroyables dispersèrent
multitude épouvantée, & les forcèren
renoncer à leur entreprise. Que ceux qu
suggéré à *Constantine* de lui demander l
de *St Paul*, n'ont eu dessein que d
faire perdre ses bonnes grâces.

St Grégoire finit par ces mots: *J'ai
confiance en* DIEU, *que vous ne sere
privée du fruit de votre bonne volonté
de la vertu des saints apôtres, que vous*

tout votre cœur & de tout votre esprit ; que si vous n'avez pas leur présence corrpelle, vous jouirez toujours de leur protion.

Cependant l'histoire ecclésiastique fait foi, les translations de reliques étaient égalett fréquentes en Occident & en Orient ; plus, l'auteur des notes sur cette lettre serve que le même *St Grégoire*, dans la te, donna divers corps saints, & que d'aus papes en ont donné jusqu'à six ou sept seul particulier.

ès cela faut-il s'étonner de la faveur ient les reliques dans l'esprit des peuples uos rois ? Les sermens les plus ordinaires s anciens Français se fesaient sur les relies des saints. Ce fut ainsi que les rois *Gonn*, *Sigebert* & *Chilpéric* partagèrent les Etats *Clotaire*, & convinrent de jouir de Paris commun. Ils en firent le serment sur les lques de *St polyeucte*, de *St Hilaire*, & de *Martin*, Cependant *Chilpéric* se jeta dans place, & prit seulement la précaution d'avoir châsse de quantité de reliques qu'il fit porter mme une sauvegarde à la tête de ses trou, dans l'espérance que la protection de ces veaux patrons le mettrait à l'abri des peines es à son parjure. Enfin, le Catéchisme du ncile de Trente approuve la coutume de er par les reliques.

On observe encore que les rois de France la première & de la seconde race gardaient ns leur palais un grand nombre de reliques, -tout la chappe & le manteau de *St Martin*,

damner: (*a*) Il n'avait point du tout été questi
de la résurrection des morts dans toute ce
affaire ; *Paul* ne le disait que pour animer les
pharisiens & les saducéens les uns contre le
autres.

v. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'é
une dissention entre les pharisiens & les sa
céens ; & l'assemblée fut divisée.*

v. 8. *Car les saducéens disent qu'il n'y a
résurrection, ni ange, ni esprit, au lieu que
pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre,*

On a prétendu que *Job*, qui est très-anci
connaissait le dogme de la résurrect
cite ces paroles : *Je sais que mon rédem
est vivant, & qu'un jour sa rédemption
sur moi, ou que je me relèverai de là pour
que ma peau reviendra, que je verrai*
DIEU *dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs ente
ces paroles, que *Job* espère qu'il re
bientôt de maladie, & qu'il ne deme
toujours couché sur la terre comme
La suite prouve assez que cette explica
la véritable ; car il s'écrie le moment
à ses faux & durs amis : *Pourquoi donc
vous, persécutons-le ;* ou bien ; *parce que
direz, parce que nous l'avons persécuté.*
ne veut il pas dire évidemment : Vous
repentirez de m'avoir offensé, quand
me reverrez dans mon premier état de
& d'opulence ? Un malade qui dit, je
lèverai, ne dit pas, je ressusciterai. Do
des sens forcés à des passages clairs, c'es

(*a*) Actes des apôtres, chap. XXIII, v. 6, 7.

moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt
regardés comme des gens de mauvaise foi
honnêtes gens.

Jérôme ne place la naissance de la secte
pharisiens que très-peu de temps avant
-CHRIST. Le rabbin *Hillel* passe pour
eur de la secte pharisienne ; & cet
t contemporain de *Gamaliel* le maître
aul.

rs de ces pharisiens croyaient que les
s ressusciteraient, & que le reste des
n'en valait pas la peine. D'autres ont
qu'on ne ressusciterait que dans la
& que les corps de ceux qui auront été
ailleurs, seront secrétement transpor-
rès de Jérusalem pour s'y rejoindre à
. Mais *St Paul* écrivant aux habitans
ssalonique, leur a dit que *le second*
nent de JESUS-CHRIST *est pour eux &*
qu'ils en seront témoins.

16. *Car aussitôt que le signal aura été*
par l'archange, & par le son de la trom-
DIEU, *le Seigneur lui-même descendra*
& ceux qui seront morts en JESUS-
ressusciteront les premiers.

17. *Puis nous autres qui sommes vivans,*
serons demeurés jusqu'alors, nous serons
rtés avec eux dans les nuées, pour aller
vant du Seigneur au milieu de l'air, &
nous vivrons pour jamais avec le Sei-
. (b)

passage important ne prouve-t-il pas
ment que les premiers chrétiens comp-

Epît. aux Theff. Chap. IV.

taient voir la fin du monde, comme en (
elle est prédite dans *St Luc*, pour le te
même que *St Luc* vivait ? S'ils ne virent p
cette fin du monde, si personne ne ressu
pour lors, ce qui est différé n'est pas pe
St Augustin croit que les enfans, &
les enfans morts-nés, ressusciteront dans
de la maturité. Les *Origène*, les *Jérôme*,
Athanase, les *Basile*, n'ont pas cru
femmes dussent ressusciter avec leur s .
Enfin, on a toujours disputé sur ce
nous avons été, sur ce que nous son
ce que nous serons.

SECTION II.

Le père *Mallebranche* prouve la ré
tion par les chenilles qui deviennent pap
Cette preuve ; comme on voit, est a
gère que les ailes des insectes dont il e
prunte. Des penseurs qui calculent, font
objections arithmétiques contre cette v
bien prouvée. Ils disent que les homme
les autres animaux sont réellement n
& reçoivent leur croissance de la substance
leurs prédécesseurs. Le corps d'un h
duit en poussière, répandu dans l'air & r
bant sur la surface de la terre, devient l
ou froment. Ainsi *Caïn* mangea une
d'*Adam* ; *Enoch* se nourrit de *Caïn* ;
d'*Enoch* ; *Maviael* de *Irad* ; *Mathusalem*
Maviael ; & il se trouve qu'il n'y a aucun
nous qui n'ait avalé une petite portion
notre premier père. C'est pourquoi on a dit

rions tous anthropophages. Rien n'eſt plus le après une bataille ; non-ſeulement nous nos frères ; mais au bout de deux ou , nous les avons tous mangés quand t les moiſſons ſur le champ de bataille ; erons auſſi mangés ſans difficulté à notre Or, quand il faudra reſſuſciter, comment -nous à chacun le corps qui lui ap- r ſans perdre du nôtre ?

ce que diſent ceux qui ſe défient de la tion ; mais les reſſuſciteurs leur ont très-pertinemment.

rabbin nommé *Samaï* démontre la réſur- par ce paſſage de l'Exode : *J'ai apparu ham, à Iſaac, & à Jacob ; & je leur avec ferment de leur donner la terre naan.* Or, DIEU, malgré ſon ferment, grand rabbin, ne leur donna point cette donc ils reſſuſciteront pour en jouir, le ferment ſoit accompli.

profond philoſophe dom *Calmet* trouve les vampires une preuve bien plus con- te. Il a vu de ces vampires qui ſortaient imetières pour aller ſucer le ſang des gens rmis ; il eſt clair qu'ils ne pouvaient ſucer ng des vivans s'ils étaient encore morts ; ils étaient reſſuſcités : cela eſt péremp- t.

choſe encore certaine, c'eſt que tous orts, au jour du jugement, marcheront la terre comme des taupes, à ce que dit almud, pour aller comparaître dans la de Joſaphat, qui eſt entre la ville de a n & le mont des Oliviers. On ſera fort dans cette vallée ; mais il n'y a qu'à

réduire les corps proportionnellement, comme les diables de *Milton* dans la salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit *St Paul*. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes, le tonnerre lui-même ne s'entend guère de trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes; les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul, mais ils le feront.

Les Juifs disent que la reine *Cléopâtre*, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les dames de ces temps-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nu. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé, par la raison que le blé qu'on sème étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe et des barbes. Ce rabbin était un théologien excellent. Il raisonnait comme dom Calmet.

SECTION III.

De la résurrection des anciens.

On a prétendu que le dogme de la résurrection était fort en vogue chez les Egyptiens, & que ce fut l'origine de leurs embaumements & de leurs pyramides. Et moi-même je l'ai cru autrefois. Les uns disaient qu'on ressusciterait au bout de mille ans, d'autres voulaient que ce fût après trois mille. Cette diversité dans leurs opinions théologiques, ...

uver qu'ils n'étaient pas bien sûrs de leur

D'ailleurs nous ne voyons aucun homme essuscité dans l'histoire d'Egypte, mais nous n'avons quelques-uns chez les Grecs. C'est aux Grecs qu'il faut s'informer de cette ation de ressusciter.

ais les Grecs brûlaient souvent les corps, Egyptiens les embaumaient, afin que d l'ame qui était une petite figure aérienne viendrait dans son ancienne demeure, elle a trouvât toute prête. Cela eût été bon si elle ût retrouvé ses organes ; mais l'embaumeur nçait par ôter la cervelle & vider les ies. Comment les hommes auraient-ils ressusciter sans intestins & sans la partie lullaire par où l'on pense ? où reprendre n sang, sa lymphe & ses autres humeurs ?

Vous me direz qu'il était encore plus difficile e ressusciter chez les Grecs quand il ne restait vous qu'une livre de cendres tout au plus, r encore mêlée avec la cendre du bois, des aromates & des étoffes.

Votre objection est forte, & je tiens comme la résurrection pour une chose fort extraor-'e ; mais cela n'empêche pas qu'*Athalide* de *Mercure* ne mourût & ne ressuscitât lieurs fois. Les dieux ressuscitèrent *Pélops* quoiqu'il eût été mis en ragoût, & que *Cérès* en eût déjà mangé une épaule. Vous savez qu'*Esculape* avait rendu la vie à *Hippolyte* ; un fait avéré dont les plus incrédules doutaient pas : le nom de *Virbius* donné *ppolyte* était une preuve convaincante. cule avait ressuscité *Alceste* & *Pirithoüs*.

ses membres. Ils font sur cela beaucoup de difficultés.

1°. Notre corps, disent-ils, est pendant la vie dans un changement continuel ; nous n'avons rien à cinquante ans du corps où était logée notre ame à vingt.

2°. Un soldat breton va en Canada ; il se trouve que par un hasard assez commun il manque de nourriture : il est forcé de m[illegible] d'un iroquois qu'il a tué la veille. Cet iroqu[illegible] s'était nourri de jésuites pendant deux ou tr[illegible] mois ; une grande partie de son corps [illegible] devenue jésuite. Voilà le corps de ce so[illegible] composé d'iroquois, de jésuites & de tout ce qu'il a mangé auparavant. Comment ch[illegible] reprendra-t-il précisément ce qui lui appartient ? & que lui appartient-il en propre ?

3°. Un enfant meurt dans le ventre de sa mère, juste au moment qu'il vient de recev[illegible] une ame ; ressuscitera-t-il fœtus, ou garçon, ou homme fait ? Si fœtus, à quoi bon ? si [illegible] çon ou homme, d'où lui viendra sa substance ?

4°. L'ame arrive dans un autre fœtus a[illegible] qu'il soit décidé garçon ou fille ; ressusci[illegible] t-il fille, garçon, ou fœtus ?

5°. Pour ressusciter, pour être la personne que vous étiez, il faut que v[illegible] ayez la mémoire bien fraîche & bien présente ; c'est la mémoire qui fait votre identi[illegible] vous avez perdu la mémoire, comment [illegible] vous le même homme ?

6°. Il n'y a qu'un certain nombre [illegible] ticules terrestres qui puissent constit[illegible] animal. Sable, pierre, minéral, métal, n[illegible] servent de rien. Toute terre n'y est pas pr[illegible]

a que les terrains favorables à la végé-
on qui le soient au genre animal. Quand
t de plusieurs siècles il faudra que tout
nde ressuscite, où trouver la terre propre
tous ces corps ?

Je suppose une île dont la partie végétale
fournir à la fois à mille hommes, & à
ou six mille animaux pour la nourriture
service de ces mille hommes; au bout de
ille générations, nous aurons un milliar
nes à ressusciter. La matière manque
nt.

teriæque opus est ut crescant postera sæcla.

Enfin, quand on a prouvé ou cru prouver
faut un miracle aussi grand que le déluge
versel ou les dix plaies d'Egypte pour opérer
résurrection du genre-humain dans la vallée
Josaphat, on demande ce que sont deve-
toutes les ames de ces corps en attendant
ent de rentrer dans leur étui ?

pourrait faire cinquante questions un peu
ses; mais les docteurs répondent aisément
r cela.

RIME.

LA rime n'aurait-elle pas été inventée pour
la mémoire, & pour régler en même
le chant & la danse ? le retour des
sons servait à faire souvenir prompte-
mots intermédiaires entre les deux
Les rimes avertissaient à la fois le chan-
& le danseur; elles indiquaient la mesure.

Ainsi les vers furent dans tous les pays le langage des dieux.

On peut donc mettre au rang des opini probables, c'est-à-dire, incertaines, que rime fut d'abord une cérémonie religi car après tout, il se pourrait qu'on eût des vers & des chansons pour sa t avant d'en faire pour ses dieux; & les emportés vous diront que cela revient au

Un rabbin qui me montrait l'hébreu, je n'ai jamais pu apprendre, me citait un plusieurs pseaumes rimés que nous a disait-il, traduits pitoyablement. Je me so de deux vers que voici :

(a) *Hibbitu elav venaharu.*
Uphenéhem al jechparu.

Si on le regarde on en est illuminé,
Et leurs faces ne sont point confuses.

Il n'y a guère de rime plus riche que de ces deux vers; cela posé, je raisonne

Les Juifs qui parlaient un jargon phénicien, moitié syriaque, rimaient; c les grandes nations dans lesquelles ils ét enclavés devaient rimer aussi. Il est à cr que les Juifs, qui, comme nous l'avons di souvent, prirent tout de leurs voisins, prirent aussi la rime.

Tous les Orientaux riment; ils sont fidel à leurs usages; ils s'habillent comme ils s' billaient il y a cinq ou six mille ans. D

(a) Pseaume XXXIII, v. 5.

à croire qu'ils riment depuis ce temps-là.
)uelques doctes prétendent que les Grecs
icèrent par rimer, soit pour leurs dieux,
ur leurs héros, soit pour leurs amies;
s- qu'ensuite ayant mieux senti l'harmonie
r langue, ayant mieux connu la prosodie,
ffiné sur la mélodie, ils firent ces beaux
n-rimés, que les Latins imitèrent &
erent bien souvent.

: nous autres descendans des Goths, des
les, des Huns, des Welches, des Francs,
bourguignons; nous barbares, qui ne
avoir la mélodie grecque & latine,
s mmes obligés de rimer. Les vers blancs
tous les peuples modernes ne sont que
la prose sans aucune mesure; elle n'est dis-
guée de la prose ordinaire, que par un
tain nombre de syllabes égales & monotones,
on est convenu d'appeler *vers*.

Nous avons dit ailleurs, que ceux qui avaient
it en vers blancs ne l'avaient fait que parce
ils ne savaient pas rimer; les vers blancs
nés de l'impuissance de vaincre la diffi-
, & de l'envie d'avoir plutôt fait.

ous avons remarqué que l'*Arioste* a fait
e-huit mille rimes de suite dans son
o, sans ennuyer personne. Nous avons
vé combien la poésie française en vers
es entraîne d'obstacles avec elle, & que le
r naissait de ces obstacles mêmes. Nous
ns toujours été persuadés qu'il fallait rimer
ur les oreilles, non pour les yeux; & nous
exposé nos opinions sans suffisance,
: a notre insuffisance.

is toute notre modération nous abandonne

aux funestes nouvelles qu'on nous man
Paris au mont Krapac. Nous apprenon
s'élève une petite secte de barbares qu
qu'on ne fasse désormais des tragédies
prose. Ce dernier coup manquait à no
leurs : c'est l'abomination de la désolatio
le temple des Muses. Nous concevons bi
Corneille ayant mis l'Imitation de JESUS-C
en vers, quelque mauvais plaisant au
menacer le public de faire jouer u tr
en prose par *Floridor* & *Mondori*,
projet ayant été exécuté sérieusement
d'*Aubignac*, on sait quel succès il eu
sait dans quel discrédit tomba la prose de l
de *la Motte-Houdart* ; il fut presque
grand que celui de son Œdipe en vers.
malheureux visigoth peut oser, apres *Cin*
Andromaque, bannir les vers du théâtre
donc à cet excès d'opprobre que nous so
parvenus après le grand siècle ! Ah ! bar
allez donc voir jouer cette tragédie en redi
à Faxhall, après quoi venez-y manger d
bif de mouton & boire de la bière forte.

Qu'auraient dit *Racine* & *Boileau* si o
avait annoncé cette terrible nouvelle ?
Deus ! de quelle hauteur sommes-nous t
& dans quel bourbier sommes-nous !

Il est vrai que la rime ajoute un
ennui aux vers médiocres. Le poëte alo
un mauvais mécanicien, qui fait entend
bruit choquant de ses poulies & de ses co
ses lecteurs éprouvent la même fatigue q
ressentie en rimant ; ses vers ne sont
vain tintement de syllabes fastidieuses.
s'il pense heureusement, & s'il rime de m

il donne un grand plaisir, qui
par les ames sensibles & par
nonieuses.

R I R E.

-ire soit le signe de la joie comme
t le symptôme de la douleur,
n'en doute pas. Ceux qui cher-
causes métaphysiques au rire ne sont
x qui savent pourquoi cette es-
qui excite le ris, retire vers les
muscle zigomatique, l'un des treize
la bouche, sont bien savans. Les
ce muscle comme nous; mais ils
de joie, comme ils ne répandent
rs de tristesse. Le cerf peut laisser
humeur de ses yeux quand il est
le chien aussi quand on le dissèque
ils ne pleurent point leurs maî-
amis comme nous; ils n'éclatent
e comme nous à la vue d'un objet
nomme est le seul animal qui pleure

ne pleurons que de ce qui
nous ne rions que de ce qui nous
raisonneurs ont prétendu que le rire
orgueil, qu'on se croit supérieur à
on rit. Il est vrai que l'homme,
nal risible, est aussi un animal
mais la fierté ne fait pas rire;
rit de tout son cœur ne s'aban-
à ce plaisir, parce qu'il se met
ceux qui le font rire; s'il rit
chatouille, ce n'est pas assuré-

ment parce qu'il eſt ſujet au péché mort l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tou pour la première fois, l'Amphitrion de *lière*; je ris au point de tomber à la ren étair-ce par fierté? On n'eſt point fier on eſt ſeul. Etait-ce par fierté que le de l'âne d'or ſe mit tant à rire quand ſon âne manger ſon ſouper? Quiconq éprouve une joie gaie dans ce momen ſans avoir un autre ſentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grand ſirs ſont très-ſérieux; les plaiſirs de l'a de l'ambition, de l'avarice n'ont jama rire perſonne.

Le rire va quelquefois juſqu'aux c ſions: on dit même que quelques per ſont mortes de rire; j'ai peine à le cro ſurement il en eſt davantage qui ſont de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent les larmes, tantôt les ſymptômes du tirent à la verité les muſcles de la bo mais ce n'eſt point un ris véritable, c' convulſion, c'eſt un tourment. Les peuvent alors être vraies, parce qu'on ſ mais le rire ne l'eſt pas; il faut lui d un autre nom, auſſi l'appelle-t-on rire *ſard*

Le ris malin, le *perfidum ridens*, eſt choſe, c'eſt la joie de l'humiliation d'a on pourſuit par des éclats moqueurs, *cachinnum*, (terme qui nous manque) qui nous a promis des merveilles & fait que des ſottiſes: c'eſt huer plutôt qu Notre orgueil alors ſe moque de l'org celui qui s'en eſt fait accroire. On hue

Freron dans l'Ecossaise plus encore qu'on rit : j'aime toujours à parler de l'ami *Frè-* ; cela me fait rire.

ROCHESTER ET WALLER.

...T le monde connaît la réputation du de *Rochester*. M. de *St Evremont* en a ... parlé, mais il ne nous a fait con- ... du fameux *Rochester* que l'homme de ..., l'homme à bonnes fortunes. Je vou- ... faire connaître en lui l'homme de génie ... grand poëte. Entr'autres ouvrages qui ...t de cette imagination ardente qui n'ap- ... qu'à lui, il a fait quelques satires sur ... sujets que notre célébre *Despréaux* ... ...nis. Je ne sais rien de plus utile pour ...ectionner le goût, que la comparaison ... grands génies qui se sont exercés sur les ... matières. Voici comme *Despréaux* parle ... la raison humaine dans sa satire sur ...e :

...endant à le voir, plein de vapeurs légères,
... même se bercer de ses propres chimères,
... seul de la nature est la base & l'appui,
... le dixième ciel ne tourne que pour lui.
... tous les animaux il est ici le maître ;
... pourrait le nier ? poursuis-tu. Moi peut-être.
Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

V... à peu près comme s'exprime le comte ...chester dans sa satire sur l'homme ; mais

il faut que le lecteur se ressouvienne toujours que ce sont ici des traductions libres de poëtes anglais, & que la gêne de notre versification; & les bienséances délicates de notre lan[gue] ne peuvent donner l'équivalent de la licen[ce] impétueuse du style anglais.

Cet esprit que je hais, cet esprit plein d'erreur,
Ce n'est pas ma raison, c'est la tienne, docteur;
C'est la raison frivole, inquiète, orgueilleuse,
Des sages animaux rivale dédaigneuse,
Qui croit entr'eux & l'ange occuper le milieu,
Et pense être ici-bas l'image de son Dieu.
Vil atome imparfait, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe & nie encor sa chute,
Qui nous dit je suis libre en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens scolastiques.
Pères de visions, & d'énigmes sacrés,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,
Allez obscurément éclaircir vos mystères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il est d'autres erreurs, il est de ces dévots
Condamnés par eux-mêmes à l'ennui du repos.
Ce mystique encloîtré, fier de son indolence,
Tranquille au sein de DIEU, qu'y peut-il faire? Il pense.
Non, tu ne penses point, tu végètes, tu dors;
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton esprit énervé croupit dans la mollesse.
Réveille-toi, sois homme; & sors de ton ivresse.
L'homme est né pour agir, & tu prétends penser!

i s soient vraies ou fausses, il
s certain qu'elles sont exprimées
gie qui fait le poëte. Je me gar-
examiner la chose en philosophe,
er ici le pinceau pour le compas;
que but est de faire connaître le génie
glais.
a beaucoup entendu parler du célèbre
France; *la Fontaine*, *St Evremont*,
e, ont fait son éloge: mais on ne connaît
son nom. Il eut à peu près à Londres
réputation que *Voiture* eut à Paris,
qu'il la méritait mieux. *Voiture* vint
temps où l'on sortait de la barbarie,
on était encore dans l'ignorance. On
avoir de l'esprit, & on n'en avait
encore. On cherchait des tours au lieu
sées; les faux-brillans se trouvent plus
t que les pierres précieuses. *Voiture*,
un génie frivole & facile, fut le prè-
i brilla dans cette aurore de la littéra-
çaise. S'il était venu après les grands
s qui ont illustré le siècle de *Louis XIV*,
it été obligé d'avoir plus que de l'esprit.
est assez pour l'*hôtel de Rambouillet*, &
la postérité. *Despréaux* le loue, mais
s ses premières satires; c'est dans le
que le goût de *Despréaux* n'était pas
e formé: il était jeune, & dans l'âge où
juge des hommes par la réputation, &
point par eux-mêmes. D'ailleurs, *Des-
ux* était souvent bien injuste dans ses louan-
& dans ses censures. Il louait *Ségrais* que
onne ne lit; il insultait *Quinault* que tout

le monde fait par cœur ; & il ne dit rien de *la Fontaine*.

Waller, meilleur que *Voit*... ...it encore parfait. Ses ouvrages g... la grâce ; mais la négligence ... la & souvent les pensées fausses les défig... Les Anglais n'étaient pas encore parv... u son temps à écrire avec correction. Ses ... vrages sérieux sont pleins d'une vigu... r n'attendrait pas de la mollesse de ... pièces. Il a fait un éloge funèbre de un ... qui, avec ses défauts, passe pour un ... d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il ... savoir que *Cromwell* mourut le jour d'une ... pête extraordinaire. La pièce commence :

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au ...
Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes
Vient d'annoncer sa mort.
Par ses derniers soupirs il ébranle cette île ;
Cette île que son bras fit trembler tant de fois ;
Quand dans le cours de ses exploits
Il brisait la tête des rois,
Et soumettait un peuple, à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée ; ô mer ! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'effroi de la terre & ton maître n'est plus.
Tel au ciel autrefois s'envola Romulus ;
Tel il quitta la terre au milieu des orages ;
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages ;
Obéi dans sa vie, à sa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

à propos de cet éloge de *Cromwell*
aller fit au roi *Charles II* cette réponse
rouve dans le dictionnaire de *Bayle*. Ke
roi *Waller* venait, selon l'usage des rois
tes, de présenter une pièce farcie de
s, lui reprocha qu'il avait fait mieux
romvell. *Waller* répondit : *Sire, nous*
poëtes, nous réussissons mieux dans les
que dans les vérités. Cette réponse
t pas si sincère que celle de l'ambassadeur
ais qui, lorsque le même roi se plaignait
on avait moins d'égards pour lui que pour
ell, répondit : *Ah ! Sire, ce Cromwell*
out autre chose. Il y a des courtisans
en Angleterre, & *Waller* l'était ; mais
considère les gens après leur mort que
rs ouvrages ; tout le reste est anéanti
moi. Je remarque seulement que *Waller*,
a cour avec soixante mille livres de rente,
t jamais ni le sot orgueil ni la nonchalance
donner son talent. Les comtes de *Dorset*
Roscomon, les deux ducs de *Bukingham*,
l *Hallifax*, & tant d'autres n'ont pas cru
r en devenant de très-grands poëtes &
es écrivains. Leurs ouvrages leur font
honneur que leurs noms. Ils ont cultivé
ettres comme s'ils en eussent attendu leur
ne. Ils ont de plus rendu les arts respec-
s aux yeux du peuple, qui en tout a besoin
e mené par les grands, & qui pourtant
ègle moins sur eux en Angleterre qu'en
lieu du monde.

ROI.

Roi, *basileus*, *tyrannos*, *rex*, *du*
rator, *melch*, *baal*, *bel*, *pharao*, *éli*
adoni, *shak*, *sophi*, *padisha*, *bogdan*,
kan, *krall*, *king*, *kong*, *kœnic*, &c. &
expressions qui semblent signifier
chose, & qui expriment des idées tou
rentes.

Dans la Grèce, ni *basileus*, ni *tyra*
donna jamais l'idée du pouvoir absol
ce pouvoir qui put ; mais ce n'est qu
soi qu'on le laissa prendre.

Il est clair que chez les Romains le
furent point despotiques. Le dernier
mérita d'être chassé & le fut. Nous
aucune preuve que les petits chefs d
aient jamais pu faire à leur gré prés
lacet au premier homme de l'Etat
fait aujourd'hui un turc imbécille
serrail, & comme de vils esclaves
beaucoup plus imbécilles le souffrent
murer.

Nous ne voyons pas un roi au-
Alpes & vers le Nord, dans les temps
commençons à connaître cette vaste
monde. Les Cimbres qui marchèrent v
lie, & qui furent exterminés par
étaient des loups affamés qui sortaient
forêts avec leurs louves & leurs louvet
de tête couronnée chez ces animaux ;
intimés de la part d'un secrétaire d'Et
grand - boutillier, d'un logothète ; d
de taxes arbitraires, de commis aux

bursaux, on n'en avait pas plus de no-
e de vêpres & de l'opéra.

que l'or & l'argent monnayé & même
ayé, soit une recette infaillible pour
ui qui n'en a pas dans la dépendance
de celui qui a trouvé le secret d'en
C'est avec cela seul qu'il eut des pos-
des grands-officiers de la couronne,
, des cuisiniers, des filles, des fem-
les geoliers, des aumôniers, des pages,
soldats.

été fort difficile de se faire obéir ponc-
nt si on n'avait eu à donner que des
& des pourpoints. Aussi il est très-
lable qu'après toutes les révolutions
iva notre globe, ce fut l'art de fondre
raux qui fit les rois, comme ce sont au-
i les canons qui les maintiennent.

avait bien raison de dire qu'avec de
a des hommes, & qu'avec des hommes
l'or. Voilà tout le secret.

secret avait été connu dès long-temps
e & en Egypte. Les princes & les prêtres
gèrent autant qu'ils le purent.

prince disait au prêtre : Tiens, voilà de
mais il faut que tu affermisses mon pou-
, & que tu prophétises en ma faveur ; je
oint, tu seras oint. Rends des oracles,
s miracles, tu seras bien payé, pourvu
je sois toujours le maître. Le prêtre
fait donner terres & monnaies, & il pro-
isait pour lui-même, rendait des oracles
lui-même, chassait le souverain très-
ent & se mettait à sa place. Ainsi les choen
hotim d'Egypte, les mag de Perse, les

Chaldéens devers Babylone, les chazir Syrie, (si je me trompe de nom il n'imp guère) tous ces gens-là voulaient don Il y eut des guerres fréquentes entre le t & l'autel en tout pays, jusque chez la misér nation juive.

Nous le savons bien depuis douze cents nous autres habitans de la zône tempérée d rope. Nos esprits ne tiennent pas trop de température; nous savons ce qu'il nous coûté. Et l'or & l'argent sont tellemer mobile de tout, que plusieurs de nos rois d rope envoient encore aujourd'hui de l' de l'argent à Rome, où des prêtres le parta dès qu'il est arrivé.

Lorsque dans cet éternel conflit de jur tion, les chefs des nations ont été puiss chacun d'eux a manifesté sa prééminence mode. C'était un crime, dit-on, de cra en présence du roi des Mèdes. Il faut fi la terre de son front neuf fois devant le de la Chine. Un roi d'Angleterre imagina ne jamais boire un verre de bière si on r lui présentait à genoux. Un autre se fait b son pied droit. Les cérémonies diffèrent; tous en tout temps ont voulu avoir l'ar des peuples. Il y a des pays où l'on fai krall, au chazan, une pension comme en logne, en Suède, dans la Grande-Breta Ailleurs, un morceau de papier suffit pour le bogdan ait tout l'argent qu'il désire.

Et puis, écrivez sur le droit des gens, la théorie de l'impôt, sur le tarif, sur le *derum monsionaticum viaticum*; faites de be calculs sur la taille proportionnelle; pr

fonds raisonnemens cette maxime si le berger doit tondre ses moutons écorcher.

ıt les limites de la prérogative des ıa liberté des peuples ? Je vous con- r examiner cette question dans l'hôtel- d'Amsterdam à tête reposée.

›ME. (COUR DE ROME.)

ıQUE de Rome, avant *Constantin*, n'était des magistrats romains, ignorans de :e religion, que le chef d'une faction ıouvent toléré par le gouvernement, ›fois puni du dernier supplice. Les premiers disciples nés juifs, & de cesseurs, qui gouvernèrent le petit caché dans la grande ville de Rome, :olument ignorés de tous les écrivains ›n sait assez que tout changea, & tout changea sous *Constantin*.

ıe de Rome protégé & enrichi, fut sujet des empereurs, ainsi que l'évêque tinople, de Nicomédie, & tous les évêques, sans prétendre à la moindre d'autorité souveraine. La fatalité, qui toutes les affaires de ce monde, établit a puissance de la cour ecclésiastique ro- , par les mains des barbares qui détrui- l'ı ire.

ıe religion, sous laquelle les Romains t été victorieux pendant tant de siècles, it encore dans les cœurs malgré la per- , quand *Alaric* vint assiéger Rome

l'an 408 de notre ère vulgaire ; & le
Innocent I n'empêcha pas qu'on
aux dieux dans le Capitole & dans
temples, pour obtenir contre les G
cours du ciel. Mais ce pape *Innocent*
nombre des députés vers *Alaric* ; si on
Zozime & *Orose*. Cela prouve que le p
déjà un personnage considérable.

Lorsqu'*Attila* vint ravager l'Italie
par le même droit que les Romains
exercé sur tant de peuples, par le d
Clovis, & des Goths, & des V
Hérules, l'empereur envoya le p
assisté de deux personnages consula
négocier avec *Attila*. Je ne doute
Léon ne fût accompagné d'un ange a
épée flamboyante qui fit trembler le
Huns, quoiqu'il ne crût pas aux an
qu'une épée ne lui fît pas peur. Ce n
très-bien peint dans le Vatican ; & vo
bien qu'on ne l'eût jamais peint s'il n'a
vrai. Tout ce qui me fâche, c'est q
laissa prendre & saccager Aquilée &
lyrie, & qu'il n'empêcha pas ensuite
de piller Rome pendant quatorze jo
n'était pas apparemment l'ange exter

Sous les exarques, le crédit des
menta ; mais ils n'eurent encore nulle
de puissance civile. L'évêque romain élu
peuple demandait, selon le protocole du
rium romanum, la protection de l'év
Ravenne auprès de l'exarque, qui acc
refusait la confirmation à l'élu.

L'exarchat ayant été détruit par les l
bards, les rois lombards voulurent se re

la ville de Rome; rien n'est
il.

a usurpateur de la France, ne souffrit Lombards usurpassent cette capitale trop puissans; rien n'est plus naturel

tend que *Pepin* & son fils *Chalemagne* r aux évêques romains plusieurs terres hat; que l'on nomma *les justices de rre*. Telle est la première origine de leur temporelle. Il paraît que dès ce temps-évêques songeaient à se procurer quel-de plus considérable que ces justices. avons une lettre du pape *Adrien I* à *gne*, dans laquelle il dit: *La libéralité le Constantin le grand, empereur de sainte, éleva & exalta, du temps du bien-r potife romain Silvestre, la sainte Eglise e, & lui conféra sa puissance dans cette de l'Italie.*

oit que dès-lors on commençait à vouloir roire la donation de *Constantin*, qui fut regardée pendant cinq cents ans, non ument comme un article de foi, mais une vérité incontestable. Ce fut à la fois de lèse-majesté & un péché mortel, ner des doutes sur cette donation. (*)

s la mort de *Charlemagne*, l'évêque a son autorité dans Rome de jour en is il s'écoula des siècles avant qu'il y rdé comme souverain. Rome eut très-s un gouvernement patricien muni-

li.

Voyez *Donations*.

Ce *Jean XII* que l'empereur allemand *Othon I*
fit dépofer dans une efpèce de concile, en 963,
comme fimoniaque, inceftueux, fodomite,
athée, & ayant fait pacte avec le diable; ce
Jean XII, dis-je, était le premier h
l'Italie en qualité de patrice & de conful, a
d'être évêque de Rome; & malgré tous
titres, malgré le crédit de la fameufe *Mar*
fa mère, il n'y avait qu'une autorité
conteftée.

Ce *Grégoire VII*, qui, de moine étant de
pape, voulut dépofer les rois & de
empires, loin d'être le maître à Rome,
le protégé ou plutôt le prifonnier de ces pr
normands conquérans des deux Siciles,
il fe croyait le feigneur fuzerain.

Dans le grand fchifme d'Occident, les
qui fe difputèrent l'empire du monde v
fouvent d'aumônes.

Un fait affez extraordinaire, c'eft que les
ne furent riches que depuis le temps
n'osèrent fe montrer à Rome.

Bertrand de Goth, Clément V le bo
qui paffa fa vie en France, vendait pub
ment les bénéfices, & laiffa des tréfors
fes, felon *Villani*.

Jean XXII fon fucceffeur fut élu à Ly
On prétend qu'il était le fils d'un fave
Cahors. Il inventa plus de manières d'exto
l'argent de l'Eglife, que jamais les traitans n
inventé d'impôts.

Le même *Villani* affure qu'il laiffa à fa m
vingt-cinq millions de florins d'or. Le pau
moine de *St Pierre* ne lui aurait pas affu
fourni cette fomme.

t, jusqu'à *Innocent VIII* qui se
e du château St Ange, les papes
: jamais dans Rome d'une souve-
itable.

urorité spirituelle fut sans doute le
de la temporelle : mais s'ils s'étaient
miter la conduite de *St Pierre*, dont
uada qu'ils remplissaient la place, ils
jamais acquis que le royaume des
surent toujours empêcher les empe-
s'établir à Rome, malgré ce beau nom
es *Romains*. La faction *Guelfe* l'em-
urs en Italie sur la faction *Gibeline*.
mieux obéir à un prêtre italien,
roi allemand.

les guerres civiles que la querelle de
du sacerdoce suscita pendant plus
its années, plusieurs seigneurs
aes souverainetés tantôt en qualité
es de l'Empire, tantôt comme vicaires
siége. Tels furent les princes d'*Est* à
. les *Bentivoglio* à Bologne, les *Mala-*
mini, les *Manfreddi* à Faenza, les
Pérouse, les *Ursins* dans Anguillara
Cervetri, les *Colonnes* dans Ostie, les
Forli, les *Montefeltro* dans Urbin,
ino dans Camerino, les *Gravina* dans

ces seigneurs avaient autant de droits
qu'ils possédaient, que les papes en
au patrimoine de *St Pierre*. Les uns &
étaient fondés sur des donations.
comme le pape *Alexandre VI* se servit
rd *César de Borgia* pour envahir
principautés.

S 2

Le roi *Louis XII* obtint de ce pape la caſ-
ſation de ſon mariage, après dix-huit ann
de jouiſſance, à condition qu'il aiderait l'ı
pateur.

Les aſſaſſinats commis par *Clovis* pour s'
parer des Etats des petits rois ſes voi
n'approchent pas des horreurs exécu
Alexandre VI & par ſon fils.

L'hiſtoire de *Néron* eſt bien moins ab ı
Le prétexte de la religion n'augı n
l'atrocité de ſes crimes. Obſervez que
même temps les rois d'Eſpagne & de Po
demandaient à ce pape, l'un l'Amérique
l'autre l'Aſie, & que ce monſtre les
au nom du Dieu qu'il repréſentait. Obſer
que cent mille pélerins couraient à ſon jub
& adoraient ſa perſonne.

Jules II acheva ce qu'*Alexandre VI* a
commencé. *Louis XII*, né pour être la
de tous ſes voiſins, aida *Jules* à prendre
logne & Pérouſe. Ce malheureux roi,
prix de ſes ſervices, fut chaſſé d'Ita
excommunié par ce même pape que l'a
vêque d'Auch ſon ambaſſadeur à Rome ap
votre méchanceté, au lieu de votre ſain

Pour comble de mortification, *Anne de*
tagne ſa femme, auſſi dévote qu'impérie
lui diſait qu'il ſerait damné pour avoir fai
guerre au pape.

Si *Léon X* & *Clément VII* perdirent
d'Etats qui ſe détachèrent de la comn
papale, ils ne reſtèrent pas moins abſolus
les provinces fidelles à la foi catholique.

La cour romaine excommunia *Henri III*,
déclara *Henri IV* indigne de régner.

e encore beaucoup d'argent de tous
catholiques d'Allemagne, de la Hon-
la Pologne, de l'Espagne, & de la
des ambassadeurs ont la préséance sur
autres; elle n'est plus assez puissante
e la guerre, & sa faiblesse fait son
L'Etat ecclésiastique est le seul qui
jours joui des douceurs de la paix
saccagement de Rome par les troupes
les-Quint. Il paraît que les papes
été souvent traités comme ces dieux
mais à qui tantôt on présente des
d'or, & que tantôt on jette dans la
(*).

S.

SALOMON.

USIEURS rois ont été de grands clercs,
fait de bons livres. Le roi de Prusse
c le grand est le dernier exemple que
en ayons. Il sera peu imité; nous ne
pas présumer qu'on trouve beaucoup
arques allemands qui fassent des vers
is, & qui écrivent l'histoire de leur pays.
s I en Angleterre, & même *Henri VIII*
it. Il faut en Espagne remonter jusqu'au
Alfonse X, encore est-il douteux qu'il ait
la main aux tables alfonsines.
a France ne peut se vanter d'avoir eu un
r. (1) L'empire d'Allemagne n'a aucun

(*) Pour l'article RUSSIE, voyez *Pierre le Grand*.

(1) On a prétendu que *Charles IX* était l'auteur d'un
sur la chasse. Il est très-vraisemblable que si cet

livre de la main de ses empereurs ; mais l'empire romain se glorifie de *César*, de *Marc-Aurèle*, & de *Julien*. On compte en Asie plus écrivains parmi les rois. Le présent emper de la Chine, *Kien-long*, passe sur-tout p un grand poëte ; mais *Salomon* ou *Sole* l'hébreu a encore plus de réputation que *Kien-long* le Chinois.

Le nom de *Salomon* a toujours été révéré dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Ar ont porté sa renommée jusqu'aux Indes; s règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisième roi de la Palestine. premier livre des Rois dit que sa mère *Betza* obtint de *David* qu'il fît couronner *Sal* son fils au lieu de son aîné *Adonias*. Il n pas surprenant qu'une femme complice la mort de son premier mari, ait eu assez a tifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère, & pour faire déshériter le légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très-remarquable que prophète *Nathan* qui était venu reproc *David* son adultère, le meurtre d'*Urie*, mariage qui suivit ce meurtre, fut le mê qui depuis seconda *Betzabée* pour mettre le trône *Salomon* né de ce mariage sang

prince eût moins cultivé l'art de tuer les bêtes, & n' point pris dans les forêts l'habitude de voir couler le sang, on eût eu plus de peine à lui arracher l'ordre de la saint Barthelemi. La chasse est un des moyens plus sûrs pour émousser dans les hommes le sentim de la pitié pour leurs semblables ; effet d'autant plus funeste, que ceux qui l'éprouvent, placés dans un plus élevé, ont plus besoin de ce frein.

infâme. Cette conduite, à ne raisonner
ı *là chair*, prouverait que ce prophète
avait, selon les temps, deux poids &
ures. Le livre même ne dit pas que
a reçut une mission particulière de DIEU,
e déshériter *Adonias*. S'il en eût une,
ıa respecter ; mais nous ne pouvons
re que ce que nous trouvons écrit.
une grande question en théologie si
n est plus renommé par son argent
nt, ou par ses femmes, ou par ses
Je suis fâché qu'il ait commencé son
à la turque, en égorgeant son frère.
ias, exclus du trône par *Salomon*, lui
ı pour toute grâce qu'il lui permît
r *Abisag*, cette jeune fille qu'on avait
ee à *David* pour le réchauffer dans sa
e. L'Ecriture ne dit point si *Salomon*
à *Adonias* la concubine de son père,
e dit que *Salomon*, sur la seule de-
d'*Adonias*, le fit assassiner. Apparem-
que DIEU, qui lui donna l'esprit de
, lui refusa alors celui de justice & d'hu-
, comme il lui refusa depuis le don de
inence.
dit, dans le même livre des Rois,
etait maître d'un grand royaume qui
ait de l'Euphrate à la mer Rouge & à
terranée ; mais malheureusement il est
même temps que le roi d'Egypte avait
le pays de Gazer dans le Canaan, &
nna pour dot la ville de Gazer à sa
m prétend que *Salomon* épousa ; il est
ı y avait un roi à Damas ; les royaumes
& de Tyr florissaient : entouré d'Etats

puissans, il manifesta sans doute sa sagesse, en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde ; puisque du temps de Saül il n'y avait pas un ouvi fer dans son pays. Nous l'avons déjà rei ceux qui veulent raisonner trouvent d que David successeur de Saül, vaincu Philistins, ait pu pendant son administra fonder un vaste empire.

Les richesses qu'il laissa à Salomon sont core plus merveilleuses ; il lui donna cc cent trois mille talens d'or, & un million mille talens d'argent. Le talent d'or hébr vaut, selon Arbutnot, six mille livres ling ; le talent d'argent environ cinq livres sterling. La somme totale du legs argent comptant, sans les pierreries autres effets, & sans le revenu o proportionné sans doute à ce trésor, mo suivant ce calcul à un milliar cent dix millions cinq cents mille livres sterling, cinq milliars cinq cents quatre-vingt-di millions d'écus d'Allemagne, ou à vi milliars six cents quarante-huit milli France. Il n'y avait pas alors autant d'e circulantes dans le monde entier. érudits évaluent ce trésor un peu plus mais la somme est toujours bien forte p Palestine.

On ne voit pas après cela pourquoi Sa se tourmentait tant à envoyer ses flottes pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On de encore moins comment ce puissant mon n'avait pas dans ses vastes Etats un seul

ât façonner du bois dans la forêt du Liban.
t obligé de prier *Hiram* roi de Tyr de lui
ır des fendeurs de bois & des ouvriers
le mettre en œuvre. Il faut avouer que
:ontradictions exercent le génie des com-
ateurs.

ı fervait par jour, pour le dîner & le
er de fa maifon, cinquante bœufs & cent
:ons, & de la volaille & du gibier à pro-
ion ; ce qui peut aller par jour à foixante
: livres pefant de viande. Cela fait une
ıe maifon.

ajoute qu'il avait quarante mille écuries
utant de remifes pour fes chariots de
re, mais feulement douze mille écuries
fa cavalerie. Voilà bien des chariots pour
ıays de montagnes ; & c'était un grand
reil pour un roi dont le prédéceffeur
ıit eu qu'une mule à fon couronnement, &
un terrain qui ne nourrit que des ânes.
ı n'a pas voulu qu'un prince qui avait
de chariots fe bornât à un petit nombre
emmes ; on lui en donne fept cents qui
ıient le nom de *reines* ; & ce qui eft
ıge, c'eft qu'il n'avait que trois cents con-
ıes, contre la coutume des rois qui ont
linaire plus de maîtreffes que de femmes.
entretenait quatre cents douze mille che-
:, fans doute pour aller fe promener avec
le long du lac de Génézareth, ou vers
i de Sodome, ou vers le torrent de Cédron
ferait un des endroits les plus délicieux
a terre, fi ce torrent n'était pas à fec
mois de l'année, & fi le terrain n'était
horriblement pierreux.

Quant au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'univers, si les *Bramante*, les *Michel-Ange*, & les *Palladio*, avaient vu ce bâtiment, ils l'auraient pas admiré. C'était une espèce de petite forteresse carrée qui renfermait une c & dans cette cour un édifice de quarante dées de long, & un autre de vingt; & il dit seulement que ce second édifice, qui é proprement le temple, l'oracle, le saint des saints, avait vingt coudées de large con long, & vingt de haut. M. *Soufflot* n pas été fort content de ces proportions.

Les livres attribués à *Salomon* ont plus que son temple.

Le nom seul de l'auteur a rendu ces liv respectables. Ils devaient être bons, puisq étaient d'un roi, & que ce roi passait p le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue celui des Proverbes. C'est un recueil de ma qui paraissent à nos esprits raffinés quelqu triviales, basses, incohérentes, sans goût, choix, & sans dessein. Ils ne peuvent se suader qu'un roi éclairé ait composé un cueil de sentences dans lesquelles on n'en tr pas une seule qui regarde la manière verner, la politique, les mœurs des courti les usages d'une cour. Ils sont étonnés de des chapitres entiers où il n'est parlé q gueuses qui vont inviter les passans dans rues à coucher avec elles.

Ils se révoltent contre les sentences goût.

Il y a trois choses insatiables, & une

qui ne dit jamais c'est assez : le sépulcre, rice, la terre qui n'est jamais rassasiée & le feu, qui est la quatrième, ne dit c'est assez.

a trois choses difficiles, & j'ignore ennt la quatrième : la voie d'un aigle dans la voie d'un serpent sur la pierre, la un vaisseau sur la mer, & la voie d'un dans une femme.

a quatre choses qui sont les plus petites rre, & qui sont plus sages que les sages : rmis, petit peuple qui se prépare une ure pendant la moisson ; le lièvre, peuple ui couche sur des pierres ; la sauterelle, 'ayant pas de rois, voyage par troupes ; d qui travaille de ses mains, & qui dedans les palais des rois.

ze à un grand roi, disent-ils, au plus mortels qu'on ose imputer de telles es? Cette critique est forte, il faut parler lus de respect.

Proverbes ont été attribués à *Isaïe*, à à *Sobna*, à *Eliacin*, à *Joaké*, & à s autres ; mais qui que ce soit qui ait ce recueil de sentences orientales, il as d'apparence que ce soit un roi qui it donné la peine. Aurait-il dit que *la du roi est comme le rugissement du lion?* nsi que parle un sujet ou un esclave colère de son maître fait trembler. *Sa-* aurait il tant parlé de la femme impudiurait-il dit : *Ne regardez point le vin il paraît clair, & que sa couleur brille verre?*

oute fort qu'on ait eu des verres à

boire du temps de *Salomon*; c'eſt une inv
tion fort récente ; toute l'antiquité buvait
des taſſes de bois ou de métal ; & ce ſeul
ſage indique peut-être que cette colle
juive fut compoſée dans Alexandrie, :
tant d'autres livres juifs. (*a*)

L'Eccléſiaſte, que l'on met ſur le c
de *Salomon*, eſt d'un ordre & d'un g
différent. Celui qui parle dans cet ou
ſemble être détrompé des illuſions de la
deur, laſſé de plaiſirs, & dégoûté de la ſ
On l'a pris pour un épicurien qui ré
chaque page que le juſte & l'impie ſont
aux mêmes accidens ; que l'homme n'a
de plus que la bête, qu'il vaut mieux
pas né que d'exiſter, qu'il n'y a point
vie, & qu'il n'y a rien de bon & de r
nable que de jouir en paix du fruit
travaux avec la femme qu'on aime.

Il ſe pourrait faire que *Salomon* eût te
tels diſcours à quelques unes de ſes fe
prétend que ce ſont des objections qu'il
mais ces maximes qui ont l'air un peu
tin, ne reſſemblent point du tout à des
tions ; & c'eſt ſe moquer du monde d'en
dans un auteur le contraire de ce qu

On a cru voir un matérialiſte à la f
ſenſuel & dégoûté, qui paraiſſait av
dernier verſet un mot édifiant ſur DIEU ;

(*a*) Un pédant a cru trouver une erreur dans
paſſage : il a prétendu qu'on a mal traduit par le mo
verre, le gobelet qui était, dit-il, de bois ou de mé
mais comment le vin aurait-il brillé dans un gob
métal ou de bois ? & puis qu'importe !

r le ſcandale qu'un tel livre devait
er.

u reſte, pluſieurs pères ont prétendu que
mon avait fait pénitence ; ainſi on peut
lonner.

critiques ont de la peine à ſe perſuader
livre ſoit de *Salomon*, & *Grotius* pré-
qu'il fût écrit ſous *Zorobabel*. Il n'eſt pas
rel que *Salomon* ait dit : *Mal eur à la*
qui a un roi enfant. Les Juifs n'avaient
eu encore de tels rois.

eſt pas naturel qu'il ait dit : *J'obſerve*
e du roi. Il eſt bien plus vraiſemblable
uteur ait voulu faire parler *Salomon*,
par cette aliénation d'eſprit qu'on dé-
re dans tant de rabbins, il ait oublié
ent dans le corps du livre que c'était
oi qu'il feſait parler.

qui leur paraît ſurprenant, c'eſt que l'on
onſacré cet ouvrage parmi les livres cano-
es. S'il fallait, diſent-ils, établir aujour-
le canon de la Bible, peut-être n'y met-
on pas l'Eccléſiaſte ; mais il fut inſéré
temps où les livres étaient très-rares,
étaient plus admirés que lus. Tout ce
peut faire aujourd'hui, c'eſt de pallier
qu'il eſt poſſible l'épicuréiſme qui règne
cet ouvrage. On a fait pour l'Eccléſiaſte
ne pour tant d'autres choſes qui révol-
bien autrement. Elles furent établies dans
emps d'ignorance ; & on eſt forcé, à la
e de la raiſon, de les ſoutenir dans des
s éclairés, & d'en déguiſer ou l'abſur-
ou l'horreur par des allégories. Ces cri-
s ſon trop hardis.

Le Cantique des Cantiques est encore attribué à *Salomon*, parce que le nom de sy trouve en deux ou trois endroits, parce tait dire à l'amante qu'elle est belle *comme l peaux de Salomon*, parce que l'am qu'elle est *noire*, & qu'on a cru que *Salom* désignait par-là sa femme égyptienne.

Ces trois raisons n'ont pas persuadé. 1°. l'amante, en parlant à son amant, dit : *roi m'a menée dans ses celliers*, elle parle vi blement d'un autre que de son amant. le roi n'est pas cet amant : c'est le roi du c'est le paranymphe, c'est le maître de la qu'elle entend ; & cette juive est si loin la maîtresse d'un roi, que dans tout le de l'ouvrage c'est une bergère, une champs qui va chercher son amant à pagne & dans les rues de la ville, arrêtée aux portes par les gardes qui lui sa robe.

2°. *Je suis belle comme les peaux de Sa* est l'expression d'une villageoise qui di Je suis belle comme les tapisseries du roi c'est précisément parce que le nom de *Sal* se trouve dans cet ouvrage qu'il ne être de lui. Quel monarque ferait une paraison si ridicule. *Voyez*, dit l'aman troisième chapitre, *voyez le roi Salomon le diadème dont sa mère l'a couronné au de son mariage*. Qui ne reconnaît à ces ex sions la comparaison ordinaire que font filles du peuple en parlant de leurs Elles disent : Il est beau comme un prin il a un air de roi, &c.

3°. Il eſt vrai que cette bergère qu'on fait rler dans ce cantique amoureux, dit qu'elle hâlée du ſoleil, qu'elle eſt *brune*. Or, ſi tait-là la fille du roi d'Egypte, elle n'était int ſi hâlée. Les filles de qualité en Egypte it blanches. *Cléopâtre* l'était; & en un mot, perſonnage ne peut être à la fois une fille village & une reine.

ſe peut qu'un monarque qui avait mille s ait dit à l'une d'elles: *Qu'elle me baiſe aiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont ırs que le vin.* Un roi & un berger, l s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent ımer de la même manière. Il eſt vrai eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que nt la fille qui parlait en cet endroit, & qui l'éloge des tetons de ſon amant.

On avoue encore qu'un roi galant a pu faire e à ſa maîtreſſe: *Mon bien-aimé eſt comme bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes ms.*

Qu'il a pu lui dire: *Votre nombril eſt comme coupe dans laquelle il y a toujours quelque à boire; votre ventre eſt comme un boiſſeau ment, vos tetons ſont comme deux faons evreuil, & votre nez eſt comme la tour du nt Liban.*

l'avoue que les Eglogues de *Virgile* ſont d'un re ſtyle; mais chacun a le ſien, & un juif ſt pas obligé d'écrire comme *Virgile.*

On n'a pas approuvé ce beau tour d'éloquence tale: *Notre ſœur eſt encore petite, elle*

n'a point de tetons ; que ferons-nous de notre sœur ? Si c'est un mur, bâtissons dessus ; si c'est une porte fermons-là.

A la bonne heure que *Salomon* le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goguettes ; mais plusieurs rabbins ont soutenu que non-seulement cette petite églogue volupt n'était pas du roi *Salomon*, mais qu'elle n'e pas authentique. *Théodore* de Mopsuète de ce sentiment ; & le célèbre *Grotius* ap le Cantique des cantiques *un ouvrage libertin, flagitiosus* : cependant il est consacré, & on regarde comme une allégorie perpétuelle mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise. faut avouer que l'allégorie est un peu fo & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise p entendre quand l'auteur dit que sa petite n'a point de tetons.

Après tout, ce cantique est un morceau cieux de l'antiquité. C'est le seul livre d'am qui nous soit resté des Hebreux. Il y est sou parlé de jouissance. C'est une églogue Le style est comme celui de tous les ouv d'éloquence des Hébreux, sans liaison, suite, plein de répétitions, confus, ridic ment métaphorique ; mais il y a des endr qui respirent la naïveté & l'amour.

Le livre de la sagesse est dans un goût plus sérieux ; mais il n'est pas plus de *Salomon* que le Cantique des cantiques. On l'attribue communément à *Jésus* fils de *Sirac*, d'autres à *Philon* de Biblos ; mais quel que soit l'aut on a cru que de son temps on n'avait

ncore le Pentateuque, car il dit au chap. X, u'*Abrahcm* voulut immoler *Isaac* du temps u déluge; & dans un autre endroit, il parle u patriarche *Joseph* comme d'un roi d'Egypte. Au moins c'est le sens le plus naturel.

l pis est que l'auteur, dans le même cha-e, prétend qu'on voit de son temps la ne de sel en laquelle la femme de *Lot* fut ngée. Ce que les critiques trouvent de core, c'est que le livre leur paraît un s très-ennuyeux de lieux communs; mais doivent considérer que de tels ouvrages font pas faits pour suivre les vaines règles l'éloquence. Ils sont écrits pour édifier & pour plaire. Il faut même lutter contre dégoût pour les lire.

Il y a grande apparence que *Salomon* était iche & savant, pour son temps & pour son iple. L'exagération, compagne inséparable la grossièreté, lui attribua des richesses l n'avait pu posséder, & des livres qu'il vait pu faire. Le respect pour l'antiquité a iis consacré ces erreurs.

ais que ces livres aient été écrits par un, que nous importe? Notre religion chré-ne est fondée sur la juive, mais non pas tous les livres que les juifs ont faits.

Pourquoi le Cantique des cantiques, par xemple, sera-t-il plus sacré pour nous que s fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous avons compris dans le canon des Hébreux. t qu'est-ce que ce canon? C'est un recueil 'ouvrages authentiques. Eh bien, un ouvrage

pour être authentique est-il divin? une histoire des roitelets de Juda & de Sichem, par exemple, est elle autre chose qu'une histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SAMMONOCODOM.

JE me souviens que *Sammonocodom*, le dieu des Siamois, naquit d'une jeune vierge, & fut élevé sur une fleur. Ainsi la grand'm de *Gengis* fut engrossée par un rayon du so Ainsi l'empereur de la Chine, *Kien-Long*, jourd'hui glorieusement régnant, assure positivement dans son beau poëme de *Moukden*, que sa bisaïeule était une très-jolie vierge, qui devint mère d'une race de héros avoir mangé des cerises. Ainsi *Danaé* fut de *Persée*; *Rhéa Silvia* de *Romulus*. Ainsi lequin avait bien raison de dire, en vo tout ce qui se passait dans le monde : *Il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

La religion de ce Siamois nous prou jamais législateur n'enseigna une mauvaise rale. Voyez, lecteur, que celle de *Bra*, de *Zoroastre*, de *Numa*, de *Thaut*, de *Pythagore*, de *Mahomet*, & même du poisson *Oannès*, est absolument la même. J'ai dit souv qu'on jeterait des pierres à un homme qui viendrait prêcher une morale relâchée: & voilà

urquoi les jésuites eux-même ont eu des
édicateurs si austères.

Les règles que *Sammonocodom* donna aux talapoins ses disciples, sont aussi sévères que celles de *St Basile* & de *St Benoît.*

« Fuyez les chants, les danses, les assem-
» blées, tout ce qui peut amollir l'ame.

» N'ayez ni or ni argent.

» Ne parlez que de justice & ne travaillez
» que pour elle.

» Dormez peu, mangez peu; n'ayez qu'un
» habit.

» Ne raillez jamais.

» Méditez en secret, & réfléchissez souvent
» sur la fragilité des choses humaines. »

Par quelle fatalité, par quelle fureur est-l arrivé que dans tous les pays, l'excellence l'une morale si sainte & si nécessaire a été oujours déshonorée par des contes extravagans, par des prodiges plus ridicules que toutes es fables des métamorphoses? Pourquoi n'y a-t-il pas une seule religion, dont les préceptes, ne soient d'un sage, & dont les dogmes ne oient d'un fou? (On sent bien que j'excepte a nôtre, qui est en tout sens infiniment sage.)

N'est-ce point que les législateurs s'étant contentés de donner des préceptes raisonnables & utiles, les disciples des premiers disciples & les commentateurs ont voulu enchérir? Ils ont dit: Nous ne serons pas assez respectés, i notre fondateur n'a pas eu quelque chose le surnaturel & de divin. Il faut absolument que notre *Numa* ait eu des rendez-vous avec a nymphe *Egérie*; qu'une des cuisses de *Pythagore* ait été de pur or; que la mère de

Sammonocodom ait été vierge en accouchant de lui ; qu'il soit né sur une rose & qu'il soit devenu dieu.

Les premiers Chaldéens ne nous ont transmis que des préceptes moraux très-honnêtes ; cela ne suffit pas : il est bien plus beau que ces préceptes aient été annoncés par un brochet qui sortait deux fois par jour du fond de l'Euphrate pour venir faire un sermon.

Ces malheureux disciples, ces détest commentateurs n'ont pas vu qu'ils pervert le genre-humain. Tous les gens raisonn disent : Voilà des préceptes très bons ; j aurais bien dit autant : mais voilà des doctr impertinentes, absurdes, révoltantes, bles de décrier les meilleurs préceptes. rive-t-il ? ces gens raisonnables ont des pass tout comme les talapoins ; & plus ces p sont fortes, plus ils s'enhardissent à dire haut : Mes talapoins m'ont trompé sur la doctrine ; ils pourraient bien m'avoir trompé des maximes qui contredisent mes passions. A ils secouent le joug, parce qu'il a été mal-adroitement ; ils ne croient plus en DI parce qu'ils voient bien que *Sammonocodom* pas dieu. J'en ai déjà averti mon cher lect en quelques endroits, lorsque j'étais à Siam ; & je l'ai conjuré de croire en DIEU malgré les talapoins.

Le révérend père *Tachard* qui s'était tant amusé sur le vaisseau avec le jeune *Destouches* garde-marine, & depuis auteur de l'opéra d'Issé, savait bien que ce que je dis est très-vrai.

D'un frère cadet du dieu Sammonocodom.

VOYEZ ſi j'ai eu tort de vous exhorter ſouvent à définir les termes, à éviter les équivoques. Un mot étranger que vous traduiſez très-mal par le mot Dieu, vous fait tomber lle fois dans des erreurs très-groſſières. L'eſſence ſuprême, l'intelligence ſuprême, l'ame la nature, le grand-Etre, l'éternel géotre qui a tout arrangé avec ordre, poids ſure, voilà DIEU. Mais lorſqu'on donne me nom à *Mercure*, aux empereurs Ros, à *Priape*, à la divinité des tetons, à a divinité des feſſes, au dieu pet, au dieu de a chaiſe percée, on ne s'entend plus, on ne t plus où l'on en eſt. Un juge juif, une pèce de bailli eſt appelé dieu dans nos ſaintes écritures. Un ange eſt appelé dieu. On donne e nom de dieux aux idoles des petites nations voiſines de la horde juive.

Sammonocodom n'eſt pas dieu proprement ; & une preuve qu'il n'eſt pas dieu, c'eſt u'il devint dieu, & qu'il avait un frère ame *Thevatat* qui fut pendu & qui fut né.

Or, il n'eſt pas rare que dans une famille il ait un homme habile qui faſſe fortune, & autre mal-aviſé qui ſoit repris de juſtice. *ammonoçodom* devint ſaint, il fut canoniſé à a manière ſiamoiſe ; & ſon frère qui fut un mauvais garnement, & qui fut mis en croix, alla dans l'enfer, où il eſt encore.

Nos voyageurs ont rapporté que quand nous voulûmes prêcher un Dieu crucifié aux Siamois,

ils se moquèrent de nous. Il nous dirent que la croix pouvait bien être le supplice du frère d'un Dieu, mais non pas d'un Dieu lui-même. Cette raison paraissait assez plausible, mais elle n'est pas convaincante en bonne logique; car puisque le vrai Dieu donna pouvoir à *Pilate* de le crucifier, il put, à plus forte raison, donner pouvoir de crucifier son frère. En JESUS-CHRIST avait un frère, *St Jac* qui fut lapidé. Il n'en était pas moins Les mauvaises actions imputées à *Thevatat* frère du dieu *Sammonocodom*, étaient un faible argument contre l'abbé de *Ch* le père *Tachard*; car il se pouvait très- faire que *Thevatat* eût été pendu injustem & qu'il eût mérité le ciel au lieu dêtre d tout cela est fort délicat.

Au reste, on demande comment le *Tachard* put en si peu de temps apprendr bien le siamois pour disputer contre les poins ?

On répond que *Tachard* entendait la siamoise comme *François-Xavier* ente langue indienne.

SAMOTHRACE.

QUE la fameuse île de Samothrace soit l'embouchure de l'Hèbre, comme le dis t de dictionnaires, ou qu'elle en soit a milles, comme c'est la vérité; ce n'est pas que je recherche.

Cette île fut long-temps la plus cél tout l'Archipel & même de toutes

ux Cabires, ses hiérophantes, ses mystères donnèrent autant de réputation que le trou Patrice en eut en Irlande il n'y a pas long-nps. (a)

Cette Samothrace, qu'on appelle aujourd'hui ndrachi, est un rocher recouvert d'un de terre stérile, habitée par de pauvres eurs. Ils seraient bien étonnés si on leur que leur île eut autrefois tant de gloire; diraient, qu'est-ce que la gloire?

Je demande ce qu'étaient ces hiérophantes, francs-maçons sacrés qui célébraient leurs és antiques de Samothrace, & d'où ils nt eux & leurs dieux Cabires?

n'est pas vraisemblable que ces pauvres fussent venus de Phénicie, comme le dit art avec ses étymologies hébraïques, & le dit après lui l'abbé *Banier*. Ce n'est ainsi que les dieux s'établissent; ils sont e les conquérans qui ne subjuguent les nies que de proche en proche. Il y a trop de la Phénicie à cette pauvre île, pour les dieux de la riche Sidon & de la su-r Tyr soient venus se confiner dans cet

a) Ce trou *saint Patrice* ou *saint Patrik*, est une portes du purgatoire. Les cérémonies & les épreuves les moines fesaient observer aux pélerins qui venaient iter ce redoutable trou, ressemblaient assez aux céré-nies & aux épreuves des mystères d'*Isis* & de Samo-ace. L'ami lecteur qui voudra un peu approfondir la part de nos questions, s'apercevra fort agréablement e les mêmes friponneries, les mêmes extravagances t fait le tour de la terre; le tout pour gagner honneur argent.

Voyez l'extrait du purgatoire de *saint Patrice*, par *Sinner*,

ermitage. Les hiérophantes ne sont pas si so

Le fait est qu'il y avait des dieux Cabires, des prêtres Cabires, des mystères Cabires, dans cette ile chétive & stérile. Non-seul *Hérodote* en parle; mais le phénicien *Sancu niathon*, si antérieur à *Hérodote*, en parle dans ses fragmens heureusement conservés *Eusèbe*. Et qui pis est, ce *Sanchoniathon*, vivait certainement avant le temps où l place *Moïse*, cite le grand *Thaut*, le *Hermès*, le premier *Mercure* d'Egypte; grand *Thaut* vivait huit cents ans avant *choniathon*, de l'aveu même de ce l

Les Cabires étaient donc en honneur mille trois ou quatre cents ans avant notre vulgaire.

Maintenant si vous voulez savoir d'où naient ces dieux Cabires établis en S o n'est-il pas vraisemblable qu'ils ver Thrace le pays le plus voisin, & qu avait donné cette petite île pour y joi farces, & pour gagner quelque argent pourrait bien faire qu'*Orphée* eût été un ménétrier des dieux Cabires.

Mais qui étaient ces dieux? ils é qu'ont été tous les dieux de l'antiquité, fantômes inventés par des frippons gr sculptés par des ouvriers plus grossiers en & adorés par des brutes appelés h

Ils étaient trois Cabires; car nous avons observé que dans l'antiquité tout se fesait trois.

Il faut qu'*Orphée* soit venu très-long-après l'invention de ces trois dieux; car il admit qu'un seul dans ses mystères.

ais volontiers *Orphée* pour un focinien-
ri .
: -tiens les anciens dieux Cabires pour les
iers dieux des Thraces, quelques noms
s qu'on leur ait donnés depuis.
voici quelque chofe de bien plus cu-
pour l'hiftoire de Samothrace. Vous favez
a Grèce & la Thrace ont été affligées
efois de plufieurs inondations. Vous con-
: les déluges de *Deucalion* & d'*Ogygès*.
de Samothrace fe vantait d'un déluge
ancien, & fon déluge fe rapportait affez
is où l'on prétend que vivait cet ancien
Thrace nommé *Xiffutre*, dont nous
parlé à l'article *Ararat*.
ous pouvez vous fouvenir que les dieux
Xixutru ou *Xiffutre*, qui étaient probable-
: les Cabires, lui ordonnèrent de bâtir un
au d'environ trente mille pieds de long
cent douze pieds de large. Que ce vaiffeau
ı long-temps fur les montagnes de l'Ar-
: pendant le déluge. Qu'ayant embarqué
lui des pigeons & beaucoup d'autres animaux
ftiques, il lâcha fes pigeons pour favoir
s eaux s'étaient retirées, & qu'ils revinrent
crotés, ce qui fit prendre à *Xiffutre* le
t de fortir enfin de fon grand vaiffeau.
Vous me direz qu'il eft bien étrange que
choniathon n'ait point parlé de cette aven-
ure. Je vous répondrai que nous ne pouvons
décider s'il l'inféra ou non dans fon hiftoire,
qu'*Eusèbe*, qui n'a rapporté que quelques
nens de cet ancien hiftorien, n'avait aucun
rêt à rapporter l'hiftoire du vaiffeau & des
. Mais *Bérofe* la raconte ; & il y joint

du merveilleux, felon l'ufage de tous les anciens.

Les habitans de Samothrace avaient érigé des monumens de ce déluge.

Ce qui eft encore plus étonnant, & [illegible] nous avons déjà remarqué en partie; c ni la Grèce, ni la Thrace, ni aucun ne connut jamais le véritable déluge, déluge, le déluge de *Noé*.

Comment, encore une fois, un é auffi terrible que celui du fubmer toute la terre, put-il être ignoré des furvi comment le nom de notre père *Noé*, repeupla le monde, put-il être inc ceux qui lui devaient la vie? C [illegible] le étonnant de tous les prodiges, q[illegible] ne petits-fils aucun n'ait parlé de fon grand

Je me fuis adreffé à tous les doctes; ai dit: Avez-vous jamais lu quelque livre grec, tofcan, arabe, égyptien, indien, perfan, chinois, où le n[illegible] fe foit trouvé? Ils m'ont tous rép non. J'en fuis encore tout confondu.

Mais que l'hiftoire de cette inondati verfelle fe trouve dans une page d'un li dans le défert par des fugitifs, & page ait été inconnue au refte du m[illegible] le jufque vers l'an neuf cent de la fondat Rome; c'eft ce qui me pétrifie. Je n'en r p[illegible]s. Mon cher lecteur, crions bien *altitudo ignorantiarum!*

SAMSON.

N qualité de pauvres compilateurs par al-
bet, de ressasseurs d'anecdotes, d'éplucheurs
ninuties, de chiffonniers qui ramassent des
nilles au coin des rues, nous nous glori-
ons avec toute la fierté attachée à no
imes sciences d'avoir découvert qu'on joua
ort *Samson*, tragédie, sur la fin du seizième
en la ville de Rouen, & qu'elle fut
née chez *Abraham Couturier*. *Jean* ou
Milton, long-temps maître d'école à
dres, puis secrétaire pour le latin du par-
t nommé *le croupion*; *Milton*, auteur du
adis perdu & du Paradis retrouvé, fit la
édie de Samson agoniste; & il est bien cruel
ne pouvoir dire en quelle année.

Mais nous savons qu'on l'imprima avec une
ace, dans laquelle on vante beaucoup un
nos confrères les commentateurs, nommé
œus, lequel s'aperçut le premier, par la
e de son génie, que l'Apocalypse est une
édie. En vertu de cette découverte, il
agea l'Apocalypse en cinq actes, & y inséra
chœurs dignes de l'élégance & du beau
irel de la pièce. L'auteur de cette même
ce nous parle des belles tragédies de *St*
goire de Nazianze. Il assure qu'une tragédie
doit jamais avoir plus de cinq actes; &
r le prouver, il nous donne le Samson
niste de *Milton*, qui n'en a qu'un. Ceux
aiment les longues déclamations, seront
sfaits de cette pièce.

Une comédie de *Samſon* fut jouée long-temps en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717, par un nommé *Romagnéſi*; on la repréſenta ſur le théâtre français de la comédie prétendue italienne, anciennement le palais des ducs de Bourgogne. Elle fut imprimée & dédiée au duc d'*Orléans* régent de France.

Dans cette pièce ſublime, *Arlequin* valet de *Samſon* ſe battait contre un coq-d'inde, tandis que ſon maître emportait les portes de la ville de Gaza ſur ſes épaules.

En 1732 on voulut repréſenter à l'o[illegible]ra Paris une tragédie de *Samſon* miſe en [illegible] par le célèbre *Rameau*, mais on ne le [illegible] pas. Il n'y avait ni arlequin ni coq-d'i[illegible]e; la choſe parut trop ſérieuſe: on était [illegible] aiſe d'ailleurs de mortifier *Rameau* qui a[illegible] de grands talens. Cependant on joua [illegible] temps-là l'opéra de Jepthé, tiré de [illegible] testament, & la comédie de l'Enfant pro[illegible] tirée du nouveau.

Il y a une vieille édition du Samſon ag[illegible] de *Milton*, précédée d'un abrégé de l'hi[illegible] de ce héros; voici la traduction de cet abr[illegible]

Les Juifs, à qui DIEU avait promis par[illegible]ment tout le pays qui eſt entre le [illegible] d'Egypte & l'Euphrate, & qui pour leurs pé[illegible]chés n'eurent jamais ce pays, étaient au co[illegible]traire réduits en ſervitude; & cet eſcla[illegible] quarante ans. Or, il y avait un juif de la [illegible] de Dan, nommé *Mannué* ou *Mannoa*, & [illegible] femme de ce *Mannué* était ſtérile; & un [illegible] apparut à cette femme, & lui dit: Vous a[illegible] un fils, à condition qu'il ne boira [illegible]

in, qu'il ne mangera jamais de lièvre, & qu'on ne lui fera jamais les cheveux.

L'ange apparut ensuite au mari & à la femme; on lui donna un chevreau à manger, il n'en voulut point, & disparut au milieu de la fumée; & la femme dit : Certainement nous mourrons, car nous avons vu un Dieu. Mais en moururent pas.

L'esclave *Samson* naquit, fut consacré nazaréen; & dès qu'il fut grand, la première chose qu'il fit fut d'aller dans la ville phénicienne ou philistine de Tamnala courtiser une d'un de ses maîtres, qu'il épousa.

En allant chez sa maîtresse, il rencontra un lion, le déchira en pièces de sa main nue comme il eût fait un chevreau. Quelques jours après il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule de ce lion mort, avec un rayon de miel, quoique les abeilles ne se reposent jamais sur des charognes.

Alors il proposa cette énigme à ses camarades : La nourriture est sortie du mangeur, & le doux est sorti du dur. Si vous devinez, je vous donnerai trente tuniques & trente robes, sinon vous me donnerez trente robes & trente tuniques. Ses camarades ne pouvant deviner le fait en quoi consistait le mot de l'énigme, gagnèrent la jeune femme de *Samson*; elle tira le secret de son mari, & il fut obligé de leur donner trente tuniques & trente robes : Ah ! leur dit-il, si vous n'aviez pas labouré avec ma vache, vous n'auriez pas deviné.

Aussitôt le beau-père de *Samson* donna un autre mari à sa fille.

Samson, en colère d'avoir perdu sa femme, alla prendre sur le champ trois cents renards, les attacha tous ensemble par la queue avec des flambeaux allumés, & ils allèrent mettre le feu dans les blés des Philistins.

Les Juifs esclaves ne voulant point être par leurs maîtres pour les exploits de *S*, vinrent le surprendre dans la caverne il demeurait, le lièrent avec de grosses co & le livrèrent aux Philistins. Dès qu'il en milieu d'eux, il rompt ses cordes ; & trouv une mâchoire d'âne, il tue en un tour de mille philistins avec cette mâchoire. Un effort l'ayant mis tout en feu, il se m de soif. Aussitôt DIEU fit jaillir une fon d'une dent de la mâchoire d'âne. *Samson* bu s'en alla dans Gaza ville philistine : devint sur le champ amoureux d'une joie. Comme il dormait avec elle, les Ph fermèrent les portes de la ville, & nèrent la maison ; il se leva, prit les & les emporta. Les Philistins, au dé ne pouvoir venir à bout de ce héros, s sèrent à une autre fille de joie nommée avec laquelle il couchait pour lors. lui arracha enfin le secret en quoi c sa force. Il ne fallait que le tondre p rendre égal aux autres hommes ; on le to il devint faible, on lui creva les yeux, fit tourner la meule & jouer du viol jour qu'il jouait du violon dans un philistin, entre deux colonnes du te fut indigné que les Philistins eussent des à colonnade, tandis que les Juifs n'a qu'un tabernacle porté sur quatre

it que ses cheveux commençaient à reve-
Transporté d'un saint zèle, il jeta à terre
eux colonnes; le temple fut renversé; les
istins furent écrasés & lui aussi.
elle est mot à mot cette préface.
est cette histoire qui est le sujet de la pièce.
ilton & de *Romagnési* : elle était faite
la farce italienne.

SCANDALE.

NS rechercher si le scandale était origi-
ent une pierre qui pouvait faire tomber
s, ou une querelle, ou une séduction,
us-nous-en à la signification d'aujourd'hui.
scandale est une grave indécence. On l'ap-
ie principalement aux gens d'église. Les
tes de *la Fontaine* sont libertins, plusieurs
oits de *Sanchez*, de *Tambourin*, de *Mo-*
, sont scandaleux.
n est scandaleux par ses écrits ou par sa
uite. Le siége que soutinrent les augustins
re les archers du guet, au temps de la
de, fut scandaleux. La banqueroute du
jésuite *la Valette* fut plus que scanda-
. Le procès des révérends pères capucins
Paris en 1764, fut un scandale très-ré-
ssant. Il faut en dire ici un petit mot pour
ation du lecteur.
es révérends pères capucins s'étaient battus
le couvent; les uns avaient caché leur
nt, les autres l'avaient pris. Jusque-là ce
ait qu'un scandale particulier, une pierre
ne pouvait faire tomber que des capucins;

mais quand l'affaire fut portée au parlement, le ſcandale devint public.

Il eſt dit (*a*) au procès qu'il faut douze cents livres de pain par ſemaine au couvent de Saint-Honoré, de la viande, du vin, du b ... à proportion, & qu'il y a quatre quêteurs ... titre d'office chargés de lever ces contributio... la ville. Quel ſcandale épouvan... ! ... cents livres de viande & de pain par ſen... pour quelques capucins, tandis que tant ... tiſtes accablés de vieilleſſe, & tant ... veuves ſont expoſés tous les jours a ... misère !

(*b*) Que le révérend père *Dorothée* ſe fait trois mille livres de renſe aux dép... couvent, & par conſéquent aux dép... public, voilà non-ſeulement un ſcandale e... me, mais un vol manifeſte ; & un vol ... la claſſe la plus indigente des citoyens de ... car ce ſont les pauvres qui payent la tax... poſée par les moines mendians. L'igno... la faibleſſe du peuple lui perſuadent qu... peut gagner le ciel qu'en donnant ſon ... ſaire dont ces moines compoſent leur ſuj... Il a donc fallu que de ce ſeul chef frère ... *rothée* ait extorqué vingt mille écus au ... aux pauvres de Paris, pour ſe faire mille ... de rente.

Songez-bien, mon cher lecteur, ... telles aventures ne ſont pas rares ... dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire,

(*a*) Page 27 du mémoire contre frère Ach... préſenté au parlement.

(*b*) Page 3.

duit tant de bons livres. Je vous l'ai dit, le peuple ne lit point. Un capucin, écollet, un carme, un picpus, qui con- qui prêche, est capable de faire lui us de mal que les meilleurs livres ne r jamais faire de bien.

rais proposer aux ames bien nées de re dans une capitale un certain nombre capucins, d'anti-récollets, qui iraient on en maison recommander aux pères es d'être bien vertueux & de garder gent pour l'entretien de leur famille, soutien de leur vieillesse ; d'aimer DIEU t leur cœur, & de ne jamais rien donner oines. Mais revenons à la vraie signifi- du mot scandale.

c) Dans ce procès des capucins, on accuse Grégoire d'avoir fait un enfant à made- le *Bras-de-fer*, & de l'avoir ensuite à *Moutard* le cordonnier. On ne dit si frère *Grégoire* a donné lui-même la iction nuptiale à sa maîtresse & à ce pauvre *ard* avec dispense. S'il l'a fait, voilà le ile le plus complet qu'on puisse donner ; renferme fornication, vol, adultère, & rilége. *Horresco referens.*

e dis d'abord fornication ; puisque frère *égoire* forniqua avec *Magdelène Bras-de-fer*, n'avait alors que quinze ans.

Je dis vol ; puisqu'il donna des tabliers & rubans à *Magdelène*, & qu'il est évident il vola le couvent pour les acheter, pour

c) Page 43.

payer les foupers, & les frais des cc
& les mois de nourrice.

Je dis adultère ; puifque ce méchant
continua à coucher avec madame *Mon*

Je dis facrilége ; puifqu'il confeffait
lène. Et s'il maria lui-même fa maî
figurez-vous quel homme c'était qu
Grégoire.

Un de nos collaborateurs & coopéra
ce petit ouvrage des *Queftions philofo
& encyclopédiques*, travaille à faire u
de morale fur les fcandales, contre l'
de frère *Patouillet.* Nous efpérons que l
en jouira inceffamment.

SCHISME.

ON a inféré dans le grand Dictionnai
cyclopédique tout ce que nous avions
grand fchifme des Grecs & des Latins,
l'*Effai fur les mœurs & l'efprit des n*
Nous ne voulons pas nous répéter.

Mais en fongeant que fchifme fignifie
rure, & que la Pologne eft déchirée,
ne pouvons que renouveler nos plaint
cette fatale maladie particulière aux chr
Cette maladie, que nous n'avons pa
décrite, eft une efpèce de rage qui fe
d'abord aux yeux & à la bouche : on r
avec un œil enflammé celui qui ne pe
comme nous ; on lui dit les injures le
atroces. La rage paffe enfuite aux main
écrit des chofes qui manifeftent le tra
au cerveau. On tombe dans des convi

démoniaque, on tire l'épée, on se bat
ivec acharnement jusqu'à la mort. La médecine
a pu jusqu'à présent trouver de remède à
tte maladie, la plus cruelle de toutes. Il n'y
que la philosophie & le temps qui puissent la
rir.

Les Polonais sont aujourd'hui les seuls chez
la contagion dont nous parlons fasse des
avages. Il est à croire que cette maladie hor-
e est née chez eux avec la plika. Ce sont
maladies de la tête qui sont bien funestes.
propreté peut guérir la plika; la seule
se peut extirper le schisme.

On dit que ces deux maux étaient inconnus
hez les Sarmates quand ils étaient païens.
a plika n'attaque aujourd'hui que la populace;
nais tous les maux nés du schisme dévorent
jourd'hui les plus gands de la république.

L'origine de ce mal est dans la fertilité de
s terres qui produisent beaucoup de blé.
bien triste que la bénédiction du ciel les
rendus si malheureux. Quelques provinces
prétendu qu'il fallait absolument mettre
levain dans leur pain; mais la plus grande
ie du royaume s'est obstinée à croire qu'il
a de certains jours de l'année où la pâte
mentée était mortelle. (*a*)

Voilà une des premières origines du schisme
de la déchirure de la Pologne; la dispute
igri le sang. D'autres causes s'y sont jointes.
Les uns se sont imaginés, dans les convul-
is de cette maladie, que le St Esprit pro-

(*a*) Allusion à la querelle pour le pain ordinaire avec
il les Russes communient, & le pain azyme des Po-
is du rite de Rome.

cédait du père & du fils, & les autres ont crié qu'il ne procédait que du père. Les deux partis, dont l'un s'appelle le parti romain, & l'autre le diffident, se sont regardés mutuellement comme des pestiférés; mais par un symptôme singulier de ce mal, les pestiférés diffidens ont voulu toujours s'approcher des catholiques, & les catholiques n'ont jamais voulu s'approcher d'eux.

Il n'y a point de maladie qui ne varie l coup. La diète, qu'on croit si salu a été si pernicieuse à cette nation, qu' d'une diète au mois de juin 1768, les de Uman, de Zablotin, de Tetiou, lianka, de Zafran, ont été détruites & dées de sang; & que plus de deux cent malades ont péri misérablement.

D'un côté l'empire de Russie, & de l'empire de Turquie ont envoyé cent chirurgiens pourvus de lancettes, de bis & de tous les instrumens propres à cou membres gangrenés; la maladie n'en que plus violente. Le transport au c été si furieux, (*b*) qu'une quaran malades se sont assemblés pour dissèq roi qui n'était nullement attaqué du mal, dont la cervelle & toutes les parties n étaient très-saines, ainsi que nous l'a observé à l'article *Superstition*. On croit on s'en rapportait à lui, il pourrait g nation; mais un des caractères de cette ladie si cruelle est de craindre la g comme les enragés craignent l'eau.

(*b*) Assassinat du roi de Pologne commis à Varso

Nous avons des savans qui prétendent que l vient anciennement de la Palestine, & e les habitans de Jérusalem & de Samarie furent long-temps attaqués. D'autres croient le premier siége de cette peste fut l'Egypte, que les chiens & les chats qui étaient en nde considération, étant devenus enragés, uniquèrent la rage du schisme à la plupart egyptiens qui avaient la tête faible.

On remarque sur-tout que les Grecs qui vagèrent en Egypte, comme *Timée* de Locres *Platon*, eurent le cerveau un peu blessé. s ce n'était ni la rage, ni la peste pro- nt dite; c'était une espèce de délire dont s'aperçevait même que difficilement, & etait souvent caché sous je ne sais quelle rence de raison. Mais les Grecs ayant le temps porté leur mal chez les nations l'occident & du septentrion, la mauvaise position des cerveaux de nos malheureux ys, fit que la petite fièvre de *Timée* de es & de *Platon* devint chez nous une agion effroyable, que les médecins appe- t tantôt intolérance, tantôt persécution, tot guerre de religion, tantôt rage, tantôt

Nous avons vu quels ravages ce fléau épouvantable a faits sur la terre. Plusieurs médecins sont présentés de nos jours pour extirper ce mal horrible jusque dans sa racine. Mais qui le croirait! il se trouve des facultés entières de médecine, à Salamanque, à Coimbre, en Italie, à Paris même, qui soutiennent que le schisme, la déchirure, est nécessaire à l'homme; que les mauvaises humeurs s'évacuent

par les blessures qu'elle fait ; que l'enthousiasme, qui est un des premiers symptômes du mal, exalte l'ame, & produit de très-bonnes choses ; que la tolérance est sujette à m inconvéniens ; que si tout le monde tolérant, les grands génies m ; de ce ressort qui a produit tant de be x vra théologiques ; que la paix est un grand mal pour un Etat, parce que la paix plaisirs, & que les plaisirs, à la long, raient adoucir la noble férocité qui forme héros ; que si les Grecs avaient fait un t de commerce avec les Troyens au lieu leur faire la guerre, il n'y aurait d'*Achille*, ni d'*Hector*, ni d'*Homère*, que le genre-humain aurait croupi dans l rance.

Ces raisons sont fortes, je l'avoue ; mande du temps pour y répondre.

SCOLIASTE.

PAR exemple, *Dacier* & son illust étaient, quoi qu'on dise, des tradu e des scoliastes très-utiles. C'était core. des singularités du grand siècle, qu'un & sa femme nous fissent connaître *Homere* *Horace*, en nous apprenant les mœurs usages des Grecs & des Romains, dans même temps où *Boileau* donnait son Art p tique, *Racine* Iphigénie & Athalie, *Quin* Atys & Armide, où *Fénélon* écrivait son Télémaque, où *Bossuet* déclamait ses oraisons funèbres, où *le Brun* p gnait, où G

it, où *Ducange* fouillait les ruines des
es barbares pour en tirer des *tréfors*, &c.
c. : remercions les *Daciers* mari & femme.
plusieurs questions à leur propofer.

Questions sur Horace, à M. Dacier.

OUDRIEZ-VOUS, Monsieur, avoir la
le me dire pourquoi dans la vie d'*Horace*
tee à *Suétone*, vous traduisez le mot
ste *purissimum penem*, par petit débau-
r. Il me semble que les Latins, dans le
familier, entendaient par *purus penis*,
les Italiens modernes ont entendu par
coglione, faceto coglione, phrase que
traduisions à la lettre au seizième siècle,
notre langue était un composé de welche
talien. *Purissimus penis* ne signifierait-il
un convive agréable, un bon compagnon?
issimus exclut le débauché. Ce n'est pas
je veuille insinuer par-là qu'*Horace* ne fût
débauché ; à Dieu ne plaise.

Je ne sais pourquoi vous dites (*a*) qu'une
e de guitare grecque, le *barbiton*, avait
onnement des cordes de soie. Ces cordes
raient point rendu de son, & les premiers
; ne connaissaient point la soie.

Il faut que je vous dise un mot sur la qua-
ième ode, (*b*) dans laquelle « le beau prin-
temps revient avec le Zéphyre ; *Vénus* ra-
mène les Amours, les Grâces, les Nymphes ;
elles dansent d'un pas léger & mesuré aux

(*a*) Remarques sur l'ode I du livre I.
(*b*) Ode IV.

» doux rayons de *Diane* qui les regarde,
» tandis que *Vulcain* embrase les forges des
» laborieux Cyclopes. »

Vous traduisez : *Vénus recommence à dan au clair de la lune avec les Grâces & les Nymphes, pendant que Vulcain est empressé à faire travailler ses Cyclopes.*

Vous dites dans vos remarques que l'on n'a jamais vu de cour plus jolie que celle de *Vénus*, & qu'*Horace* fait ici une allégorie fort galante. Car par *Vénus* il entend les femmes ; par les Nymphes il entend les filles ; & par *Vulcain* il entend les sots qui se tuent du soin de leurs affaires, tandis que leurs femmes se divertissent. Mais êtes-vous bien sûr qu'*Horace* ait entendu tout cela ?

Dans l'ode sixième, *Horace* dit :

Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus vacui, sive quid urimur.
Non præter solitum leves.

« Pour moi, soit que je sois libre, soit
» j'aime, suivant ma légéreté ordinaire,
» chante nos festins & les combats de
» jeunes filles qui menacent leurs amans de
» leurs ongles qui ne peuvent les blesser. »

Vous traduisez : *En quelque état que je sois, libre ou amoureux, & toujours prêt à changer, je ne m'amuse qu'à chanter les combats des jeunes filles qui se font les ongles pour mieux égratigner leurs amans.*

is j'oserais vous dire, Monsieur, qu'*Horace*

le point d'égratigner, & que mieux on
e ses ongles, moins on égratigne.

voici un trait plus curieux que celui des
es qui égratignent. Il s'agit de *Mercure* dans
dixième ; vous dites qu'il est très-vrai-
blable qu'on n'a donné à *Mercure* la qualité
dieu des larrons (*c*) *que par rapport à Moïse,*
commanda à ses Hébreux de prendre tout
'ils pourraient aux Egyptiens, comme le
rque le savant Huet évêque d'Avranches
sa Démonstration évangélique.

Ainsi, selon vous & cet évêque, *Moïse* &
ure sont les patrons des voleurs. Mais
avez combien on se moqua du saint évêque
nt de *Moïse* un *Mercure*, un *Bacchus*, un
a, un *Adonis*, &c. Assurément *Horace*
se doutait pas que *Mercure* serait un jour
ré à *Moïse* dans les Gaules.

Qu t à cette ode à *Mercure*, vous croyez
e c'est une hymne dans laquelle *Horace*
adore ; & moi je soupçonne qu'il s'en moque.
Vous croyez qu'on donna l'épithète de *Liber*
cchus, (*d*) parce que les rois s'appelaient
Liberi. Je ne vois dans l'antiquité aucun roi
pris ce titre. Ne se pourrait-il pas que la
te avec laquelle les buveurs parlent à
ble, eût valu cette épithète au dieu des
eurs ?

O matre pulchrâ filia pulchrior. (*e*)

(*c*) Ode X.

(*d*) Notes sur l'ode XII.

(*e*) Ode XVI.

Vous traduisez : *Belle Tendaris, qui pouvez seule remporter le prix de la beauté sur votre charmante mère.* *Horace* dit seulement : « Votre » mère est belle & vous êtes plus belle encore. » Cela me paraît plus court & mieux ; mais je puis me tromper.

Horace, dans cette ode, dit que *Prométhée* ayant pétri l'homme de limon, fut obligé d'y ajouter les qualités des autres animaux, & qu'il mit dans son cœur la colère du lion.

Vous prétendez que cela est imité de *Simonide* qui assure que DIEU ayant fait l'homme, n'ayant plus rien à donner à la femme, prit chez les animaux tout ce qui lui convenait, donna aux unes les qualités du pourceau, autres celles du renard, à celles-ci les talens du singe, à ces autres celles de l'âne. Assurément *Simonide* n'était pas galant, ni *Dacier* non plus.

In me tota ruens Venus (f)
Cyprum deseruit.

Vous traduisez : *Venus a quitté entièrement Chypre pour venir loger dans mon cœur.*

N'aimez-vous pas mieux ces vers de *Racine*?

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Dulce ridentem Lalagem, amabo dulce loquentem. (g)

J'aimerai Lalagé qui parle & qui rit avec tant de grâce.

(f) Ode XIX.
(g) Ode XXII.

vous pas encore mieux la traduc-
Sapho par *Boileau ?*

...e l'on voit quelquefois doucement lui sourire,
...e, l'on voit quelquefois tendrement lui parler.

Quis desiderio sit pudor aut modus. (h)
[illegible] cari capitis ?

...raduisez : *Quelle honte peut-il y avoir*
... un homme qui nous était si cher ? &c. &c.
mot de *honte* ne rend point ici celui de
... *que peut-il y avoir*, n'est pas le style
e. J'aurais peut-être mis à la place
...t-on rougir de regretter une tête si
, peut-on sécher ses larmes ? »

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est.

...us traduisez : *C'est aux Thraces de se ...tre avec les verres qui ont été faits pour ...ie.*

...ne buvait point dans des verres alors,
...Thraces encore moins que les Romains.
...t-il pas mieux valu dire « C'est
...barbarie des Thraces d'ensanglanter des
...destinés à la joie ? »

Nunc est bibendum, nunc pede libero (i)
Pulsanda tellus.

Vous traduisez : *C'est maintenant, mes chers*

(h) Ode XXIII.
(i) Ode XXXVII.

amis, qu'il faut boire, & que sans rien ci dre il faut danser de toute sa force.

Frapper la terre d'un pas libre en cade ce n'est pas danser de toute sa force. C expression même n'est ni agréable, ni no ni d'*Horace*.

Je saute par-dessus cent questions gran ticales que je voudrais vous faire, pour demander compte du *vin superbe* de Céc Vous voulez absolument qu'*Horace* ait di

Tinget pavimentum superbo (*k*)
Pontificum potiore canis.

Vous traduisez: *Il inondera ses chambr ce vin qui nagera sur ces riches parquets ce vin qui aurait dû être réservé pour les tins des pontifes.*

Horace ne dit rien de tout cela. Con voulez-vous que du vin dont on fait petite libation dans le *triclinium*, dans la à manger, inonde ces chambres? pou prétendez-vous que ce vin dût être ré pour les pontifes? J'ai d'excellent vin de laga & de Canarie; mais je vous r je ne l'enverrai pas à mon évêque.

Horace parle d'un superbe parquet, d magnifique mosaïque; & vous m'allez p d'un vin superbe, d'un vin magnifique. C dans toutes les éditions d'Horace, *Tinget p mentum superbum*, & non pas *superbo*.

Vous dites que c'est un grand senti religion dans *Horace*, de ne vouloir reu

(*k*) Liv. II, ode XIV.

vin que pour les prêtres. Je crois, me vous, qu'*Horace* était très-religieux, oin tous ses vers pour les bambins; mais se qu'il aurait encore mieux aimé boire vin de Cécube, que de le réserver les prêtres de Rome,

tus drceri gaudet ionicos
itura virgo & fingitur artubus, &c.

traduisez: *Le plus grand plaisir de nos r a marier, est d'apprendre les danses las- s des Ioniens. A cet usage elles n'ont point onte de se rendre les membres souples, & es former à des postures déshonnêtes.*

de phrases pour deux petits vers! ah, neur, des postures déshonnêtes! S'il y a le latin *fingitur artubus*, & non pas *ar- s*, cela ne signifie-t-il pas « Nos jeunes lles apprennent les danses & les mouve- voluptueux des Ioniennes? » & rien us.

x tombe sur cette ode, (*l*) *horrida tem- ts.*

Vous dites que le vieux commentateur se npe en pensant que *contraxit cœlum* signifie, *s a caché le ciel;* & pour montrer qu'il s'est pé; vous êtes de son avis.

nsuite, quand *Horace* introduit le docteur *ron* précepteur d'*Achille*, annonçant à son re, pour l'encourager, qu'il ne reviendra de Troye:

Unde tibi reditum Parcæ subtemine certo
Rupêre.

) Liv. V, ode XIII.

Vous traduisez : *Les Parques ont coupé fil de votre vie.*

Mais ce fil n'est pas coupé. Il le sera ; n *Achille* n'est pas encore tué. *Horace* ne p point de fil ; *parcæ* est là pour *fata*. Cela v dire mot à mot : « Les destins s'opposent » votre retour. »

Vous dites que *Chiron savait cela par l même, car il était grand astrologue.*

Vous ne voulez pas que *dulcibus allo* signifie *de doux entretiens.* Que voulez-v donc qu'il signifie ? Vous assurez positi que *rien n'est plus ridicule, & qu'Achille parlait jamais à personne.* Mais il parlait *Patrocle*, à *Phœnix*, à *Automedon*, aux pitaines thessaliens. Ensuite vous imaginez le mot *alloqui* signifie *consoler*. Ces contra tions peuvent égarer *studiosam juventutem*

Dans vos remarques sur la troisième du second livre, vous nous apprenez que sirènes s'appelaient de ce nom chez les Gr parce que *sir* signifiait *cantique* chez les breux. Est-ce *Bochart* qui vous l'a dit ? Croy vous qu'*Homère* eût beaucoup de liaisons a les Juifs ? Non, vous n'êtes pas du nom de ces fous qui veulent faire accroire aux que tout nous vient de cette misérable na juive, qui habitait un si petit pays, & qui si long-temps inconnue à l'Europe entière.

Je pourrais faire des questions sur ch ode & sur chaque épître, mais ce serait gros livre. Si jamais j'ai le temps, je v proposerai mes doutes, non-seulement ces odes, mais encore sur les satires,

res & l'Art poëtique. Mais à présent il ut que je parle à madame votre femme.

A madame Dacier, sur Homère.

Madame, sans vouloir troubler la paix de otre ménage, je vous dirai que je vous estime vous respecte encore plus que votre mari: il n'est pas le seul traducteur & commen r, & vous êtes la seule traductrice & nentatrice. Il est si beau à une Française oir fait connaître le plus ancien des poëtes, nous vous devons d'éternels remercîmens. e commence par remarquer la prodigieuse érence du grec à notre welche, devenu n & ensuite français.

Voici votre élégante traduction du commen ement de l'Iliade.

« Déesse, chantez la colère d'*Achille* fils de *Pélée*; cette colère pernicieuse qui causa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita lans le sombre royaume de *Platon* les ames généreuses de tant de héros, & livra leurs corps en proie aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils d'*Atrée* & le divin *Achille*; ainsi les décrets de *Jupiter* s'accomplissaient. Quel Dieu les jeta dans ces dissentions? Le fils de *Jupiter* & de *Latone*, irrité contre le roi qui avait déshonoré *Chrysès* son sacrificateur, envoya sur l'armée une affreuse maladie qui emportait les peuples. Car *Chrysès* étant allé aux vaisseaux des Grecs chargé de présens pour la rançon de sa fille, & tenant dans ses mains les bandelettes sacrées

» d'*Apollon* avec le sceptre d'or, pria h
» blement les Grecs, & sur-tout les deux m
» d'*Atrée* leurs généraux. *Fils d'Atrée*, leu
dit-il, *& vous généreux Grecs, que les Di*
qui habitent l'Olympe vous fassent la grâce
détruire la superbe ville de Priam, & de
voir heureusement de retour dans votre patri
mais rendez-moi ma fille en recevant ces pr
sens, & respectez en moi le fils du grand Jup
Apollon, dont les traits sont inévita
» Tous les Grecs firent connaître par un
» mure favorable, qu'il fallait respecte
» ministre du Dieu, & recevoir
» présens. Mais cette demande a
» *memnon* aveuglé par sa colère. »

Voici la traduction mot à mot, & vers
ligne.

La colère chantez, déesse, de péliade Achille,
Funeste, qui infinis aux Akaïens maux apporta,
Et plusieurs fortes ames à l'enfer envoya
De héros; & à l'égard d'eux, proie les fit aux
Et à tous les oiseaux. S'accomplissait la volonté de
Depuis que d'abord différèrent disputans
Agamemnon chef des hommes & le divin Ac
Qui des Dieux par dispute les commit à combat
De Latone & de Dieu le fils. Car contre le roi ét
irrité
Il suscita dans l'armée une maladie mauvaise, & m
raient les peuples.

Il n'y a pas moyen d'aller plus loin.
échantillon suffit pour montrer le différent
des langues, & pour faire voir comb
traductions littérales sont ridicules.

pourrais vous demander pourquoi vous parlé du sombre royaume de *Pluton*, & vautours dont *Homère* ne dit rien ?
»urquoi vous dites qu'*Agamemnon* avait ›noré le prêtre d'*Apollon* ? Déshonorer ôter l'honneur. *Agamemnon* n'avait ôté prêtre que sa fille. Il me semble que le *itimao* ne signifie pas en cet endroit er, mais mépriser, maltraiter.

[uoi vous faites dire à ce prêtre, que ıx vous fassent la grâce de détruire, termes *vous fassent la grâce*, sem-pris de notre catéchisme. *Homère* dit, ıes Dieux habitans de l'Olympe vous don- de détruire la ville de Troye.

Doien olympia domata echontes
Ekpersai priamoio polin.

·quoi vous dites que tous les Grecs connaître par un murmure favorable, fallait respecter le ministre des Dieux ? Il t point question dans *Homère* d'un murmure rable. Il y a expressément, tous dirent *es epiphemisan.*

vous avez par-tout ou retranché, on ajouté, changé ; & ce n'est pas à moi de décider vous avez bien ou mal fait.

Il n'y a qu'une chose dont je sois sûr, & ıt vous n'êtes pas convenue ; c'est que si t aujourd'hui un poëme tel que celui *nère*, on serait, je ne dis pas seulement d'un bout de l'Europe à l'autre, mais je entièrement ignoré ; & cependant l'Iliade ait un poëme excellent pour les Grecs. Nous

avons vu combien les langues diffèrent. moeurs, les usages, les, sentimens, les id diffèrent bien davantage.

Si je l'osais, je comparerais l'Iliade au l de *Job*; tous deux sont orientaux, fort ciens, également pleins de fictions, d'im & d'hyperboles. Il y a dans l'un & dans l'a des morceaux qu'on cite souvent. Les h de ces deux romans se piquent de parler coup & de se répéter: les amis s'y disent injures, Voila bien des ressemblances.

Que quelqu'un s'avise aujourd'hui un poëme dans le goût de *Job*, vo v comme il sera reçu.

Vous dites dans votre préface qu'il est possible de mettre *Homère* en vers françai dites que cela vous est impossible, parce vous ne vous êtes pas adonnée à notre poé Les Géorgiques de *Virgile* sont bien plus ciles à traduire; cependant on y est p e

Je suis persuadé que nous avons deux trois poëtes en France qui traduiraient *Homère*; mais en même temps je suis tri vaincu qu'on ne les lira pas s'ils ne ch s'ils n'adoucissent, s'ils n'élaguent pre ie La raison en est, Madame, qu'il faut éc pour son temps, & non pour les temps p Il est vrai que notre froid *la Motte* a t adouci, tout élagué; & qu'on ne l'en a lu davantage. Mais c'est qu'il a tout

Un jeune homme vint ces jours passes montrer une traduction d'un morceau du v quatrième livre de l'Iliade. Je le mets ici vos yeux, quoique vous ne vous conna :e en vers français.

L'horizon se couvrait des ombres de la nuit ;
L'infortuné Priam, qu'un Dieu même a conduit,
Entre, & paraît soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector, en ce moment tranquille,
Par un léger repas suspendait ses douleurs.
Il se détourne ; il voit ce front baigné de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable
ne le fardeau des ans & la douleur accable,
halant à ses pieds ses sanglots & ses cris,
lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osait sur Achille encor jeter la vue.
voulait lui parler, & sa voix s'est perdue.
in il le regarde, & parmi ses sanglots
Tremblant, pâle, & sans force, il prononce ces mots :

Songez, Seigneur, songez que vous avez un père...
Il ne put achever. — Le héros sanguinaire
ntit que la pitié pénétrait dans son cœur.
iam lui prend les mains. — Ah prince, ah mon vainqueur !
étais père d'Hector ! ... & ses généreux frères
ttaient mes derniers jours & les rendaient prospères...
Ils ne sont plus.... Hector est tombé sous vos coups...
isse l'heureux Pélée entre Thétis & vous
Prolonger de ses ans l'éclatante carrière !
Le seul nom de son fils remplit la terre entière ;
Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui.
Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
las ! tout mon bonheur & toute mon attente
de voir de mon fils la dépouille sanglante ;
De racheter de vous ces restes mutilés,
Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.

Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
Achille, accordez-moi cette grâce funeste,
Et laissez-moi jouir de ce spectacle affreux.

Le héros qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours sont tissus de regrets & d'alarmes,
Lui dit il; par mes mains les Dieux vous ont frappé;
Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le temps loin des yeux de mon père,
Je teindrai de mon sang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi:
Vous perdez votre fils & je perds un ami.
Tel est donc des humains le destin déplorable.
Dieu verse donc sur nous la coupe inépuisable,
La coupe des douleurs & des calamités;
Il y mêle un moment de faibles voluptés,
Mais c'est pour en aigrir la fatale amertume.

Me conseillez-vous de continuer? me dit le jeune homme. Comment! lui répondis-je, vous mêlez aussi de peindre! il me semble je vois ce vieillard qui veut parler, & dans sa douleur ne peut d'abord que prononcer quelques mots étouffés par ses soupirs. C n'est pas dans *Homère*, mais je vous le donne. Je vous fais même bon gré d'av esquivé les deux tonneaux qui feraient un mau vais effet dans notre langue, & sur-tout d'avoi accourci. Oui, oui, continuez. La nati vous donnera pas quinze mille livres sterli comme les Anglais les ont données à *Pope* mais peu d'Anglais ont eu le courage de l ue son Iliade.

yez-vous de bonne foi, que depuis Ver-
nes jusqu'à Perpignan; & jusqu'à St Malo,
trouviez beaucoup de Grecs qui s'inté-
à *Eurithion* tué autrefois par *Nestor*; à
os, fils de *Thalesious*, tué par *Anti-
us*; à *Simoisious*, fils d'*Athemion*, tué
Telamon; & à *Pirous*, fils d'*Embrasous*,
à la cheville du pied droit? Nos vers
cent fois plus difficiles à faire que des
s, n'aiment point ces détails. J'ose
epondre qu'aucune de nos dames ne vous
Et que deviendrez-vous sans elles? si elles
toutes des *Dacier*, elles vous liraient
re ins. N'est-il pas vrai, Madame? on
réussira jamais si on ne connaît bien le
de son siècle & le génie de sa langue.

SECTE.

ECTION PREMIÈRE.

OUTE secte, en quelque genre que ce
être, est le ralliement du doute & de
. Scotistes, thomistes, réaux, nomi-
, papistes, calvinistes, molinistes, jansé-
, ne sont que des noms de guerre.
n'y a point de secte en géométrie; on ne
int un euclidien, un archimédien.
ind la vérité est évidente, il est impos-
qu'il s'élève des partis & des factions.
on n'a disputé s'il fait jour à midi.
partie de l'astronomie qui détermine le
astres & le retour des éclipses étant

une fois connue, il n'y a plus de dispute
les astronomes.

On ne dit point en Angleterre, j
newtonien, je suis lockien, halleyen ;
quoi ? parce que quiconque a lu, ne
refuser son consentement aux vérités
gnées par ces trois grands-hommes. Plus *N*
est révéré, moins on s'intitule newtonie
mot supposerait qu'il y a des anti-newto
en Angleterre. Nous avons peut-être e
quelques cartésiens en France ; c'est un
ment parce que le système de *Descart*
un tissu d'imaginations erronées & ridicu

Il en est de même dans le petit nomb
vérités de fait qui sont bien constatées.
actes de la tour de Londres ayant été aut
tiquement recueillis par *Rymer*, il n'y a
de rymériens, parce que personne ne s'
de combattre ce recueil. On n'y trouv
contradictions, ni absurdités, ni prodiges ;
qui révolte la raison, rien, par conséqu
que des sectaires s'efforcent de soutenir o
renverser par des raisonnemens absurdes. T
le monde convient donc que les actes de *R*
sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan, donc il y a des
qui ne le sont pas, donc vous pourri
avoir tort.

Quelle serait la religion véritable,
christianisme n'existait pas ? c'est celle
quelle il n'y a point de sectes ; celle
quelle tous les esprits s'accordent nécessai
ment.

Or, dans quel dogme tous les esprits
sont-ils accordés ? dans l'adoration d'un

dans la probité. Tous les philosophes de la
erre qui ont eu une religion, dirent dans
ıs les temps : Il y a un Dieu, & il faut
re juste. Voilà donc la religion universelle
lie dans tous les temps & chez tous les
nes.

.e point dans lequel ils s'accordent tous
ınc vrai, & les systèmes par lesquels ils
nt sont donc faux.

secte est la meilleure, me dit un bramo.
ıs, mon ami, si ta secte est bonne, elle est
essaire ; car si elle n'était pas absolument
essaire, tu m'avoueras qu'elle serait inutile:
elle est absolument nécessaire, elle l'est à
s les hommes ; comment donc se peut-il
re que tous les hommes n'aient pas ce qui
ır est absolument nécessaire ? comment se
ut-il que le reste de la terre se moque de
& de ton *Brama ?*

Lorsque *Zoroastre*, *Hermès*, *Orphée*, *Minos*,
tous les grands-hommes disent : Adorons
EU, & soyons justes, personne ne rit ; mais
ıte la terre siffle celui qui prétend qu'on ne
ıt plaire à DIEU qu'en tenant à sa mort une
eue de vache, & celui qui veut qu'on se
se couper un bout de prépuce, & celui qui
ınsacre des crocodiles & des oignons, & celui
qui attache le salut éternel à des os de morts
on porte sous sa chemise, ou à une indul-
e plénière qu'on achète à Rome pour deux
s & demi.

D'où vient ce concours universel de risée
de sifflets d'un bout de l'univers à l'autre ?
faut bien que les choses dont tout le monde
e moque ne soient pas d'une vérité bien évi-

dente. Que dirons-nous d'un fecrétaire de S
jan, qui dédia à *Pétrone* un livre d'un st
ampoulé, intitulé : *La vérité des oracles fibylli
prouvée par les faits ?*

Ce fecrétaire vous prouve d'abord qu'il ét
néceffaire que DIEU envoyât fur la terre p
fieurs fibylles l'une après l'autre ; car il n'av
pas d'autres moyens d'inftruire les hommes
eft démontré que DIEU parlait à ces fibyll
car le mot de *fibylle* fignifie *confeil de* DI
Elles devaient vivre long-temps ; car c'eft b
le moins que des perfonnes à qui DIEU
aient ce privilége. Elles furent au nombre
douze ; car ce nombre eft facré. Elles av
certainement prédit tous les événen
monde ; car *Tarquin* le fuperbe acheta
de leurs livres cent écus d'une vieille. Q
incrédule, ajoute le fecrétaire, ofera nier t
ces faits évidens qui fe font paffés dans un c
à la face de toute la terre ? Qui pourra r
l'accompliffement de leurs prophéties ? *Vir*
lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions
fibylles ? Si nous n'avons pas les premi
exemplaires des livres fibyllins, écrits dans
temps où l'on ne favait ni lire ni écrire, n
avons-nous pas des copies authentiques ? Il f
que l'impiété fe taife devant ces preuves. A
parlait *Houttevillus* à *Séjan*. (1) Il efpé
avoir une place d'augure qui lui vaudrait c
quante mille livres de rente, & il n'eut ri

Ce que ma fecte enfeigne eft obf
l'avoue, dit un fanatique ; & c'eft en ver

(1) Il s'agit ici de l'abbé *Houtteville*, auteur
mauvais livre, intitulé : *La vérité de la religion
tienne, prouvée par les faits.*

te obfcurité qu'il la faut croire : car elle elle-même qu'elle eft pleine d'obfcurités. ;ecte eft extravagante, donc elle eft divine ; comment ce qui paraît fi fou aurait-il été braffé par tant de peuples, s'il n'y avait pas divin ? C'eft précifément comme l'Alcoran les Sonnites difent avoir un vifage d'ange vifage de bête ; ne foyez pas fcandalifés fle de la bête, & révérez la face de Ainfi parle cet infenfé ; mais un fana- n'une autre fecte répond à ce fanatique : toi qui es la bête, & c'eft moi qui fuis

, qui jugera ce procès ? qui décidera ces deux énergumènes ? L'homme rai- nable, impartial, favant d'une fcience qui pas celle des mots ; l'homme dégagé des jugés & amateur de la vérité & de la juftice : enfin qui n'eft pas bête, & qui ne oit point être ange.

SECTION II.

ECTE & *erreur* font fynonymes. Tu es patéticien, & moi platonicien ; nous avons c tous deux tort : car tu ne combats *Platon* e parce que fes chimères t'ont révolté, & i je ne m'éloigne d'*Ariftote* que parce qu'il paru qu'il ne fait ce qu'il dit. Si l'un ou tre avait démontré la vérité, il n'y aurait de fecte. Se déclarer pour l'opinion d'un mme contre celle d'un autre, c'eft prendre i ne dans une guerre civile. Il n'y a fecte en mathématique, en phyfique

expérimentale. Un homme qui examine le port d'un cône & d'une sphère, n'est poin la secte d'*Archimède* : celui qui voit qu carré de l'hypothénuse d'un triangle recta est égal au carré des deux autres côtés, point de la secte de *Pythagore*.

Quand vous dites que le sang circule, l'air pèse, que les rayons du soleil sont faisceaux de sept rayons réfrangibles, n'êtes ni de la secte d'*Harvey*, ni de cell *Torricelli*, ni de celle de *Newton* ; vous quiescez seulement à des vérités démont par eux, & l'univers entier sera à jamais votre avis.

Voilà le caractère de la vérité ; elle es tous les temps ; elle est pour tous les homm elle n'a qu'à se montrer pour qu'on la rec naisse ; on ne peut disputer contre elle. Lon dispute signifie, *les deux partis o t tort.* (

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions v gaires, une image de ce qui se passe au fc du cœur de tous les hommes. *Sensus commu*

(2) Une erreur générale & populaire, qu'un p riche & puissant est intéressé à soutenir, peut rési long-temps aux attaques de la vérité. Il en est de mê de quelques vérités politiques, directement contraires intérêts de certaines classes qui vivent dans tous pays, des erreurs du gouvernement, & de la mis du peuple. Ces vérités ne peuvent s'établir qu'après longue résistance. Mais M. de *Voltaire* suppose dans article que la vérité n'a point à combattre l'intérêt, dans ce sens la maxime est vraie.

signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression *sens commun*, si ce n'est des sens? Les hommes, quand ils inventèrent ce mot, fesaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens; autrement, auraient-ils employé le mot de *sens* pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? que dans plusieurs hommes la raison commencée est arrêtée dans ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très-sainement dans une affaire, se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chimiste, un astronome exact, croira cependant que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au-dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence; & dans le second il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les

siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre? cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence ; il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui [illegible] la moitié de la lune dans la manche de [illegible] *homet*, est-il vicié? C'est par la peur. [illegible] lui a dit que s'il ne croyait pas à cette m[illegible] son ame immédiatement après sa mort, passant sur le pont aigu tomberait pour [illegible] dans l'abyme ; on lui a dit bien pis : si [illegible] vous doutez de cette manche, un [illegible] vous traitera d'impie ; un autre vous prouv[illegible] que vous êtes un insensé, qui ayant to[illegible] motifs possibles de crédibilité n'avez pas vo[illegible] soumettre votre raison superbe à l'évi[illegible]ce ; un troisième vous déférera au petit div[illegible] petite province, & vous serez légalem[illegible] palé.

Tout cela donne une terreur paniq[illegible] bon Arabe, à sa femme, à sa sœur, à [illegible] la petite famille. Ils ont du bon sens sur [illegible] le reste, mais sur cet article leur imagi[illegible] est blessée, comme celle de *Pascal*, qui vo[illegible] continuellement un précipice auprès de son

fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de *Mahomet ?* non, il fait des efforts pour croire ; il dit, cela eſt impoſſible, mais cela eſt vrai ; je crois ce que je ne crois pas. Il ſe forme dans ſa tête ſur cette manche, un chaos d'idées qu'il craint de débrouiller ; & c'eſt véritablement n'avoir pas le ſens commun.

SENSATION.

Les huîtres ont, dit-on, deux ſens ; les taupes, quatre ; les autres animaux, comme les hommes, cinq : quelques perſonnes en admettent un ſixième ; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq ſens ſont notre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par-delà, & d'en déſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idées : il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel eſt notre pouvoir ? Nous ſentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous, mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu,

& des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de *Newton*. Cependant, que mille animaux meurent sous nos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'Etre des êtres; vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand ils n'existent plus? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers ses branches, subsiste encore quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette question, je n'en sais pas assez pour la résoudre. L'auteur éternel de la sensation & de la pensée sait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. *Descartes* dans ses romans prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une faculté de théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté : ensuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par

Locke philosophe anglais, & qu'il fallait bien qu'un anglais eût tort. Enfin, après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement ; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient ; ais depuis long-temps personne ne veut des llets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est a'une sensation continuée. Un homme qui trait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions taphysiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vu ou touché un cercle & un tiangle ? comment se faire une idée imparfaite l'infini, qu'en reculant des bornes ? & comnt retrancher des bornes, sans en avoir vu senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand philosophe. (*a*)

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez qui pensez, concluez.

Les Grecs avaient inventé la faculté *Psyché* pour les sensations, & la faculté *Nous* pour les pensées. Nous ignorons malheureusement ce que c'est que ces deux facultés ; nous les avons, mais leur origine ne nous en est pas plus connue qu'à l'hûître, à l'ortie de mer, au polype, aux vermisseaux, & aux plantes. Par

(*a*) Traité des sensations, tome II, page 128.

quelle mécanique inconcevable le sentiment est-il dans tout mon corps, & la pensée dans ma seule tête ? Si on vous coupe la tête, il n'y a pas d'apparence que vous puissiez a résoudre un problême de géométrie : cepen votre glande pinéale, votre corps calle dans lesquels vous logez votre ame, subsi long-temps sans altération, votre tête c est si pleine d'esprits animaux, que souv bondit après avoir été séparée de son tr il semble qu'elle devrait avoir dans ce m des idées très-vives, & ressembler à la d'*Orphée* qui fesait encore de la musique, qui chantait *Eurydice* quand on la jetait les eaux de l'Ebre.

Si vous ne pensez pas quand vous plus de tête, d'où vient que votre c meut & paraît sentir quand il est arrache

Vous sentez, dites-vous, parce les nerfs ont leur origine dans le & cependant si on vous a trépané, & n vous brûle le cerveau, vous ne sentez Les gens qui savent les raisons de t sont bien habiles.

SERPENT.

« Je certifie que j'ai tué en diver » plusieurs serpens, en mouillant » ma salive un bâton ou une pierre, » donnant sur le milieu du corps du » un petit coup, qui pouvait à peine oc » sionner une petite contusion. 19 janvier 17 » *Figuier* chirurgien. »

Ce chirurgien m'ayant donné ce certificat,

leux témoins, qui lui ont vu tuer ainsi des
erpens, m'ont attesté ce qu'ils avaient vu.
e voudrais le voir aussi ; car j'ai avoué,
is plusieurs endroits de nos *Questions*, que
'ais pris pour mon patron *St Thomas Di-
yme*, qui voulait toujours mettre le doigt
ssus.

Il y a dix-huit cents ans que cette opinion
t perpétuée chez les peuples. Et peut-être
t-elle dix-huit mille ans d'antiquité, si la
enese ne nous instruisait pas au juste de la
te de notre inimitié avec le serpent. Et
on peut dire que si *Eve* avaît craché, quand
pent était à son oreille, elle eût épargné
n des maux au genre-humain.

Lucrèce, au livre IV, rapporte cette manière
tuer les serpens comme une chose très-
nnue.

*Est utique ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.*

« Crachez sur un serpent, sa force l'abandonne ;
» Il se mange lui-même, il se dévore, il meurt. »

Il y a un peu de contradiction à le peindre
guissant & se dévorant lui-même. Aussi
n chirurgien *Figuier* n'affirme pas que les
erpens, qu'il a tués se soient mangés. La
Genèse dit bien que nous les tuons avec le
alon, mais non pas avec de la salive.

Nous sommes dans l'hiver, au 19 janvier :
c'est le temps où les serpens restent chez eux.
e ne puis en trouver au mont Krapac ; mais
'exhorte tous les philosophes à cracher sur
ous les serpens qu'ils rencontreront en chemin,

au printemps. Il eſt bon de ſavoir juſqu
s'étend le pouvoir de la ſalive de l'homme.

Il eſt certain que JESUS-CHRIST lui-mê
ſe ſervit de ſalive, pour guérir un h
ſourd & muet. (*a*) Il le prit à part ; il
ſes doigts dans ſes oreilles ; il cracha
langue ; & regardant le ciel il ſoupira
s'écria *effeta*. Auſſitôt le ſourd & muet ſe
à parler.

Il ſe peut donc en effet que DIEU ait p
que la ſalive de l'homme tue les ſe
mais il peut avoir permis auſſi que mon
rurgien ait aſſommé dés ſerpens à g
de pierre & de bâton ; & il eſt m pr
qu'ils en feraient morts, ſoit le
Figuier eût craché, qu'il n'eût
Je prie donc tous les philoſophes ex
la choſe avec attention. On peut, par e
quand on verra paſſer *Fréron* dans la
cracher au nez ; & s'il en meurt, le
conſtaté, malgré tous les raiſonne
incrédules.

Je ſaiſis cette occaſion de prier
philoſophes de couper le plus qu'ils p
de têtes de limaçons à coquille : car
que la tête eſt revenue à des limaçons a
je l'avais très-bien coupée. Mais ce n'eſ
aſſez que j'en aie fait l'expérience, il
que d'autres la faſſent encore, pour que
choſe acquierre quelque degré de prob
Car, ſi j'ai fait heureuſement deux fois
expérience, je l'ai manquée trente fois :
ſuccès dépend de l'âge du limaçon, du
auquel on lui coupe la tête, de l'endroit

(*a*) *Marc*, chap. VII.

la lui coupe, du lieu où on le garde jus-
ce que la tête lui revienne.
'il est important de savoir qu'on peut donner
ort en crachant, il est bien plus essentiel
savoir qu'il revient des têtes. L'homme
t mieux qu'un limaçon; & je ne doute pas
dans un temps où tous les arts se perfection-
, on ne trouve l'art de donner une bonne
à un homme qui n'en aura point.

SIBYLLE.

première femme qui s'avisa de prononcer
les à Delphes, s'appelait *Sibylla*. Elle
pour père *Jupiter*, au rapport de *Pau-
as*, & pour mère *Lamia* fille de *Neptune*,
e vivait fort long-temps avant le siége
Troye. De là vient que par le nom de
le on désigna toutes les femmes qui, sans
prêtresses ni même attachées à un oracle
iculier, annonçaient l'avenir & se disaient
es. Différens pays & différens siècles
ent eu leurs sibylles; on conservait les
ctions qui portaient leur nom, & l'on en
it des recueils.
e plus grand embarras pour les anciens,
d'expliquer par quel heureux privilége
ibylles avaient le don de prédire l'avenir.
platoniciens en trouvaient la cause dans
on intime que la créature, parvenue à un
ain degré de perfection, pouvait avoir
la Divinité. D'autres rapportaient cette
u divinatrice des sibylles aux vapeurs &
exhalaisons des cavernes qu'elles habitaient.
tres enfin attribuaient l'esprit prophétique

des sibylles à leur hume [illegible] re &
colique ou à quelque ma ie [illegible] e.
Saint Jérôme (*a*) a joute que [illegible]
était en elles la récompense de [illegible] cl
mais il y en a du moins une [illegible] cél
se vante d'avoir eu mille amans,
été mariée. Il eût été plus court &
à *saint Jérôme* & aux autres pè
de nier l'esprit prophétique des
dire qu'à force de proférer des pr
l'aventure, elles ont pu rencontrer quel
sur-tout à l'aide d'un commentaire f
par lequel on ajustait des p [illegible]
hasard à des faits qu'elles n'avai
prévoir.
Le singulier, c'est qu'on rec
prédictions après l'événement. La
collection de vers sibyllins, achetée
quin, contenait trois livres; la se
compilée après l'incendie du c
on ignore combien de livres e
& la troisième est celle que n [illegible]
huit livres, & dans laquelle il
teux, que l'auteur n'ait inséré p
dictions de la seconde. Cette c [illegible]
fruit de la pieuse fraude de quel
platoniciens plus zélés qu'habiles, [illegible] c
en la composant prêter des armes à la r
chrétienne, & mettre ceux qui la dé
en état de combattre le paganisme avec
grand avantage.
Cette compilation informe de pro
différentes fut imprimée pour la premi

(*a*) Contre *Jovinien*.

1454 sur des manuscrits, & publiée plu-s fois depuis avec d'amples commentaires, cnargés d'une érudition souvent triviale & ue, toujours étrangère au texte que ces ntaires éclaircissent rarement. Les ou- compofés pour & contre l'authenticité livres sibyllins sont en très-grand e, & quelques-uns même très-savans; il y règne si peu d'ordre & de critique, s auteurs étaient tellement dénués de tout t. philosophique, qu'il ne resterait à ceux raient le courage de les lire, que l'ennui fatigue de cette lecture.

date de cette compilation se trouve nt indiquée dans le cinquième & dans iuieme livre. On fait dire à la sibylle que re romain aura quinze empereurs, dont urze sont désignés par la valeur numérale première lettre de leur nom dans l'al- grec. Elle ajoute que le quinzième qui dit-on, un homme à tête blanche, ra le nom d'une mer voisine de Rome: nzième des empereurs romains est *Adrien*, golfe Adriatique est la mer dont il porte

e ce prince, continue la sibylle, en sor-it trois autres qui régiront l'Empire en me temps; mais à la fin un seul d'entr'eux restera possesseur. Ces trois rejetons sont *tonin*, *Marc-Aurèle*, & *Lucius Vérus*. La ylle fait allusion aux adoptions & aux asso-tions qui les unirent. *Marc-Aurèle* se trouva l maître de l'Empire à la mort de *Lucius rus*, au commencement de l'an 169, & il uverna sans collégue jusqu'à l'année 177

qu'il s'associa son fils *Commode*. Comme il n'y a rien qui puisse avoir quelque rapport avec ce nouveau collégue de *Marc-Aurèle*, il est visible que la collection doit avoir été faite entre les années 169 & 177 de l'ère vulgaire.

Josephe l'historien (*b*) cite un ouv sibylle, où l'on parlait de la tc ue & de la confusion de langues à peu dans la Genèse : (*c*) ce qui prouve chrétiens ne sont pas les premiers aut la supposition des livres sibyllins. *Joseph* rapportant pas les paroles mêmes de la sib nous ne sommes plus en état de véri qui est dit de ce même événement dan collection était tiré de l'ouvrage cité *Josephe*; mais il est certain que plusieurs vers attribués à la sibylle dans l'exh qui se trouve parmi les œuvres de *St* dans l'ouvrage de *Théophile* d'Antioche, *Clément* d'Alexandrie, & dans quelq pères, ne se lisent point dans notre r & comme la plupart de ces vers ne aucun caractère de christianisme, ils pour être l'ouvrage de quelque juif platonisan

Dès le temps de *Celse* les sibylles a déjà quelque crédit parmi les chrétiens, c il paraît par deux passages de la réponse *rigène*. Mais dans la suite les vers sib paraissant favorables au christianisme, on employa communément dans les ouvrages controverse, avec d'autant plus de ar que les païens eux-mêmes, qui recon

(*b*) Antiquités judaïques, liv. XX, ch. XVI.

(*c*) Chap. XI.

fibylles pour des femmes infpirées, fe re-
anchaient à dire que les chrétiens avaient
llifié leurs écrits; queftion de fait qui ne
ouvait être décidée que par une comparaifon
es différens manufcrits, que très-peu de gens
aient en état de faire.

fin, ce fut d'un poëme de la fibyllle de
umes que l'on tira les principaux dogmes du
riftianifme. *Conftatin* dans le beau difcours
'il prononça devant l'affemblée des Saints,
ntre que la quatrième églogue de *Virgile*
eft qu'une defcription prophetique du Sau-
ur, & que s'il n'a pas été l'objet immédiat
poëte, il l'a été de la fibylle dont le poëte
emprunté fes idées, laquelle étant remplie
l'efprit de DIEU, avait annoncé la naiffance
Rédempteur.

On crut voir dans ce poëme le miracle de
naiffance de JESUS d'une vierge, l'abolition
péché par la prédication de l'évangile,
bolition de la peine par la grâce du Ré-
pteur. On y crut voir l'ancien ferpent ter-
, & le venin mortel dont il a empoifonné
nature humaine entièrement amorti. On y
it voir que la grâce du Seigneur, quelque
iffante qu'elle foit, laifferait néanmoins fub-
ier dans les fidelles des reftes & des veftiges
u péché; en un mot on y crut voir JESUS-
CHRIST annoncé fous le grand caractère de
ls de DIEU.

Il y a dans cette églogue quantité d'autres
raits, qu'on dirait avoir été copiés d'après
s prophètes juifs & qui s'appliquent d'eux-
mêmes à JESUS-CHRIST; c'eft du moins le

ſentiment général de l'Egliſe. (d) St Aug (e) en a été perſuadé comme res, & prétendu qu'on ne peut appli à JESU CHRIST les vers de *Virgile*. habiles modernes ſoutiennent la nion. (f)

SICLE.

POIDS & monnaie des Juifs. Mais c ils ne frappèrent jamais de monnaie, & ſe ſervirent toujours à leur avantage o monnaie des autres peuples, toute m d'or qui peſait environ une guinée, & monnaie d'argent peſant un petit écu de F était appelée *ſicle*; & ce ſicle était le du ſanctuaire, & le poids de roi.

Il eſt dit dans les livres des Rois, (a) *ſalon* avait de très-beaux cheveux, fesait couper tous les ans une partie. grands commentateurs prétendent il couper tous les mois, & qu'il y en la valeur de deux cents ſicles. Si c ſicles d'or, la chevelure d'*Abſalon* juſte deux mille quatre cents guiné Il y a peu de ſeigneuries qui rappor jourd'hui le revenu qu'*Abſolon* t tête.

Il eſt dit que lorſqu'*Abraham* ache en Hébron, du cananéen *Ephron*,

(d) Remarques de *Valois* ſur *Euſèbe*, page 267.

(e) Lettre CLV.

(f) *Noël Alexandre*, ſiècle I.

(a) Liv. I, chap. XIV, v. 24 & 26.

rrer sa femme, *Ephron* lui vendit cet antre quatre cents sicles d'argent, de monnaie va-able & reçue, (*b*) *probatæ monetæ publicæ.*

Nous avons remarqué qu'il n'y avait point monnaie dans ce temps-là. Ainsi ces quatre cents sicles d'argent devaient être quatre cents sicles de poids; lesquels vaudraient aujourd'hui trois livres quatre sous pièce, qui font douze cents quatre-vingts livres de France.

Il fallait que le petit champ qui fut vendu ec cette caverne, fût d'une excellente terre our être vendu si cher.

Lorsqu'*Elièzer*, serviteur d'*Abraham*, ren-ontra la belle *Rebecca* fille de *Batuel*, por-nt une cruche d'eau sur son épaule, & qu'elle i eut donné à boire à lui & à ses chameaux, il lui donna des pendans d'oreille d'or qui saient deux sicles, (*c*) & des bracelets d'or qui en pesaient dix. C'était un présent de vingt-atre guinées.

Parmi les lois de l'Exode, il est dit que si bœuf frappe de ses cornes un esclave mâle femelle, le possesseur du bœuf donnera ente sicles d'argent au maître de l'esclave, le bœuf sera lapidé. Apparemment il était entendu que le bœuf aurait fait une bles-re dangereuse; sans quoi trente-deux écus auraient été une somme un peu trop forte vers le mont Sinaï, où l'argent n'était pas commun. C'est ce qui a fait soupçonner à plusieurs gra-ves personnages, mais trop téméraires, que

(*b*) Genèse, ch. XXIII, v. 16.

(*c*) Gen. ch. XXIV, v. 22.

l'Exode, ainsi que la Genèse, n'avait été écrit que dans des temps postérieurs.

Ce qui les a confirmés dans leur opinion erronée, c'est qu'il est dit dans le même Exode: (d) Prenez d'excellente myrrhe du p[illegible] cinq cents sicles, deux cents cinquante [illegible] cinnamum, deux cents cinquante de ca[illegible] sucre, deux cents cinquante de ç[illegible] pintes & chopine d'huile d'olive po[illegible] le tabernacle; & on fera mourir qu[illegible] s'oindra d'une pareille composition, ou[illegible] oindra un étranger.

Il est ajouté qu'à tous ces aromates on [illegible] dra du stacté, de l'onix, du galban[illegible] l'encens brillant, & que du tout on [illegible] une collature selon l'art du parfumeur.

Mais je ne vois pas ce qui a dû tant ré[illegible] ter les incrédules dans cette compositi[illegible] est naturel de penser que les Juifs qui, [illegible] le texte, volèrent aux Egyptiens tout ce qu[illegible] purent emporter, aient volé de l'encens [illegible] lant, du galbanum, de l'onix, du st[illegible] l'huile d'olive, de la casse, des ca[illegible] sucre, du cinnamum, & de la myr[illegible] avaient aussi volé sans doute beauc[illegible] sicles; & nous avons vu qu'un des [illegible] partisans de cette horde hébraïque [illegible] qu'ils avaient volé seulement en or, [illegible] millions. Je ne compte pas après lui.

(d) Exode, chap. XXX, v. 30 & suivans.

SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,

& des académies.

LES grands-hommes ſe ſont tous formés ou avant les académies, ou indépendamment d'elles. *Homère* & *Phidias*, *Sophocle* & *Apelle*, *Virgile* & *Vitruve*, *l'Arioſte* & *Michel-Ange*, n'étaient d'aucunes académies; *le Taſſe* n'eut que des critiques injuſtes de *la Cruſca*, & *Newton* ne dut point à la ſociété royale de Londres ſes découvertes ſur l'optique, ſur la gravitation, ſur le calcul intégral, & ſur la chronologie. A quoi peuvent donc ſervir les académies? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé. (1)

La ſociété royale de Londres fut formée en 1660, ſix ans avant notre académie des ſciences. Elle n'a point de récompenſes comme la nôtre; mais auſſi elle eſt libre; point de ces diſtinctions déſagréables, inventées par l'abbé *Bignon*, qui diſtribua l'académie des ſciences en ſavans qu'on payait, & en honoraires qui n'étaient pas ſavans. La ſociété de Londres, indépen-

(1) Les académies des ſciences ſont encore utiles; 1°. pour empêcher le public & ſur-tout les gouverneurs, d'être la dupe des charlatans dans les ſciences; 2°. pour faire exécuter certains travaux, entreprendre certaines recherches, dont le réſultat ne peut devenir utile qu'au bout d'un long temps, & qui ne peuvent procurer de gloire à ceux qui s'en occupent: comme tout ce qui n'exige, pour être découvert, que de la méditation & du génie doit s'épuiſer en peu de temps; ces travaux obſcurs préparent pour les générations qui ſuivent, des matériaux néceſſaires pour de nouvelles découvertes.

dante, & n'étant encouragée que par elle-même, a été composée de sujets qui ont trouvé le calcul de l'infini, les lois de la lumière, celles de la pesanteur, l'aberration des étoiles, le télescope de réflexion, la pompe à feu, le microscope solaire, & beaucoup d'autres inventions aussi utiles qu'admirables. Qu'au fait de plus ces grands-hommes, s'ils avai été pensionnaires ou honoraires ?

Le fameux docteur *Swift* forma le des dans les dernières années du règne de la r *Anne*, d'établir une académie pour la lan à l'exemple de l'académie française. Ce pro était appuyé par le comte d'*Oxford*, g trésorier, & encore plus par le vicomte *lingbroke* secrétaire d'Etat, qui avait le de parler sur le champ dans le parlement avec autant de pureté que *Swift* écrivait dans son cabinet, & qui aurait été le protecteur & l'ornement de cette académie. Les men qui la devaient composer, étaient des hom dont les ouvrages dureront autant que la l anglaise. C'était ce docteur *Swift*, M. *rior*, que nous avons vu ici ministre public, & en Angleterre a la même réputation q *Fontaine* a parmi nous : c'était M. *Pope*, *Boileau* d'Angleterre ; M. *Congrève*, qu peut en appeler le *Molière* ; plusieurs autres, dont les noms m'échappent ici, auraient fait fleurir cette compagnie dans sa naissan Mais la reine mourut subitement ; les *Wi* se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie ; ce qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux belles-lettres. Les membres de ce corps auraient eu un grand

avantage ſur les premiers qui composèrent l'académie françaiſe. *Swift*, *Prior*, *Congrève*, *Dryden*, *Pope*, *Addiſſon*, &c. avaient fixé la langue anglaiſe par leurs écrits ; au lieu que *Chapelain*, *Colletet*, *Caſſaigne*, *Faret*, *Cotin*, nos premiers académiciens, étaient l'opprobre de notre nation ; & leurs noms ſont devenus ſi ridicules, que ſi quelque auteur avait le malheur de s'appeler aujourd'hui *Chapelain* ou *Cotin*, il ſerait obligé de changer de nom.

Il aurait fallu ſur-tout que l'académie anglaiſe ſe fût propoſé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel eſprit de ce pays-là me demanda les mémoires de l'académie françaiſe. Elle n'écrit point de mémoires, lui répondis je ; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingts volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce ſtyle, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux diſcours, c'eſt que le récipiendaire ayant aſſuré que ſon prédéceſſeur était un grand-homme, que le cardinal de *Richelieu* était un très-grand-homme, le chancelier *Seguier* un aſſez grand-homme, le directeur lui répond la même choſe, & ajoute que le récipiendaire pourrait bien auſſi être une eſpèce de grand-homme, & que pour lui directeur il n'en quitte pas ſa part. Il eſt aiſé de voir par quelle fatalité preſque tous ces diſcours académiques ont fait ſi peu d'honneur à ce corps. *Vitium eſt temporis potius quàm hominis*. L'uſage s'eſt inſenſiblement établi, que tout académicien répéterait ces éloges

le change. (3) Tous les arts sont à
dans ce cas. Il y a un point, passé le
recherches ne sont plus que pour la curiosi
Ces vérités ingénieuses & inutiles ressem
à des étoiles qui, placées trop loin de n
ne nous donnent point de clarté.

Pour l'académie française, quel servi
rendrait-elle pas aux lettres, à la lang
à la nation, si au lieu de faire impri
les ans des complimens, elle fesait
les bons ouvrages du siècle de *Louis*
épurés de toutes les fautes de langage
s'y sont glissées ? *Corneille* & *Molière*
pleins. *La Fontaine* en fourmille. Celles
ne pourrait pas corriger, seraient au
marquées. L'Europe, qui lit ces auteurs,
prendrait par eux notre langue avec su
Sa pureté serait à jamais fixée. Les bons
français, imprimés avec soin aux
roi, seraient un des plus glorieux
de la nation. J'ai ouï dire que M. *Desp*
avait fait autrefois cette proposition, &
a été renouvelée par un homme dont l
la sagesse & la saine critique sont c
mais cette idée a eu le sort de beaucoup
tres projets utiles, d'être approuvée &
négligée.

Une chose assez singulière, c'est que l

(3) Cet exemple nous paraît mal choisi. Il est fort
qu'un géomètre né avec des talens s'applique à la ban
Ce métier exige très-peu de science, encore moins d'es
de combinaison ; & seulement de l'ordre, de l'activité,
avec un grand amour de l'or. Mais il serait bon qu'un
géomètre appliquât le calcul à des questions d'arithmé
tique politique, & à la physique, tandis que les phy
siciens appliqueraient la physique aux arts.

neille,

le, qui écrivit avec assez de pureté & beau- de noblesse les premières de ses bonnes igédies lorsque la langue commençait à se rmer, écrivit toutes les autres très-incorement & d'un style très-bas, dans le temps e *Racine* donnait à la langue française tant reté, de vraie noblesse & de grâces, le temps que *Despréaux* la fixait par l'exac- ie la plus correcte, par la précision, la & l'harmonie. Que l'on compare la Béré- e de *Racine* avec celle de *Corneille*, on rait que celle-ci est du temps de *Tristan*. lait que *Corneile* négligeât son style à ure qu'il avait plus besoin de le soutenir, & il n'eût que l'émulation d'écrire au lieu de ılation de bien écrire. Non-seulement ses ıze ou treize dernières tragédies sont mauvai- mais le style en est très-mauvais. Ce qui est ore plus étrange, c'est que de notre temps nous avons eu des pièces de théâtre, des rages de prose & de poésie, composés par ıcadémiciens qui ont négligé leur langue au qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou ıignes de suite sans quelque barbarisme. On être un très-bon auteur avec quelques tes, mais non pas avec beaucoup de fautes, jour une société de gens d'esprit éclairés ompta plus de six cents solécismes intoléra- es dans une tragédie qui avait eu le plus d succès à Paris & la plus grande faveur cour. Deux ou trois succès pareils suffi- ent pour corrompre la langue sans retour, pour la faire retomber dans son ancienne barie dont les soins assidus de tant de grands- nes l'ont tirée.

SOCINIENS, OU ARIENS, OU ANTITRINITAIRES. (*)

IL y a en Angleterre une petite ſecte, compoſée d'eccléſiaſtiques & de quelques ſéculiers très-ſavans, qui ne prennent ni le nom d'ariens, ni celui de ſociniens ; mais qui ne ſont point du tout de l'avis de *St Athanaſe* ſur le chapitre de la Trinité, & qui vous diſent nettement que le Père eſt plus grand que le Fils.

Vous ſouvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe, qui pour convaincre un empereur de la conſubſtantialité, s'aviſa de prendre le fils de l'empereur ſous le menton, & de lui tirer le nez en préſence de ſa ſacrée majeſté ? L'empereur allait faire jeter l'évêque par les fenêtres, quand le bon-homme lui dit ces belles & convaincantes paroles : « Seigneur, ſi votre majeſté eſt ſi fâchée que l'on » manque de reſpect à ſon fils, comment penſez-vous que DIEU le Père traitera ceux » qui refuſent à JESUS-CHRIST les titres qui » lui ſont dus ? » Le gens dont je vous parle diſent que le ſaint évêque était fort mal aviſé, que ſon argument n'était rien moins que concluant, & que l'empereur devait lui répondre : Apprenez qu'il y a deux façons de me manquer de reſpect ; la première de ne rendre pas aſſez d'honneur à mon fils ; & la ſeconde, de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en ſoit, le parti d'*Arius* com-

(*) Fragment d'une lettre écrite de Londres, vers 1730.

mence à revivre en Angleterre, aussi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand *Newton* fesait à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce philosophe pensait que les unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine arienne, est l'illustre docteur *Clarke*. Cet homme est d'une vertu rigide & d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions, que passionné pour faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, aveugle & sourd pour tout le reste, une vraie machine à raisonnemens. C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu, mais estimé, sur l'existence de DIEU; & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la religion chrétienne. Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scolastiques, que notre ami appelle *de vénérables billevesées*; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siècles pour & contre les unitaires, & a laissé au lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans, mais l'a empêché d'être archevêque de Cantorbéri : car lorsque la reine *Anne* voulut lui donner ce poste, un docteur nommé *Gibson*, qui avait sans doute ses raisons, dit à la reine : Madame, M. *Clarke* est le plus savant & le plus honnête homme du royaume; il ne lui manque qu'une chose. Et quoi ? dit la reine. C'est d'être chrétien, dit le docteur bénévole. Je crois que *Clarke* s'est trompé dans son calcul, & qu'il valait mieux être primat orthodoxe d'Angleterre que curé arien.

mence à revivre en Angleterre, auſſi-b
qu'en Hollande & en Pologne. Le grand *Neu*
feſait à cette opinion l'honneur de la favori
Ce philoſophe penſait que les unitaires
ſonnaient plus géométriquement que no
Mais le plus ferme patron de la doct
arienne, eſt l'illuſtre docteur *Clarke.*
homme eſt d'une vertu rigide & d'un car
tère doux, plus amateur de ſes opinions,
paſſionné pour faire des proſélytes, uniq
ment occupé de calculs & de démonſtrati
aveugle & ſourd pour tout le reſte, une v
machine à raiſonnemens. C'eſt lui qui eſt l'
teur d'un livre aſſez peu entendu, mais eſti
ſur l'exiſtence de DIEU; & d'un autre plus
telligible, mais aſſez mépriſé, ſur la vérité
la religion chrétienne. Il ne s'eſt point eng
dans de belles diſputes ſcolaſtiques, que no
ami appelle *de vénérables billeveſées;* il
de faire imprimer un livre qui c
les tém ages des premiers ſiè
taires, & a laiſſé
pter les voix &
eur lui a attiré be
nais l'a empêché d'
orbéri : car lorſque la r
donner ce poſte, un doc
avait ſans doute ſes
adame, M. *Clark*
honnête homm
que qu'une choſe
d'être chrétien
je crois que *Clarke*
, & qu'il valait mieux
Angleterre que curé

Vous voyez quelles révolutions ii
les opinions comme dans les e Le
d'*Arius*, après trois cents ans de tri he,
douze siècles d'oubli, renaît enfin de la cen ;
mais il prend très-mal son temps, de reparaître dans un âge où tout le monde est rassasié de disputes & de sectes. Celle-ci est encore trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques ; elle l'obtiendra sans doute, si elle devient plus nombreuse : mais on est si tiède à présent sur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion velle ou renouvelée. N'est-ce pas une chose sante, que *Luther*, *Calvin*, *Zuingle*, écrivains qu'on ne peut lire, aient fondé sectes qui partagent l'Europe? que l'ig *Mahomet* ait donné une religion à l'Asie l'Afrique, & que messieurs *Newton*, *Clar* *Locke*, *le Clerc*, &c. les plus grands phi sophes & les meilleures plumes de leur temps, aient pu à peine venir à bout d'établir un p troupeau? Voilà ce que c'est que de venir monde à propos. Si le cardinal de *Retz* re raissait aujourd'hui, il n'ameuterait pas femmes dans Paris. Si *Cromwell* renaissait, qui a fait couper la tête à son roi, & s fait souverain, il serait un simple citoy Londres.

SOCRATE.

Le moule est-il cassé de ceux qui : la vertu pour elle-même, un *Confu* , *Pythagore*, un *Thalès*, un *Socrate*? Il y de leur temps des foules de dévots à pa

godes. & à leurs divinités, des esprits frappés de la crainte de *Cerbère*, & des furies qui couraient les initiations, les pélerinages, les mystères, qui se ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les temps ont vu de ces malheureux dont parle *Lucrèce*.

Qui quocumque tamen meseri venère parentant,
Et nigras mactant pecudes, & Manibu'Divis
In ferias mittunt; multoque in rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad religionem.

Les macérations étaient en usage, les prêtres de *Cybèle* se fesaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces martyrs de la superstition, l'antiquité ne compte pas un seul grand-homme, un sage? C'est que la crainte n'a jamais pu faire la vertu. Les grands-hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse était leur passion dominante; ils étaient sages comme *Alexandre* était guerrier, comme *Homère* était poëte, & *Apelle* peintre, par une force & une nature supérieure : & voilà peut-être tout ce qu'on doit entendre par le démon de *Socrate*.

Un jour deux citoyens d'Athènes revenant de la chapelle de *Mercure*, aperçurent *Socrate* dans la place publique. L'un dit à l'autre : N'est-ce pas là ce scélérat qui dit qu'on peut être vertueux sans aller tous les jours offrir des moutons & des oies? Oui, dit l'autre, c'est ce sage qui n'a point de religion; c'est cet athée qui dit qu'il n'y a qu'un seul DIEU. *Socrate* approcha d'eux avec son air simple, son démon, & son ironie que madame *Dacier* a si fort exaltée : Mes amis, leur dit-il, un

petit mot, je vous prie ; un
la Divinité, qui l'adore, qui cherche a
sembler autant que le peut la f
& qui fait tout le bien dont il le,
comment nommeriez-vous un tel me ?
C'est une ame très-religieuse, bien : on pourrait donc adorer l'Etre
& avoir à toute force de la religion ? D
dirent les deux Athéniens. Mais croyez-
poursuivit *Socrate*, que quand le divin ar
tecte du monde arrangea tous ces globes
roulent sur vos têtes, quand il donna
vement & la vie à tant d'êtres d
se servit du bras d'*Hercule*, ou de la
d'*Apollon*, ou de la flûte de *Pan* ? C
pas probable, dirent-ils. Mais s'il
vraisemblable qu'il ait employé le sec
trui pour construire ce que nous voy
n'est pas croyable qu'il le conserve par
tres que par lui-même. Si *Neptune*
maître absolu de la mer, *Junon* de l'air,
des vents, *Cérès* des moissons, & q
voulût le calme quand l'autre voudrait du
& de la pluie, vous sentez bien que l'
de la nature ne subsisterait pas tel qu'il
Vous m'avouerez qu'il est nécessaire que
dépende de celui qui a tout fait. Vous don
quatre chevaux blancs au soleil, & deux
vaux noirs à la lune ; mais ne vaut-il pas mieux
que le jour & la nuit soient l'effet du mou-
vement imprimé aux astres par le m
astres, que s'ils étaient produits par
vaux ? Les deux citoyens se regardèrent & ne
répondirent rien. Enfin, *Socrate* finit par leur
prouver qu'on pouvait avoir des moissons s

r de l'argent aux prêtres de *Cérès*, aller la chasse sans offrir de petites statues d'arnt à la chapelle de *Diane*, que *Pomone* ne onnait point des fruits, que *Neptune* ne donit point des chevaux, & qu'il fallait remerer le souverain qui a tout fait.

Son discours était dans la plus exacte loie. *Xénophon* son disciple, homme qui connaissait le monde, & qui depuis sacrifia au it dans la retraite des dix mille, tira *Socrate* la manche, & lui dit : Votre discours est mirable ; vous avez parlé bien mieux qu'un acle : vous êtes perdu ; l'un de ces honnêtes s à qui vous parlez, est un boucher qui d des moutons & des oies pour les sacri, & l'autre, un orfévre qui gagne beaucoup à faire de petits dieux d'argent & de ivre pour les femmes ; ils vont vous accuser tre un impie qui voulez diminuer leur née ; ils déposeront contre vous auprès de *litus* & d'*Anitus* vos ennemis, qui ont conjuré votre perte : gare la ciguë ; votre démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher & à un orfévre, ce que vous ne deviez dire qu'à *Platon* & à *Xénophon*.

Quelque temps après, les ennemis de *Socrate* le firent condamner par le conseil des cinq cents. Il eut deux cents vingt voix pour lui. Cela fait présumer qu'il y avait deux cents vingt philosophes dans ce tribunal ; mais cela fait voir que dans toute compagnie le nombre des philosophes est toujours le plus petit.

Socrate bu donc de la ciguë pour avoir parlé en faveur de l'unité de DIEU : & ensuite les

Athéniens consacrèrent une chapelle à *So-crate* ; à celui qui s'était élevé contre les chapelles dédiées aux êtres inférieurs.

SOLDAT.

Le ridicule faussaire qui fit ce testament cardinal de *Richelieu*, dont nous avons b coup plus parlé qu'il ne mérite, donne un beau secret d'Etat de lever cent mille dats quand on veut en avoir cinquante m

Si je ne craignais d'être aussi ridicule q faussaire, je dirais qu'au lieu de lever mille mauvais soldats, il en faut engager c quante mille bons ; qu'il faut rendre leur pro-fession honorable ; qu'il faut qu'on la bri & non pas qu'on la fuie. Que cinquante guerriers assujettis à la sévérité de la rè sont bien plus utiles que cinquante mil

Que ce nombre est suffisant pour de un Etat de l'étendue de l'Allemagne, la France, ou de l'Espagne, ou de l'Ita

Que des soldats en petit nombre d a augmenté l'honneur & la paye, ne ront point.

Que cette paye étant augmentée dans Etat, & le nombre des engagés diminué, faudra bien que les Etats voisins imitent c qui aura le premier rendu ce service au ge humain.

Qu'une multitude d'hommes dangereux étant rendue à la culture de la terre ou aux métiers, & devenue utile, chaque Etat en sera florissant.

M. le marquis de *Monteynard* a don

un exemple à l'Europe ; il a donné un ..croît à la paye, & des honneurs aux soldats qui serviraient après le temps de leur engage-ment. Voilà comme il faut mener les hommes.

SOMNAMBULES ET SONGES.

SECTION PREMIÈRE.

AI vu un somnambule, mais il se contentait lever, de s'habiller, de faire la révé-nce, de danser le menuet assez proprement, ès quoi il se déshabillait, se recouchait, & ntinuait de dormir.

Cela n'approche pas du somnambule de l'En-clopédie. C'était un jeune séminariste qui se levait pour composer un sermon en dor-nt, l'écrivait correctement, le relisait d'un à l'autre, ou du moins croyait le relire, ait des corrections, raturait des lignes, substituait d'autres, remettait à sa place un t oublié ; composait de la musique, la notait tement, après avoir réglé son papier avec canne, & plaçait les paroles sous les notes s se tromper, &c. &c.

Il est dit qu'un archevêque de Bordeaux a témoin de toutes ces opérations, & de ucoup d'autres aussi étonnantes. Il serait à haiter que ce prélat eût donné lui-même n attestation signée de ses grands-vicaires, u du moins de monsieur son secrétaire.

Mais supposons que ce somnambule ait fait ut ce qu'on lui attribue, je lui ferai toujours mêmes questions que je ferais à un simple geur. Je lui dirais : Vous avez songé plus

fortement qu'un autre, mais c'
principe ; cet autre n'a eu q vre,
vous avez eu le transport au cerveau.
enfin, vous avez reçu l'un & l'autre des
des sensations auxquelles vous ne vous at
diez nullement ; vous avez fait tout ce
vous n'aviez nulle envie de faire.

De deux dormeurs l'un n'a pas une seule
idée, l'autre en reçoit une foule ; l'un est in-
sensible comme un marbre, l'autre éprouve
des désirs & des jouissances. Un amant fait en
rêvant une chanson pour sa maîtresse, qui dans
son délire croit lui écrire une lettre tendre,
& qui en récite tout haut les paroles.

Scribit amatori meretrix ; dat adultera munus :
In noctis spatio miserorum vulnera durant.

S'est-il passé autre chose dans votre
pendant ce rêve si puissant sur vous,
qui se passe tous les jours dans votre
éveillée ?

Vous, monsieur le séminariste, né a
don de l'imitation, vous avez écouté
sermons, votre cerveau s'est monté à en
vous en avez écrit en veillant, po
talent d'imiter ; vous en écrivez de
dormant. Comment s'est-il pu faire que
soyez devenu prédicateur en rêve, vous
couché sans aucune volonté de prêcher ?
souvenez-vous bien de la première foi
vous mîtes par écrit l'esquisse d'un s
pendant la veille. Vous n'y pensiez pas le
d'heure d'auparavant ; vous étiez dans
chambre livré à une rêverie vague sans
idée déterminée ; votre mémoire vous ra

votre volonté s'en mêle, le souvenir
:rtaine fête; cette fête vous rappelle
:che ce jour-là; vous vous souvenez
:te, ce texte fournit un exorde; vous
près de vous encre & papier, vous
des choses que vous ne pensiez pas
jamais écrire.
précisément ce qui vous est arrivé dans
:te de noctambule.
avez cru dans l'une & l'autre opération
que ce que vous vouliez; & vous
: dirigé sans le savoir par tout ce qui
lé l'écriture de ce sermon.
ême lorsqu'en sortant de vêpres vous
es renfermé dans votre cellule pour
, vous n'aviez nul dessein de vous
de votre voisine; cependant son image
inte à vous quand vous n'y pensiez
tre imagination s'est allumée sans que
ez songé à un éteignoir; vous savez
:'en est ensuivi.
avez éprouvé la même aventure pen-
tre sommeil.
: part avez-vous eu à toutes ces mo-
ns de votre individu? la même que
ez à la course de votre sang dans vos
& dans vos veines, à l'arrosement de
seaux lymphatiques, au battement de
œur & de votre cerveau.
: l'article *Songe* dans le dictionnaire
dique, & je n'y ai rien compris. Mais
: recherche la cause de mes idées &
ctions dans le sommeil & dans la veille,
omprends pas davantage.
s bien qu'un raisonneur qui voudrait

me prouver que quand je ve e, suis ni frénétique ni ivre, je aion animal agent, ne laisserait pas rasser.

Mais je l'embarrasserais bien lui prouvant que quand il dort u rement patient, pur automate.

Or, dites-moi ce que c'est qu'i est absolument machine la moi & qui change de nature deux quatre heures ?

SECTION II.

Lettre aux auteurs de la gazette littér les songes. Août 1764.

MESSIEURS,

Tous les objets des sciences sont ressort ; souffrez que les chimères en aussi. *Nil sub sole novum :* rien de nv le soleil ; aussi n'est-ce pas de ce plein jour que je veux vous entre de ce qui se passe pendant la n alarmez pas, il ne s'agit que de son

Je vous avoue, Messieurs, que assez comme le médecin de votre. M. de *ceaugnac ;* il demande à son malade nature sont ses songes, & M. de *Pourc* qui n'est pas philosophe, répond qu' la nature des songes. Il est tr tant, n'en déplaise à votre limo songes pénibles & funestes dénot

rit & du corps, un estomac surchargé
s, ou un esprit occupé d'idées doulou-
s pendant la veille.
laboureur qui a bien travaillé sans cha-
& bien mangé sans excès, dort d'un
plein & tranquille, que les rêves ne
nt point. Tant qu'il est dans cet état,
souvient jamais d'avoir fait aucun rêve.
e vérité dont je me suis assuré autant
ai pu dans mon manoir de Herfordshire.
rêve un peu violent est produit par un
, soit dans les passions de l'ame, soit
la nourriture du corps; il semble que la
e alors vous en punisse en vous donnant
dées, en vous y fesant penser malgré vous.
urrait inférer de là que ceux qui pensent
ins sont les plus heureux; mais ce n'est
à que je veux en venir.
faut dire avec *Pétrone*, *quidquid luce fuit*,
s agit. J'ai connu des avocats qui plai-
it en songe, des mathématiciens qui cher-
nt à résoudre des problèmes, des poëtes
aient des vers. J'en ai fait moi-même
ient assez passables, & je les ai retenus.
t donç incontestable que dans le sommeil
des idées suivies comme en veillant. Les
nous viennent incontestablement malgré
. Nous pensons en dormant, comme nous
remuons dans notre lit, sans que notre
ité y ait aucune part. Votre père *Mal-
nche* a donc très-grande raison de dire que
ne pouvons jamais nous donner nos idées;
ourquoi en serions-nous les maîtres plutôt
ant la veille que pendant le sommeil? Si
llebranche s'en était tenu là, il serait

un très-grand philoſophe ; il
que parce qu'il a été trop loin :
dont on peut dire ;

Præceſſit longè flammantia mœnia

Pour moi, je ſuis perſuadé que ce
que nos penſées ne viennent pas
nous faire venir de très-bonnes pen
n'entreprends pas de développer les
de peur d'ennuyer quelques lecteurs, et
étonner quelques autres.

Je vous prie ſeulement de ſouffrir
petit mot ſur les ſonges. Ne trouvez-v
comme moi, qu'ils ſont l'origine de l'o
généralement répandue dans toute l'ant
touchant les ombres & les manes ? Un h
profondément affligé de la mort de ſa
ou de ſon fils, les voit dans ſon ſommei
ſont les mêmes traits, il leur parle, ils lui r
dent ; ils lui ſont certainement apparus. D'
hommes ont eu les mêmes rêves ; il eſt imp
de douter que les morts ne reviennent ;
on eſt ſûr en même temps que ces morts
terré, ou réduits en cendres, ou abymés
les mers, n'ont pu reparaître en perſo
c'eſt donc leur ame qu'on a vue : cette
doit être étendue, légère, impalpable,
qu'en lui parlant on n'a pu l'embraſſer : *Eff
imago par levibus ventis*. Elle eſt mou
deſſinée ſur le corps qu'elle habitait,
qu'elle lui reſſemble parfaitement ; on lui
le nom d'ombre, de manes ; & de tout
il reſte dans les têtes une idée co ſe
perpétue d'autant mieux que perſon
comprend.

ſonges me paraiſſent encore l'origine
le des premières prédictions. Qu'y a-t-il
plus naturel & de plus commun, que de
:r à une perſonne chère qui eſt en danger
mort, & de la voir expirer en ſonge ? Quoi
naturel encore, que cette perſonne
après le rêve funeſte de ſon ami ? Les
qui auront été accomplis ſont des pré-
s que perſonne ne révoque en doute.
tient point compte des rêves qui n'au-
oint eu leur effet : un ſeul ſonge accom-
t plus d'effet que cent qui ne l'auront
é. L'antiquité eſt pleine de ces exemples.
en nous ſommes faits pour l'erreur ! Le
& la nuit ont ſervi à nous tromper.
is voyez bien, Meſſieurs, qu'en éten-
es idées, on pourrait tirer quelque fruit
e de mon compatriote le révaſſeur ; mais
, de peur que vous ne me preniez moi-
pour un ſonge-creux.

JOHN DREAMER.

SECTION III.

Des ſonges.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deûm nec ab æthere numina mittunt ;
Sed ſua quiſque facit.

MAIS comment tous les ſens étant morts
le ſommeil, y en a-t-il un interne qui
vivant ? comment vos yeux ne voyant

plus, vos oreilles n'entendant r , v
cependant & entendez-vous s v re
Le chien est à la chasse en 101 , il ab
il suit sa proie, il est à la curee. Le p
fait des vers en dormant. Le mathé
des figures ; le métaphysicien raiso
mal : on en a des exemples frappa .

Sont-ce les seuls organes de la
agissent ? est-ce l'ame pure, qui jouit
l'empire des sens jouit de ses droits
berté ?

Si les organes seuls produisent les rê
la nuit, pourquoi ne produiront-ils
les idées du jour ? Si l'ame pure, tra
dans le repos des sens, agissant par elle
est l'unique cause, le sujet unique
les idées que vous avez en dormant, pou
toutes ces idées sont-elles presque t
irrégulières, déraisonnables, incohér
Quoi, c'est dans le temps où cet
moins troublée, qu'il y a plus de n
dans toutes ses imaginations ! elle est en li
& elle est folle ! si elle était née ave
idées métaphysiques, (comme l'ont dit
d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts
idées pures & lumineuses de l'être, l'in
de tous les premiers principes, devi
réveiller en elle avec la plus grande
quand son corps est endormi : on ne
jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque système que vous embrassiez,
ques vains efforts que vous fassiez pour
prouver que la mémoire remue votre
& que votre cerveau remue votre
faut que vous conveniez que toutes

viennent dans le sommeil sans vous, &
ré vous : votre volonté n'y a aucune
. Il est donc certain que vous pouvez
er sept ou huit heures de suite, sans avoir
noindre envie de penser, & sans même
sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez
eviner ce que c'est que le composé de
l.

s songes ont toujours été un grand objet
uperstition ; rien n'était plus naturel. Un
me vivement touché de la maladie de sa
resse, songe qu'il la voit mourante ; elle
urt le lendemain, donc les dieux lui ont
it sa mort.

n général d'armée rêve qu'il gagne une
taille ; il la gagne en effet, les dieux l'ont
ti qu'il serait vainqueur.

n ne tient compte que des rêves qui ont
accomplis, on oublie les autres. Les songes
une grande partie de l'histoire ancienne,
-bien que les oracles.

a vulgate traduit ainsi la fin du vers. 26
chap. XIX du Lévitique : *Vous n'observerez
t les songes*. Mais le mot *songe* n'est point
l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on
uvât l'observation des songes dans le
e livre où il est dit que *Joseph* devint le
faiteur de l'Egypte & de sa famille, pour
oir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si
nune qu'on ne se bornait pas à cette in-
gence ; il fallait encore deviner quelquefois
qu'un autre homme avait rêvé. *Nabucho-*

donosor ayant oublié un songe qu'il av
ordonna à ses mages de le deviner ,
menaça de mort s'ils n'en venaient pas
mais le juif *Daniel*, qui était de l'éc
mages, leur sauva la vie en devina
était le songe du roi, & en l'inter
Cette histoire & beaucoup d'autres
servir à prouver que la loi des Juifs
fendait pas l'oneiromancie, c'est-à-c
science des songes.

SECTION IV.

À Lausanne, 25 octobre 1

DANS un de mes rêves, je soupa
M. *Touron* qui fesait les paroles & la
des vers qu'ils nous chantait. Je lui
quatre vers dans mon songe.

Mon cher Touron, que tu m'enchantes
Par la douceur de tes accens !
Que tes vers sont doux & coulans :
Tu les fais comme tu les chantes.

Dans un autre rêve je récitai le
chant de la Henriade tout autr n
n'est. Hier je rêvai qu'on nous dil d
à souper. Quelqu'un prétend ir
trop d'esprit ; je lui répon lé
étaient une fête qu'on don
fallait des ornemens dans les

donc en rêvant dit des choses que j'aurais
es à peine dans la veille ; j'ai donc eu des
s réfléchies malgré moi, & sans y avoir
oindre part. Je n'avais ni volonté, ni
rté ; & cependant je combinais des idées
sagacité, & même avec quelque génie.
suis-je donc sinon une machine ?

Fin du onzième Volume.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.